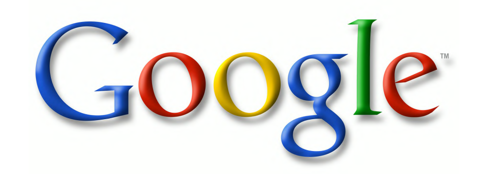


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

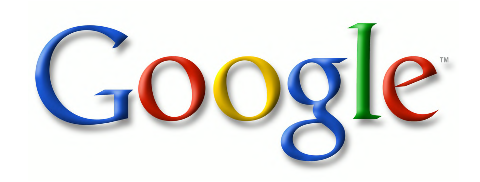
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




### A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

### Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

### À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le frațais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Educ 1115.57

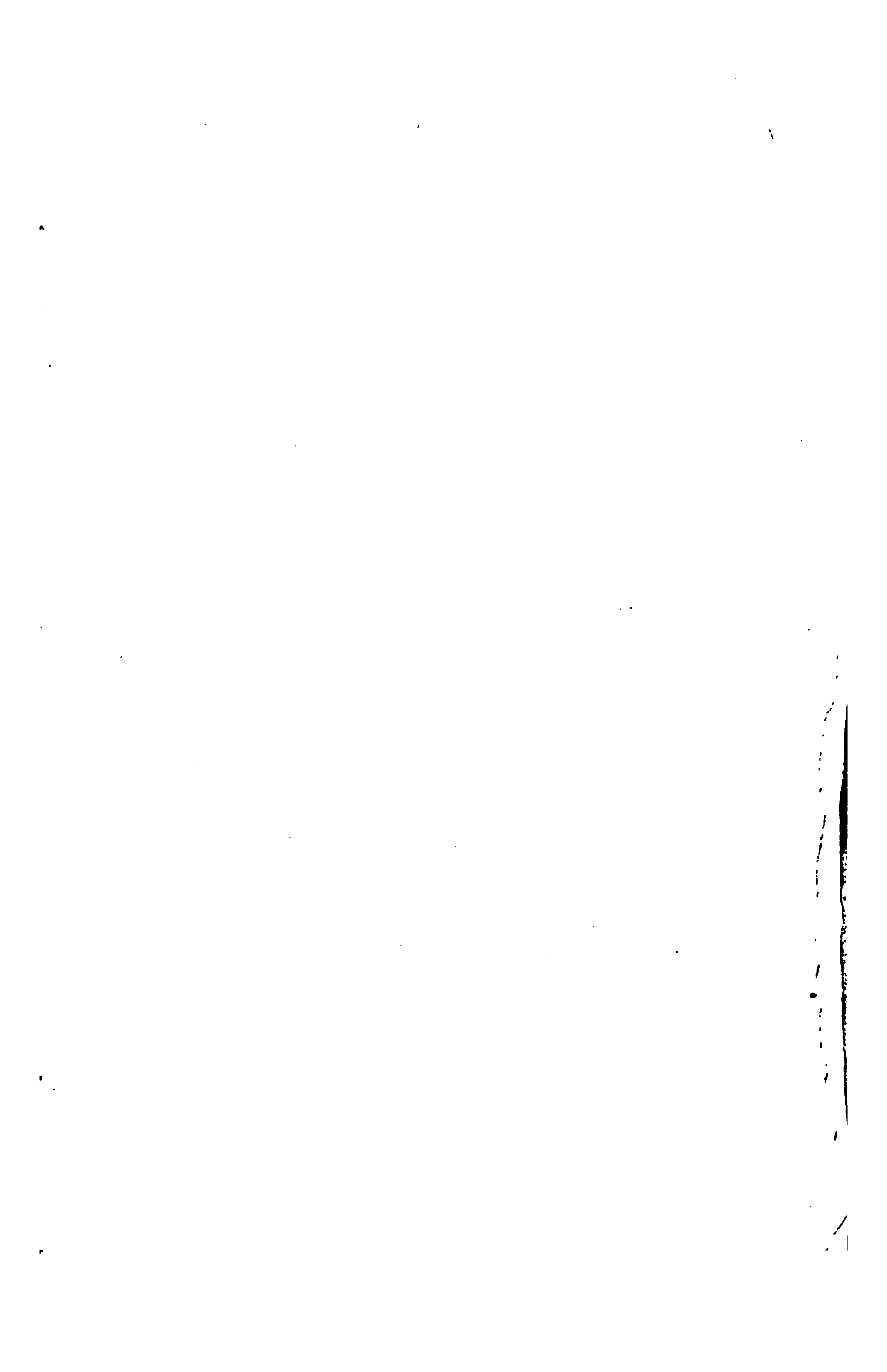
HARVARD COLLEGE
LIBRARY




BOUGHT FROM THE

AMEY RICHMOND SHELDON
FUND

2 copies



# VICTORIN DE FELTRO

OU

# DE L'ÉDUCATION EN ITALIE

A L'ÉPOQUE

## DE LA RENAISSANCE

PAR

M<sup>LLE</sup> E. BENOIT

AVEC UN BEAU PORTRAIT DE VICTORIN

DESSINÉ PAR MADEMOISELLE I*** C***

D'APRÈS PISANI

ET GRAVÉ PAR OLESZYNSKI.

---

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,

4, RUE CASSETTE.

MDCCCLIII

# VICTORIN DE FELTRO

OU

# DE L'ÉDUCATION EN ITALIE

A L'ÉPOQUE

# DE LA RENAISSANCE.

PROPRIÉTÉ.

PARIS, TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'EMPEREUR,
36, RUE DE VAUGIRARD.



Victorin de Feltro

d'après Pisani

# VICTORIN DE FELTRO

OU

# DE L'ÉDUCATION EN ITALIE

A L'ÉPOQUE

## DE LA RENAISSANCE

PAR

M^LLE^ E. BENOIT

AVEC UN BEAU PORTRAIT DE VICTORIN
DESSINÉ PAR MADEMOISELLE I*** C***
D'APRÈS PISANI
ET GRAVÉ PAR OLESZYNSKI.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
4, RUE CASSETTE.
MDCCCLIII

Educ 1115.57

DEC 12 1938
LIBRARY
Sheldon fund
(2 vol.)

---

Je n'ai point prétendu écrire un livre savant sur l'Italie à propos de Victorin; qu'aurais-je pu dire qui eût approché de ce que nous ont laissé sur ce merveilleux pays tant de plumes érudites, tant d'écrivains philosophes et profonds! J'ai voulu simplement faire un livre qu'on pût mettre avec fruit et sans crainte dans les mains de la jeunesse chrétienne, et qui, utile aux enfants,

ne fût pas non plus sans utilité pour les parents. Le temps m'apprendra si j'ai réussi. Comme je n'ai entrepris d'écrire cette illustre vie qu'en priant Dieu de bénir mon travail et de me préserver de tout intérêt de vanité, je me consolerai peut-être plus facilement si mon impuissance m'est démontrée.

Les sources où j'ai puisé sont en petit nombre; elles suffisaient au plan que je m'étais tracé. J'ai voulu surtout émouvoir le cœur de la jeunesse, et lui rendre la vertu plus aimable et plus chère; j'ai voulu venir en aide aux mères chrétiennes, selon mes faibles forces, dans cette œuvre bénie de former des citoyens du ciel. O vous toutes qui vous montrez dignes du saint titre de mère! je serai trop récompensée de mon travail s'il peut guider vos pas ou les affermir dans cette seconde phase de votre sacerdoce maternel, qui comprend l'adolescence de vos fils.

J'ai consulté une vie de Victorin écrite en italien par Carlo de Rosmini; j'ai rapporté fidèlement toutes les actions de ce grand homme aussi bien que les paroles qu'on lui attribue; je

me suis appliquée à peindre son caractère aussi exactement que j'ai pu le reconnaître. Pour ce qui est des princes de Mantoue, j'ai suivi l'historien de Victorin et j'ai en outre consulté le *Précis historique de la maison de Gonzague* par Turpin. Dans la partie de l'ouvrage qui concerne l'histoire politique et littéraire de l'Italie pendant la vie de Victorin, j'ai pris pour guide le bon et judicieux Tiraboschi, ainsi que d'autres écrivains également recommandables.

Ce livre, commencé dans une retraite éloignée où mes jours s'écoulent paisibles dans la prière, le travail et les doux quoique sérieux entretiens de l'esprit chrétien, s'est achevé dans la tristesse et les larmes auprès du lit de douleur d'une amie que sa vertu rend déjà digne du ciel. Peut-être n'aurait-il pas encore paru si des engagements n'avaient pas été pris. Malgré l'effort que j'ai dû m'imposer pour le mener à sa fin, puis-je croire que j'aie eu toute la liberté d'esprit désirable pour faire ce travail avec succès? Ceux qui connaissent l'amitié chrétienne, *dont le lien tout d'or,* dit saint François de Sales, *est en Dieu,*

me pardonneront peut-être les incorrections qu'ils auront à condamner dans un livre où les défectuosités de la forme ne sauraient d'ailleurs rien enlever à l'excellence du fond.

14 mars 1853.



# VICTORIN DE FELTRO

OU

# DE L'ÉDUCATION EN ITALIE

A L'ÉPOQUE

# DE LA RENAISSANCE.

## CHAPITRE PREMIER.

Origine de Victorin. — Premières années de sa jeunesse.

Mère et institutrice des nations, les souvenirs que l'Italie nous présente en foule sont, autant que les siens, ceux de la grande famille européenne : c'est d'elle que le monde ancien et le monde nouveau ont reçu le souffle d'inspiration et de vie; fille des Césars, rien n'était que par elle : sciences, arts, gloire, plaisirs, tout venait d'elle pour retourner à elle; fille du Christ, une vie bien autrement pleine, consolante et grande s'en est échappée à travers les siècles pour se répandre parmi les peuples et remonter encore à elle, non pour s'y flétrir et s'y dessécher comme dans l'ancien monde, mais pour y reprendre une séve et une activité nouvelles.

C'est comme la source féconde d'où sont sortis à des âges et par des canaux divers tous les biens dont nous jouissons : nos vertus sociales, la douceur de nos mœurs, l'équité de nos lois, nos sciences, nos arts, notre poésie, les plaisirs les plus délicats de notre esprit; c'est comme la patrie commune de la grande république chrétienne que l'Italie se recommande à notre amour et à notre respect.

Mais ce passé si glorieux n'a pas absorbé toute la grandeur de l'Italie; Pierre le pêcheur en a immortalisé la durée quand il a choisi la ville de Néron, décrépite et chancelante, pour en faire le siége de son apostolat. Les siècles sont à elle, quoiqu'elle soit aujourd'hui livrée à des passions qui dévorent toute gloire; l'ouragan tord et brise les arbres, il ne déracine point les monts assis sur des bases que la main de Dieu peut seule ébranler.

Il est des temps d'épreuves pour les nations comme pour les individus, temps d'épreuves ou plutôt temps d'expiation, où il faut apurer les comptes du passé, mais temps que Dieu dans son inépuisable miséricorde rend féconds pour l'homme en permettant que tous les égarements, toutes les folies de l'esprit humain qui se propageaient dans les ténèbres apparaissent dépouillés du mystère qui les aidait à vivre et à être pris pour la vérité. Toutes les forces intelligentes de la société se réunissent dans un suprême effort pour confondre et réduire à néant des doctrines qui tendent à la dissolution du corps social, et dans cette

lutte d'où la grande famille humaine sent qu'elle ne peut sortir victorieuse qu'en combattant au nom des principes éternels de la justice et de la vérité, elle se retrempe, se renouvelle pour ainsi dire, et se retrouve après le péril moins indigne de Dieu et des destinées immortelles qui l'attendent.

L'Italie expiait ainsi au commencement du quinzième siècle les erreurs et les vices où elle était tombée dans le siècle qui venait de finir et l'abus qu'elle avait fait de la liberté; le schisme était dans l'Église, la ville éternelle sans pontife légitime, le gouvernement d'un seul s'élevait partout sur les ruines de républiques tumultueuses qui n'avaient pas su être dignes de leur liberté; le bras de Dieu se faisait sentir, et chacun, égaré, hors de soi, accusait les autres sans songer à s'accuser soi-même. D'un bout à l'autre de la péninsule la discorde régnait, le feu de la guerre civile était allumé, la religion et le patriotisme, défigurés ou plutôt abandonnés pour des ombres mensongères, n'inspiraient plus les actions vertueuses; c'était en leur nom qu'à tout instant l'on outrageait Dieu et qu'on mettait la société en péril.

De ce désordre affreux que semblait-il pouvoir résulter, si ce n'est le mépris des choses saintes et la dégradation des esprits? et ce qui arriva cependant, ce fut l'exaltation de la religion sous des pontifes dignes de la chaire de Saint-Pierre, et l'élan le plus intéressant de la pensée vers les sciences et la philo-

sophie. Pendant que les mauvaises passions couvraient tout à la surface, un travail profond des esprits s'opérait; des hommes qui reconnaissaient d'où venaient les maux se roidissaient contre la pente fatale où l'Italie se laissait entraîner, et opposaient la force de leur vertu aux audacieuses entreprises des méchants.

La société chrétienne doit au principe de vie qui est en elle, et qui la rend indestructible, de produire spontanément dans ses jours de crise les hommes les plus propres à la raffermir sur ses bases ébranlées. Le vice règne en maître; des hommes donnent l'exemple des plus grandes vertus. Le caractère national se dégrade; ils font des actes héroïques de courage civil. L'éducation publique est livrée à des mains indignes; ils renoncent à toute renommée, à toute distinction du monde, pour se consacrer dans la retraite et l'obscurité au salut de la jeunesse. Des écrivains sans morale abusent de leur génie pour pervertir leur temps; ces mêmes hommes dans de généreux écrits se vouent à la défense de la vérité. Ils tirent les esprits de leur abaissement, déconcertent les desseins des méchants, et sans qu'ils se soient entendus, sans qu'ils se soient même jamais rapprochés, agissant comme de concert, ils poussent la société hors de l'abîme qui semblait près de l'engloutir. Hommes véritablement animés de l'esprit de Dieu, qui s'ignorent souvent eux-mêmes dans leur heureuse simplicité, et ne pensent pas plus à se considérer comme

les sauveurs de la société qu'elle ne pense à leur attribuer les bienfaits dont elle leur est redevable. Tel entre autres fut le savant modeste dont j'essaie aujourd'hui de retracer la vie; je ne me dissimule point que cette noble tâche est en disproportion avec mes forces, mais comment résister à l'attrait qui nous porte vers la vertu unie au génie, et ne puis-je espérer que dans le sujet même il se trouvera assez d'intérêt pour qu'on pardonne à la faiblesse de l'écrivain?

Victorin naquit à Feltre en 1378 ou 1379, dans le temps où la Lombardie se débattait encore contre la domination des Visconti. Il était fils d'un gentilhomme qui, dans l'âge où l'on croit facile la réalisation de tout ce qu'on souhaite vivement, avait pris parti parmi les défenseurs de l'antique liberté, c'est-à-dire parmi les rebelles, comme on commençait à dire à la cour des Visconti. Quand les ans vinrent refroidir l'ardeur du digne gentilhomme, il jugea plus sainement les faits qui s'accomplissaient autour de lui; il compara l'unité de vues, la ferme patience, les qualités politiques que les Visconti mettaient au service de leur ambition, à l'inconséquence des actes, l'instabilité des résolutions, les diversités infinies d'opinions causées par l'orgueil ou la vanité chez ses amis politiques, et se dit avec dégoût et tristesse que le pays qui se divise à l'heure suprême où il s'agit pour lui de vivre libre ou asservi est un pays perdu pour la liberté. Étranger désormais à toute

politique, et s'efforçant de se faire oublier de ses amis comme de ses ennemis, il ne s'occupa plus que de l'éducation de son fils. La pauvreté s'était installée avec lui au logis, car le peu de bien qu'il avait reçu de ses pères s'était dissipé pendant les agitations stériles de sa vie politique; mais il luttait noblement contre la pauvreté, et restreignait si bien ses besoins qu'elle ne réussissait pas à lui imposer de souffrances réelles. Il ne demandait qu'une chose à Dieu, c'était de vivre jusqu'à ce que son fils eût atteint l'âge d'homme. Dieu ne le permit pas. Ce fils demeura orphelin à l'âge de quinze ans.

Le jeune garçon avait su profiter des leçons de sagesse qu'il avait reçues, il continua la vie de travail et de prière à laquelle son père l'avait formé; et comme il tenait de la nature un génie vif et pénétrant, il était aisé de reconnaître qu'il pourrait aller très-loin en toutes sortes de sciences si les moyens de poursuivre ses études lui étaient offerts.

Quand le cœur est bien disposé, Dieu enseigne au dedans *sans bruit de paroles, sans embarras d'opinions* [1] et sans que l'homme s'en mêle, il forme de grands docteurs : ceux qu'il a instruits au désert ne sont pas les moins illustres; mais pour les sciences purement humaines il faut le concours de l'homme même au plus ferme, au plus profond génie. Feltre ne possédait aucun professeur capable de suppléer

[1] *Imitation*, liv. III, ch. XLIII, v. 3.

celui que Dieu avait enlevé à l'orphelin. Le désir du jeune homme de poursuivre ses études grandissait en raison directe des difficultés, et son imagination le transportait souvent à l'université de Padoue, où le dessein de son père avait été de le conduire dès qu'il aurait accompli sa seizième année. Mais il lui restait une mère qui n'avait plus pour vivre d'autre appui que son travail, devait-il la quitter pour aller au loin chercher l'étude ? Elle ne s'y serait point opposée; elle lui parlait même quelquefois de leur séparation comme d'une nécessité qu'elle prévoyait; cependant pourrait-il vivre en paix avec lui-même si l'amour de la science lui faisait abandonner sa mère? Le nom de Padoue ne sort plus de ses lèvres, il élude toute ouverture à ce sujet, et, pour réussir à remplir tous ses devoirs de fils, il se met à enseigner à de jeunes enfants les premiers éléments de toute science, la lecture et l'écriture.

Ce genre de vie dura quelques années, pendant lesquelles il ne cessa de repasser la nuit, dans les heures qu'il dérobait au sommeil, ce qu'il craignait d'oublier le jour au milieu des soins multipliés qui se partageaient son temps. Il s'occupait des petits enfants qui lui étaient confiés avec une sollicitude si tendre et si intelligente, qu'il était l'objet de l'affection et du respect de toute la ville.

Un nouveau malheur vint le frapper. Il perdit sa mère, qui lui laissa ce consolant adieu : Qu'il ne lui avait causé volontairement aucun chagrin, et qu'elle

lui devait les plus vives joies qu'elle eût goûtées en sa vie.

Quand les plus doux, les plus chers liens de Victorin eurent été brisés, que Feltre ne lui rappela plus que deux tombeaux, il ne tarda point à partir pour Padoue, cette ville dont son père lui avait vanté l'enseignement, et dont l'université jouissait d'une si grande célébrité par toute l'Italie savante.



## CHAPITRE II.

Révolutions en Lombardie à la mort de Jean-Galéas. — Victorin à Padoue. — Il est reçu docteur. — Ses rapports avec Biaggio Pelacane de Parme.

Pendant ces années obscures, mais si pieusement employées, que le jeune Victorin avait passées à Feltre depuis la mort de son père, l'Italie n'avait cessé d'être désolée par la guerre et les discordes civiles et religieuses. Feltre, de la domination milanaise, avait passé sous le joug des Vénitiens, et Padoue, cette ville où il tendait de tous ses vœux, la ville des Carrare, voyait également sur ses murs flotter le lion de Saint-Marc.

Jean-Galéas Visconti, duc de Milan, était mort en 1402, laissant pour héritiers de ses nombreuses usurpations deux fils encore dans l'enfance, Jean-Marie et Philippe-Marie. Il croyait avoir pris les mesures les plus propres à protéger ses fils contre les tentatives des peuples pour rentrer dans leur indépendance, ou contre les entreprises de voisins avides, tout prêts à profiter de la faiblesse des nouveaux ducs pour s'agrandir à leurs dépens. Dans le conseil de régence, qui devait aider de ses conseils et de ses actes la duchesse mère, Catherine, fille de Bernabos

Visconti, on voyait figurer les plus fameux condottieri d'alors, tous hommes auxquels Jean-Galéas devait la plus grande partie de ses succès, et qui l'avaient toujours servi avec fidélité : c'étaient Alberic de Barbiano, Jacob del Verme, Pandolfe Malatesta, François de Gonzague, etc. Dans son ardent désir d'assurer à ses fils le bel héritage qu'il laissait, Galéas n'avait oublié qu'une seule chose, lui, le plus défiant et le plus soupçonneux des hommes, c'étaient les intérêts nouveaux qui allaient naître de sa mort pour tous ces capitaines. Conséquent avec lui-même jusqu'au jour où, reconnaissant que sa fin était proche, il avait voulu assurer après lui la puissance de ses fils, il n'avait jamais demandé aux hommes des sentiments d'affection ou d'estime qu'il ne leur donnait pas, et n'avait compté sur eux qu'autant que leurs intérêts s'accordaient avec les siens. L'amour paternel lui donna sa première illusion, et mit en défaut cette froide et profonde perspicacité qui ne l'avait jamais abandonné pendant les trente-cinq ans de son règne orageux. Comme il l'avait prévu, tous ces peuples violemment assujettis firent effort pour reprendre leur liberté, et tous les États voisins, les Florentins en tête, s'efforcèrent à l'envi de faire leur profit de sa mort et des troubles qui la suivaient; mais ceux qu'il avait choisis pour être les défenseurs de ses fils ne songèrent, à la réserve du généreux François de Gonzague, qu'à s'assurer une part dans l'héritage des orphelins.

La guerre éclata sur tous les points de la Lombardie. Les villes, à l'exception de Sienne, ne retrouvèrent point la liberté, parce que la plupart n'en étaient plus dignes ; elles se détachèrent de la maison Visconti pour passer sous d'autres dominations : Pérouse et Bologne retournèrent à l'autorité paternelle de l'Église, et il ne serait rien resté aux jeunes Visconti si le pape Boniface IX, qui avait eu beaucoup à se plaindre de leur père, n'eût fait sa paix avec eux et ne les eût ainsi préservés d'une ruine totale. Parmi les princes qui s'étaient montrés convoiteux des dépouilles des jeunes orphelins, François de Carrare, seigneur de Padoue, avait plutôt cédé à l'entraînement de l'exemple qu'à une véritable cupidité. Venise se chargea de faire expier à ce prince ses tentatives d'agrandissement. Les Carrare étaient des voisins trop fiers et trop actifs pour l'ombrageuse Venise. Déjà quinze ans auparavant elle avait dépouillé de leurs États François de Carrare et son père, et si leur ruine n'avait pas été dès lors consommée sans retour, c'est que le génie de François l'avait emporté sur tous les efforts de sa politique [1].

Dans cette ligue générale contre la régence de Milan, François, après avoir rétabli dans leurs droits les anciens maîtres de la ville de Vérone, injustement dépossédés par Jean-Galéas, avait ensuite assiégé

[1] L'auteur se propose de publier une histoire de ce François de Carrare, si remarquable par l'héroïsme de son caractère, et si intéressant par ses malheurs.

pour son compte la ville de Vicence. Venise, qui ne reculait devant aucune occasion de s'emparer en terre ferme des villes à sa convenance, témoigna une grande indignation de la conduite de François, et, d'accord avec la duchesse régente, marcha contre Padoue avec toutes ses forces. Le brave et malheureux prince, aidé de ses fils et d'un peuple dévoué, soutint héroïquement l'attaque des Vénitiens; mais la lutte était trop inégale, il dut succomber. Le 19 novembre 1405, le drapeau de Saint-Marc était arboré dans Padoue; et les princes de Carrare, prisonniers de Venise, expiaient, le 14 janvier de l'année suivante, par le dernier supplice, le crime d'avoir, par des qualités trop brillantes, excité la jalousie et les craintes de la république.

Pendant cette guerre, les étrangers avaient déserté Padoue, son université s'était fermée, et il était à craindre que sa situation de vaincue ne lui permît plus d'en rouvrir les portes, ou du moins d'y appeler à grands frais les professeurs en renom, comme avaient fait les Carrare. La république tint à honneur de conserver à l'université de Padoue toute sa splendeur; elle fit même plus qu'on n'eût osé attendre. Elle réduisit toutes les écoles des États vénitiens, sans en excepter celle de Venise, à l'étude de la grammaire, qui comprenait alors la rhétorique et la poésie, afin de réserver à la seule université de Padoue le droit d'enseigner toutes les sciences. Elle y attira les professeurs les plus distingués, et quand Victorin, en 1407,

se rendit dans cette ville, si Padoue conservait le regret du passé, un de ses biens les plus précieux, son université, la consolait au moins de ceux qu'elle n'avait plus; elle pouvait encore être nommée, selon le langage du temps, *la mère et la nourrice des sciences et des arts.*

L'homme à qui l'Italie donnait le titre d'*immortel restaurateur de la langue latine*, Gasparino Barzizza, venait d'être appelé à l'université de Padoue; il y professa jusqu'en 1418, où le duc Philippe-Marie l'attira à Milan. On comptait encore parmi les professeurs de cette célèbre université : Paolo Nicoletti et Jacopo della Torre, pour l'enseignement de la philosophie, et pour celui des lettres et de l'éloquence, le grand Jean de Ravenne, l'ami, le disciple, le fils adoptif de Pétrarque, qui lui avait facilement inspiré, avec le culte des lettres, l'amour de toutes les vertus, moins une seule, l'économie. Dans ce temps, où il n'avait plus son père adoptif pour payer ses dettes et le tirer de ses embarras, Jean de Ravenne vivait dans un état voisin de la pauvreté.

Entre tous les savants dont s'honorait cette université, celui dont la renommée remplissait le plus alors l'Italie, non qu'il s'élevât par son mérite au-dessus des autres, mais parce qu'avec les belles lettres il enseignait une science encore peu répandue, les mathématiques, c'était Biaggio Pelacane de Parme, aussi emporté que Jean de Ravenne était paisible, aussi avare que celui-ci était prodigue.

Voilà les hommes que Victorin, le cœur ému, l'esprit plein d'espérance, venait chercher à Padoue. Qu'elles sont douces et bonnes ces années de la jeunesse, où, dans l'inexpérience de la vie, on ne doute point du succès de ce que l'on désire, où l'on s'adresse sans défiance à ceux dont on a besoin, parce qu'on se sent soi-même bon, généreux, dévoué, prêt à mettre tout ce qu'on possède au service des autres hommes!

Victorin n'avait pas un ami dans cette grande cité, mais cet isolement l'effrayait peu ; il savait que Dieu serait avec lui à Padoue comme à Feltre, et cela lui suffisait.

Il s'empressa d'aller rendre visite aux illustres maîtres dont il ambitionnait les leçons. Quand Pelacane l'entendit parler de sa pauvreté, il lui tourna le dos, sans se mettre en peine de l'écouter davantage. Jean de Ravenne lui fit quelques questions, fut content de ses réponses, et lui promit conseils et leçons. Victorin se remit auprès de lui de l'étonnement douloureux où l'avait jeté Pelacane. Les autres ne l'encouragèrent à l'étude ni ne l'en détournèrent; ils lui dirent qu'il était libre de suivre leurs leçons publiques en s'acquittant de la rétribution mensuelle que leur payaient les écoliers, sans se soucier de lire sur la figure rougissante du jeune homme que cette rétribution, si modique qu'elle fût, lui rendrait leurs leçons impossibles. Il ne conserva aucun ressentiment contre les hommes qui répondaient si mal à son

attente, mais il en eut plus de reconnaissance pour l'excellent Jean de Ravenne, dont il suivit les leçons avec assiduité. Quand il fut parvenu à se créer quelques ressources en instruisant de jeunes enfants, comme il avait fait à Feltre, il se présenta alors aux leçons publiques des autres professeurs. Il se distingua bientôt de telle sorte que ses maîtres tinrent à honneur de le compter au nombre de leurs disciples, et que tous, à l'exception de Pelacane, pour qui sa pauvreté était un tort irréparable, s'empressèrent à lui communiquer tous les trésors de la science dans des entretiens particuliers.

Il acheva le cours de ses études d'une manière si brillante, que les membres de l'université, à l'unanimité, lui décernèrent le doctorat avec toutes les distinctions alors en usage, et qui n'étaient point encore prodiguées comme elles le furent depuis. Il ne fut pas étourdi de son succès, il ne consentit point à porter l'anneau du doctorat, ni aucun autre insigne de sa dignité, et comme on l'en reprenait : *Ce n'est point*, dit-il, *par les ornements du corps que l'homme doit faire voir qu'il suit les traces de la vertu, mais par l'excellence de l'esprit et du caractère* [1]. A cette époque, l'étude de la théologie était encore répandue parmi les laïques; il s'y appliqua avec un grand succès. Ses contemporains ont dit de lui qu'en même temps qu'il *cédait la palme à peu de philosophes* et qu'il *avait*

[1] *Carlo de Rosmini. Vita di Vittorino.*

*surpassé tous les dialecticiens du siècle, il était un des plus habiles théologiens.*

Pendant les quelques moments de loisir qu'il se ménageait chaque soir, il réunissait chez lui de pauvres étudiants, aussi en peine que lui-même à son arrivée à Padoue de payer les leçons des professeurs, et leur communiquait la science qu'il avait acquise. Il regrettait que son ignorance des mathématiques, que la plupart d'entre eux aspiraient à étudier, ne lui permît pas de leur rendre tous les services qu'il eût voulu.

Il avait un penchant naturel pour cette science, qui lui paraissait devoir contribuer à la rectitude et à la netteté de l'esprit; et, décidé à faire les derniers efforts pour obtenir des leçons de Pelacane, il retourna chez lui. Il ne fut pas mieux reçu que la première fois, malgré tous ses lauriers universitaires; il lui promit en vain de le payer généreusement dès qu'il aurait obtenu quelque chaire, Pelacane ne voulut rien entendre : L'avenir n'est à personne, disait-il, le présent, voilà ce qui est; de l'argent donc, ou point de leçons.

— Mais enfin, lui demanda Victorin, vous payez bien quelqu'un pour prendre soin de votre intérieur, pour vous servir à l'heure des repas?

— Il le faut bien, répondit avec un soupir le vieil avare.

— Eh bien! accordez-moi le bienfait de vos leçons, et je remplirai auprès de vous cet office. Je ne

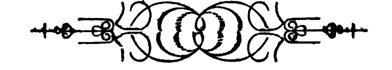
vous paierai pas, c'est vrai; mais votre service ne vous coûtera plus rien.

Loin de rougir de cette proposition, Pelacane, en l'agréant, crut faire un grand acte de générosité, puisque la rétribution dont il payait les soins du malheureux réduit à la triste nécessité de le servir ne pouvait se comparer à celle qu'il exigeait pour ses leçons de mathématiques. Il eut soin de le faire sentir à Victorin, qui, comptant pour rien l'emploi où il allait descendre au prix de la fin qu'il se proposait, le remercia sincèrement de sa générosité.

Pelacane, bourru, violent et avare, rendait la vie si dure à ses serviteurs, qu'il était obligé d'en changer souvent; la place fut bientôt libre, et Victorin put entrer en fonction. Dès cinq heures du matin, il était chez Pelacane, où, après avoir reçu la leçon convenue, il remplissait les plus humbles offices. Après le déjeuner, il partait pour revenir à l'heure du dîner, où il s'acquittait à peu près des mêmes soins que le matin, de même à l'heure du souper. Dans ses intervalles de liberté, il s'occupait des jeunes enfants dont pour vivre il s'était fait le maître d'école; ce n'était que dans la soirée, quand il en avait fini de ses devoirs de serviteur, qu'il répétait la leçon prise le matin, et, la perspicacité de son génie aidant à son travail, il allait en avant, devinant par ce qu'il savait déjà ce qui lui restait à apprendre.

L'amour de la science n'avait pu engager Victorin dans cette servitude sans que le monde des écoliers

s'en fût ému. Pelacane se couvre de honte, disait-on, par ce sordide arrangement, et nous n'aurions pas dû souffrir qu'un homme déjà si savant et un docteur fût réduit à se faire le valet de cet avare pour avoir quelques leçons de mathématiques! On était au plus fort de l'indignation contre Pelacane, quand Carlo Zeno et Ambroise le Camaldule arrivèrent à Padoue, où tous les deux s'empressèrent de faire ou de renouveler connaissance avec les savants qui donnaient tant de réputation à l'université de cette ville.



## CHAPITRE III.

Carlo Zeno. — Ambroise Traversari, dit le Camaldule. — Succès de Victorin dans les mathématiques. — Générosité de sa conduite envers Pelacane. — Il quitte Padoue pour Venise.

Carlo Zeno, l'honneur de Venise, achevait alors sa longue et brillante carrière dans le commerce des poëtes et des érudits. C'était le délassement qu'il permettait à sa vieillesse, après une vie toute consacrée au service de la patrie. Marin habile autant qu'intrépide, il avait contraint les Turcs à respecter le pavillon de Saint-Marc, et assuré dans le Levant la fortune de Venise, comme il l'avait sauvée dans Venise même, en 1380, contre les Génois, qui croyaient l'avoir anéantie. Installés dans l'île de Brondolo et à Chiozza, ainsi que dans les forteresses des bouches de l'Adige, maîtres du golfe et interceptant par leurs alliés la route de terre, les Génois paraissaient tenir Venise en leur pouvoir. Vettor Pisani, appelé trop tard au commandement, faisait des efforts impuissants pour conjurer la ruine de la république. On s'attendait à subir la loi de l'ennemi, quand, le 1er janvier 1380, Carlo Zeno réussit à pénétrer dans le port avec une flotte qu'il avait réunie dans les mers de Grèce, et qui, chargée de vivres et d'or, ramena

l'abondance dans Venise épuisée. Les affaires changèrent aussitôt de face, Venise put faire de nouveaux sacrifices, son courage se releva, et Carlo Zeno, réuni à Vettor Pisani, obligea les Génois, par un coup aussi hardi qu'heureux, à s'enfermer dans Chiozza, après avoir abandonné Brondolo. Dès lors ils étaient vaincus, et la délivrance de la république assurée. Tous les efforts tentés par la seigneurie de Gênes ne purent sauver sa flotte et son armée; le 21 juin 1380, les débris de l'une et de l'autre, pressés par la famine, demandèrent à capituler, et ces injustes et fiers Génois, qui avaient repoussé avec tant de dureté et d'insolence les humbles propositions de paix de la république, durent se rendre à discrétion et demeurer ses prisonniers.

Les Génois se rappelaient encore avec amertume l'humiliante défaite que leur avait fait éprouver Carlo Zeno; mais, chose plus rare, les services de l'illustre capitaine n'étaient pas oubliés de ses concitoyens; ils ne l'avaient pas contraint à survivre à sa réputation, il était toujours pour eux le grand Zeno, le libérateur de Venise.

C'était lui qui, en 1405, avait appelé l'attention de la république sur l'université de Padoue, et son influence n'avait pas été étrangère aux priviléges inouïs qui lui avaient été concédés. C'étaient encore les intérêts de cette université qui, en 1412, l'appelaient à Padoue. Venise soutenait alors la guerre avec l'empereur Sigismond, et, quoiqu'elle eût la raison

et le bon droit de son côté, le début de ses armes était malheureux. La Marche Trévisane était à la veille d'être envahie, on craignait pour Padoue, et l'on avait pensé à transférer son université à Chiozza. Il n'y eut qu'un cri à Padoue pour supplier Carlo Zeno de détourner le sénat de ce projet. « Le bon droit de la république devait enfin la faire triompher; déjà Taddeo del Verme suffisait à tenir les Hongrois de Sigismond en échec, Padoue serait garantie, et dès lors pourquoi la priver, par un excès de précaution, de tout ce qui faisait son lustre et sa gloire? » Les Padouans offrirent de s'imposer extraordinairement pour soutenir ceux des écoliers que la guerre empêchait de communiquer avec leurs familles, et pour conserver aux professeurs un revenu égal à celui qu'ils tiraient de leurs leçons quand il y avait à Padoue affluence d'écoliers. Carlo Zeno promit d'interposer ses bons offices, et il obtint en effet que les choses restassent comme elles étaient. Personne n'eut lieu de le regretter, car les succès de Sigismond ne tinrent pas contre les manœuvres habiles des deux frères Charles et Pandolfe Malatesta, mis successivement à la tête des armées de la république, et une trêve de cinq ans fut conclue à Trieste, le 14 février 1413, entre l'empereur et la république.

Pendant son séjour à Padoue Carlo Zeno témoigna sa bienveillance accoutumée à tous les érudits qui s'y trouvaient, ainsi qu'aux jeunes gens qui se distinguaient dans leurs études. Jean de Ravenne lui parla

de son élève de prédilection dans les termes les plus propres à lui donner le désir de le connaître. Il partagea l'indignation de Padoue contre la conduite de Pelacane, et se promit, avec sa générosité ordinaire, de mettre ce jeune homme désormais à l'abri de pareils expédients pour acquérir la science. Il pria Jean de Ravenne de le lui présenter, et l'accueillit avec la plus flatteuse distinction.

Quelques instants d'entretien lui suffirent pour former son jugement sur Victorin, et il se prit à rougir, comme d'une pensée mesquine et de mauvais goût, de toutes les offres d'argent qu'il s'était proposé de lui faire pour l'aider à compléter ses études. Ce jeune homme n'accepterait rien, se dit-il, et il n'a en effet besoin de rien; son indigence sourit à sa vertu, et son travail intelligent et opiniâtre lui permettra de se passer des maîtres qu'il ne pourra payer.

Il lui proposa de venir professer à Venise, Victorin répondit modestement que le temps n'était pas venu pour lui de se charger d'un enseignement public, qu'il lui restait encore trop de choses à acquérir. Cette modération fortifia l'estime qu'avait conçue pour lui l'illustre Vénitien, estime dont il ne cessa en toute occasion de lui donner des preuves.

Vers ce même temps commençait entre Victorin et Ambroise le Camaldule l'amitié qui fit le charme de leur vie. Ambroise n'avait encore que vingt-six ans, mais son mérite le plaçait déjà très-haut dans l'opinion des hommes les plus distingués de l'Italie.

L'âme d'Ambroise correspondait si parfaitement à celle de Victorin qu'il était impossible que Dieu n'eût pas destiné ces deux jeunes hommes qu'il rapprochait à contracter une de ces amitiés saintes que, dans les trésors de sa bonté, il a voulu ménager à l'homme pour le soutenir, l'aider, le protéger dans ses défaillances morales, et lui rendre la route de la vertu plus facile et plus attrayante en la lui faisant parcourir au bras d'un ami. Amitié dont saint Grégoire et saint Basile, saint Augustin et Alypius nous donnent de si touchants et si parfaits modèles.

Ambroise Traversari était né en 1386 de parents nobles et riches, à Portico, château de la Romagne qui passa peu de temps après sa naissance sous la domination des Florentins; on donna les plus grands soins à son éducation, et sa rare intelligence étonna tous ses maîtres. Il apprit le grec, peu répandu alors, d'Emmanuel Chrysoloras, à qui les Florentins avaient fait demander de venir professer à Florence. Le savant Grec s'était rendu à leur invitation vers la fin de 1398. « C'est de son école, dit Ginguené dans son *Histoire littéraire d'Italie*, que sortirent Ambrogio Traversari, général des camaldules; Leonardo Bruni, Gianozzo Manetti, Palla Strozzi, Poggio et beaucoup d'autres, qui formèrent à Florence une espèce de colonie grecque. »

A l'âge de quatorze ans, Ambroise s'était brusquement arraché à l'admiration qu'excitaient ses brillantes études et sa précoce intelligence pour aller

s'ensevelir chez les camaldules de Florence, et il sortait pour la première fois de sa retraite par obéissance pour ses supérieurs.

Des amitiés précieuses étaient venues le trouver au fond de son couvent; Niccolo Niccoli, qui fut l'émule de Cosme de Médicis dans la recherche et la collection des manuscrits, et Cosme lui-même, qui comptait alors à peine vingt-quatre ans, tenaient à honneur de cultiver son commerce autant que le permettait l'austérité de sa vie. Mais c'était à Padoue qu'il devait rencontrer cette âme qui s'unirait à la sienne par des liens si multipliés et si forts, que, collées l'une à l'autre, selon la vive et touchante expression de l'Écriture quand elle parle de l'amitié de David et de Jonathas, ces deux âmes sans tache et également aimantes s'offriraient désormais à Dieu dans une sainte et délicieuse communauté de pensées, de sentiments et d'amour.

Ce fut Ambroise qui fit tous les premiers pas de cette liaison. Victorin répétait le soir à quelques disciples les leçons de mathématiques qu'il recevait de Pelacane; Ambroise lui fit demander d'être admis à ces entretiens. La robe qu'il portait et sa réputation d'érudit forcèrent le consentement de Victorin. Mais dès les premières paroles, les premiers regards même qu'ils échangèrent, ils ressentirent l'un pour l'autre un attrait si puissant qu'ils dédaignèrent ces formes banales de politesse par lesquelles les hommes s'abordent pour une première fois, ils se serrèrent tendre-

ment la main, et auraient cru facilement à des temps antérieurs et heureux où ils s'étaient connus et aimés.

Ambroise prit le plus vif intérêt aux leçons que donnait son ami, à la fin d'une journée pénible et laborieuse, et ce n'était pas sans admiration qu'il l'entendait expliquer avec une facilité et une netteté merveilleuses les dix premiers livres d'Euclide, après six mois d'étude. Ces leçons du soir de l'élève si maltraité de Pelacane firent du bruit dans la ville, et le vieil avare se prit à regretter de ne s'être pas montré plus généreux envers un élève capable de lui faire tant d'honneur. Carlo Zeno avait quitté Padoue en donnant à Victorin des témoignages publics d'estime dont Pelacane était instruit. Il se sentait embarrassé avec son élève, et les services qu'il en avait exigés avec tant de dureté, il eût bien voulu s'y soustraire désormais, mais il ne savait comment s'y prendre.

Les affaires qui avaient appelé Ambroise à Padoue étant terminées, il dut retourner à Florence; ce ne fut point sans effort qu'il se sépara de Victorin, de son frère bien-aimé, comme il se plaisait à l'appeler, et dès lors s'établit entre eux cette correspondance qui ne s'interrompit plus que dans les intervalles trop rares au gré de leur tendresse où Dieu les réunissait.

Des dix livres d'Euclide si clairement expliqués, Victorin passa bientôt à l'œuvre tout entière, et avec tant de succès qu'il n'eût tenu qu'à lui d'élever

école contre école, et d'enlever à Pelacane une partie des élèves qui le payaient si cher. Mais sa modestie l'empêchait de se dire maître, et la délicatesse de sa conscience ne lui eût jamais permis de causer le moindre tort à celui dont il tenait ses nouvelles connaissances. Quand il crut qu'il pouvait cesser de prendre des leçons et rentrer dans la libre disposition de son temps, il ne le fit pas sans adresser à Pelacane de sincères remercîments, et sans l'assurer que sa reconnaissance lui était acquise pour jamais. Mais Pelacane, incapable de comprendre toute la simplicité et la grandeur de cette âme, ne croyait pas à la sincérité des paroles de Victorin, et il se chargeait lui-même d'empêcher qu'on perdît la mémoire de l'arrangement sordide qu'il avait fait, en exprimant à tout propos des regrets, que les excuses fournies par son avarice rendaient comiques, de n'avoir point distingué à quel esprit s'adressaient ses leçons.

Persuadé que Victorin nourrissait contre lui un très-vif ressentiment, il ne cessait de lui faire parler pour l'engager à garder le silence sur la nature dont avaient été leurs relations. Pour le rassurer complétement, Victorin, dans une grande réunion d'écoliers, où l'on se récriait encore sur l'incroyable avarice de Pelacane, s'exprima ainsi : « Pour ce qui est » de moi, j'aurais mauvaise grâce à ne point trouver » Pelacane le plus libéral des hommes, après qu'il » m'a fait part gratuitement de ses plus précieux trésors, de ses connaissances en mathématiques; je lui

» en serai reconnaissant toute ma vie[1]. » Ces paroles imposèrent silence aux adversaires de Pelacane, et nul devant Victorin n'osa plus en médire.

Cette générosité ne rétablit point les affaires de l'avare, dont le caractère bourru devenait, au reste, plus intraitable chaque jour; fatigués de ses brutalités comme de son âpre avidité, les écoliers désertèrent si bien son école qu'au mois d'octobre de l'année 1413 il fut congédié de l'université malgré tout son savoir : honte que n'avait encore essuyée aucun professeur. Il perdit tout par un amour aveugle du gain : nouvel exemple entre tant d'autres des ineptes conseils de l'avarice. Il retourna à Parme, où il mourut cinq ans après dans l'abandon et sans laisser un regret : fin ordinaire des avares et qui ne corrige point les survivants.

Victorin pouvait désormais passer, et à juste titre, pour un des plus savants hommes de son temps; malgré son extrême modestie, il ne pouvait se dissimuler lui-même qu'il avait fait quelques progrès dans les sciences, il remercia Dieu des moyens qu'il avait à sa disposition d'être utile aux hommes, et se promit de donner de préférence ses soins aux écoliers sans fortune et sans protection. Déjà, quoiqu'il ne tînt point d'école publique, plus d'un pauvre étudiant devait tout à ses leçons. Il avait l'élocution claire, facile, exacte, et joignait à ces qualités l'onction, la

[1] *Vita di Vittorino del cav. Carlo de Rosmini.*

chaleur, l'éloquence quand le sujet le comportait; sa voix douce et pénétrante, la légère émotion qu'elle trahissait quand il commençait à parler, et l'aimable rougeur qui colorait alors son front, ajoutaient au charme de sa parole et lui prêtaient une grâce infinie.

Il avait facilement conquis le titre de docteur en théologie. Il avait une connaissance si approfondie des sacrés canons, qu'il résolvait à l'instant même les doutes qui pouvaient s'élever sur l'authenticité ou l'ancienneté de quelques-uns. La seule science qu'il eût dédaignée avec l'admirable bon sens qui le distinguait, et quoiqu'elle eût encore bien des partisans de son temps, c'était l'astrologie judiciaire, « science aussi injurieuse à l'homme, disait-il, dont elle détruit la liberté, qu'à Dieu, dont elle méconnaît la grandeur, la justice et la miséricorde[1]. »

Il voyait autour de lui la jeunesse tourmentée du désir d'entendre la langue grecque, et privée généralement des moyens de s'en procurer les leçons; quand tant d'autres n'eussent songé qu'à faire briller leur savoir et à commencer leur fortune, il résolut de se rendre à Venise, où Guarino venait d'être appelé pour enseigner cette langue, et de se mettre au nombre de ses disciples.

[1] *Carlo de Rosmini, Vita di Vittorino.*



## CHAPITRE IV.

Guarino. — Jean de Ravenne quitte Padoue pour Florence. — Victorin à Venise. — État prospère de cette république. — Entretien de Guarino avec Victorin.

Le génie des trois grands écrivains du siècle précédent, Dante, Pétrarque et Boccace, en s'inspirant des anciens, avait réussi à doter l'Italie d'une langue riche, pleine d'harmonie, pouvant suffire à l'expression vraie de tous les sentiments de l'âme. La jeunesse lettrée d'Italie se persuada que pour égaler ces écrivains illustres, ou du moins se rapprocher d'eux, il suffirait de s'inspirer aux mêmes sources; elle se mit avec ardeur à l'étude des langues anciennes, et au commencement du quinzième siècle les philologues jouaient un rôle distingué. On s'appliquait à retrouver la latinité pure et correcte de Cicéron et de Virgile, et des hommes, parmi lesquels on comptait déjà Victorin, l'enseignaient avec succès. Quant à la langue grecque, elle était peu répandue, malgré le fanatisme qu'avait inspiré et qu'inspirait encore Aristote dans les écoles, malgré les adeptes que commençait à compter la philosophie de Platon et les manuscrits grecs dont s'enrichissait l'Italie. Emmanuel Chrysoloras n'avait passé que quatre ans

en Italie, il n'avait pu former qu'un nombre restreint de disciples, et peu de jeunes gens pouvaient aller chercher ses leçons en Grèce, comme avait fait Guarino. Guarino était né à Vérone, en 1370, de parents nobles. Élève distingué de Jean de Ravenne, il avait environ dix-huit ans quand son désir de s'instruire dans la langue grecque le conduisit à Constantinople, où il se mit sous la discipline d'Emmanuel Chrysoloras, qui, à cette époque, n'avait pas encore paru en Italie. Il acquit une connaissance approfondie de la langue d'Eschine et de Démosthène, et parcourut ensuite la Grèce, recherchant partout les manuscrits précieux. Il revenait par mer en Italie, après une absence de sept ans, avec deux caisses chargées de tous les trésors scientifiques et littéraires qu'il avait découverts, quand il fut assailli par une tempête. Le capitaine fit jeter à la mer tout ce qui chargeait le navire. Guarino supplia vainement pour qu'on épargnât ses livres; ils durent aller s'ensevelir dans les flots. La douleur qu'il eut de cette perte fut si vive que ses cheveux, dit-on, en blanchirent dans une nuit. Des auteurs italiens allèguent la jeunesse de Guarino contre la vérité de ce dernier fait. Mais serait-ce la seule fois qu'une forte et douloureuse impression aurait blanchi des cheveux sur un front paré des grâces de la jeunesse? Alléguera-t-on qu'il ne s'agissait que d'une perte de livres? Mais pense-t-on à ce que sont les livres pour ceux qui savent en faire usage et quel prix on devait y attacher avant la découverte de

l'imprimerie? Ces manuscrits grecs étaient la chose la plus rare; ceux que la mer lui avait ravis en un instant, Guarino ne se les était procurés qu'au prix des efforts les plus laborieux et les plus persévérants, et après bien des courses périlleuses dans des contrées devenues barbares. Il ne pouvait espérer de les remplacer jamais, et pour admettre tous les effets de sa douleur, il suffit de se rappeler qu'on était dans ce siècle où le ressentiment d'Alfonse, roi de Naples, contre la république de Florence fut désarmé par le présent d'un manuscrit de Tite-Live que Cosme de Médicis sut lui faire à propos.

Guarino n'avait pas perdu avec ses livres sa connaissance parfaite de la langue et de la littérature grecques, et son retour en Italie avait été salué avec enthousiasme. Toutes les universités lui avaient ouvert leurs portes, et depuis il n'avait pas cessé d'avoir un concours prodigieux d'écoliers dans tous les lieux où il enseignait.

C'était après avoir successivement professé à Florence, à Vérone, à Bologne et même quelque peu à Padoue, avant l'arrivée de Victorin, que Guarino enseignait à Venise, où ses leçons avaient plus de célébrité que jamais.

Ce ne fut point sans effort que Victorin se sépara de cette jeunesse studieuse de Padoue, qui commençait à lui donner des preuves non équivoques d'estime et d'affection; mais sa maxime favorite était qu'il faut toujours aller en avant sans se laisser arrêter

par les douceurs du chemin, si l'on voit qu'en reprenant sa route on peut parvenir à faire un peu plus de bien encore. Quelques années plus tard, quand il voulut s'arrêter à l'ombre du cloître, on lui opposa ses propres paroles, et, sans répliquer, il recommença sa course laborieuse.

Il laissait à Padoue un tout jeune étudiant, un enfant de quinze ans, qui l'intéressait par son génie précoce, mais qui l'effrayait par son incroyable vanité, et qu'il réussissait seul à faire rougir de cette vanité. Cet enfant était Francesco Filelfo, à qui ses études brillantes et les protecteurs qu'elles lui avaient acquis procuraient une chaire d'éloquence à Venise deux ans après.

Jean de Ravenne quitta Padoue presque en même temps que Victorin pour se rendre à Florence, où l'appelait son humeur inconstante. Leurs adieux furent tendres et tristes; il semblait qu'ils eussent le pressentiment que Dieu ne leur permettrait plus de se revoir en ce monde. Jean de Ravenne, emporté par ce caractère mobile et changeant qui avait fait le chagrin de Pétrarque, erra çà et là en Italie, et cet homme de tant de renommée finit par mourir sans qu'on pût déterminer, même de son temps, l'époque ni le lieu de sa mort.

Un sentiment indéfinissable de terreur et de respect s'empara de Victorin à la vue de Venise, de cette ville que l'amour de la liberté avait fondée, et qu'une oligarchie despotique et ombrageuse conser-

vait forte et puissante, tranquille au dedans, respectée au dehors, tandis que tous les États d'Italie où avait prévalu la démocratie avaient perdu successivement leur indépendance, après s'être lentement affaiblis et usés dans les convulsions de l'anarchie. Gênes et Florence avaient seules survécu parmi les États libres; mais Gênes n'était plus qu'une ombre appelant sans cesse l'étranger, dans la vaine espérance qu'il ranimât en elle une vie qui n'y était plus; Florence était déjà en quelque sorte la propriété d'une famille, qui devait moins d'un siècle après lui donner ses grands-ducs. La gloire de ne disparaître que devant la révolution française était réservée à la république de Venise. Est-ce donc que le gouvernement de Venise fût un gouvernement à présenter comme modèle? Nul ne songerait à le dire; mais il est peut-être permis d'avancer que le pire de tous est celui de la multitude. Si la force et la stabilité du pouvoir sont inséparables de la durée et de l'indépendance des États, ne soyons pas surpris que la république de Venise ait traversé les siècles, tandis que Pise, Sienne, Milan, Gênes, Florence, après des phases plus ou moins brillantes, ont eu une fin pareille : le refuge dans la servitude pour trouver le repos, après avoir perdu tout esprit public dans les animosités des partis et les fureurs de l'anarchie.

On ne pouvait refuser le respect au gouvernement de Venise quand on voyait de près le bon ordre qui régnait dans la république, le bien-être des citoyens,

la sûreté dont ils jouissaient, la protection qui les suivait partout, et les encouragements nombreux et éclairés que recevaient tous ceux qui se livraient à des travaux d'art ou de science dont les résultats pouvaient être d'une utilité générale. Il est vrai que le gouvernement demandait en retour de ses bienfaits une obéissance absolue, que, scrutant en quelque sorte les consciences, il faisait une loi non moins rigoureuse du dévouement, qu'il voulait être confondu avec Venise dans l'âme de ses citoyens; mais après tout, quelle est la sûreté d'un État où le gouvernement n'est pas identifié avec la patrie? Pendant qu'à Gênes et à Florence le plus méprisable citoyen qui eût entrepris de renverser le gouvernement aurait pu se flatter d'y réussir, l'oligarchique Venise eût compté par milliers les citoyens qui, victimes de la sévère justice de ses conseils, retenus dans ses prisons, se fussent conduits comme Vettor Pisani, dont Victorin se rappelait l'héroïsme et les malheurs en considérant, sous les voûtes du palais ducal, les grilles de la prison où avait été renfermé ce généreux citoyen.

C'était pendant la terrible guerre de Venise et de Gênes, où Venise avait été réduite à la dernière extrémité, comme il en a été dit quelques mots à l'occasion de Carlo Zeno. Vettor Pisani était à la tête de la marine vénitienne; il tenait la mer depuis longtemps, quand, au mois de janvier 1379, l'épuisement où il voyait tous les hommes de sa flotte et le mau-

vais état de ses galères lui fit demander à la seigneurie de rentrer à Venise.

La seigneurie, effrayée des progrès de Doria, refusa l'entrée du port à son amiral, malgré les puissantes considérations qu'il faisait valoir. Il dut continuer à tenir la mer avec des forces diminuées de moitié et que chaque jour affaiblissait encore. Soumis à la volonté de Venise, il ne se permit aucune plainte sur cette rigueur, bien qu'elle pût paraître l'effet d'une coupable indifférence pour la vie de tant de braves gens, qui pendant dix-huit mois n'avaient cessé de faire payer cher aux Génois chacun de leurs succès; son héroïsme gagna toute la flotte, et l'on n'y entendit d'autre cri que celui de *Vive Saint-Marc!*

Au mois de mai, c'est-à-dire après cinq mois de manœuvres sur la côte d'Istrie, Pisani prit enfin sur lui d'entrer dans le port de Pola pour se refaire un peu. Il y était à peine, que Lucien Doria parut à trois milles de distance avec vingt-deux galères. Pisani ne se croyait pas en état d'engager le combat, mais sa flotte le demanda à grands cris. Mourir pour mourir, disaient ces infortunés, captifs des flots depuis si longtemps, mieux vaut aller chercher la mort les armes à la main que l'attendre sur nos galères, comme nous faisons depuis cinq mois!

Pisani, qui souffrait si profondément de leurs maux, ne sut pas leur résister; peut-être même l'aurait-il tenté sans succès; mais enfin, dès que le combat lui paraissait trop inégal pour pouvoir être en-

gagé, il devait être prêt à résister à la passion comme à la violence. Il céda, voilà sa faute; mais que de circonstances en atténuaient la gravité! que de glorieux services dans son passé pour racheter cette faiblesse d'un moment!

Pisani déploya pendant l'action toutes les ressources de son talent et de son activité, mais il ne pouvait empêcher que ses marins, en petit nombre, épuisés de fatigue ou dévorés par la fièvre, n'eussent à combattre des troupes fraîches et nombreuses. L'issue de la bataille ne fut pas longtemps douteuse : quinze galères vénitiennes furent prises, dix-neuf cents prisonniers, parmi lesquels on comptait vingt-quatre membres du grand conseil, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs. (Sismondi, p. 199, t. III.)

Vettor Pisani revint à Venise avec sept vaisseaux, et, sans vouloir l'entendre, sans égards pour ses longs et illustres services, la seigneurie le fit jeter en prison et charger de fers, comme elle aurait pu faire d'un rebelle ou d'un traître.

Cette dureté n'améliora point les affaires de Venise. Dès que Pisani fut mis hors d'état de réparer par de nouveaux services l'échec qu'il avait subi, la fortune de Gênes cessa d'être balancée, et le sénat se vit contraint de délibérer, au mois d'août de la même année 1379, s'il ne convenait pas de transporter en Chypre le siége de la république. Étonné néanmoins d'une telle résolution, il voulut, avant de s'y arrêter, tenter un suprême et dernier effort, et fit appel au

peuple. Mais le peuple, dont l'intérêt avait suivi Pisani dans sa prison et qui ne lui attribuait point la défaite de Pola, s'assemblant en foule sous les fenêtres du palais de Saint-Marc, fit savoir au sénat qu'il ne combattrait pas s'il n'avait à sa tête Vettor Pisani. Et comme on délibérait trop lentement à son gré, il fit retentir la place des cris mille fois répétés de *Vive Pisani!*

C'est alors qu'on vit l'illustre marin, enfermé sous les voûtes qui supportent le palais de Saint-Marc du côté du port (Sism., p. 206), s'avancer, traînant péniblement ses chaînes, vers une des grilles de sa prison, et de sa voix la plus forte comme la plus sévère s'écrier : Vénitiens, vous ne devez faire entendre qu'un cri, celui de *Vive Saint-Marc!* Et cette voix chère et respectée, ces mains chargées de chaînes qui semblent le supplier de demeurer fidèle aux antiques lois de l'honneur et de la vertu, agissent sur ce peuple avec tant de puissance, que, rendu au respect de la république, il fait enfin entendre le cri de *Vive Saint-Marc!* Cependant le sénat délibère, et cette fois, abaissant son orgueil, il cède à la multitude; il fait tomber les fers de Pisani et le nomme capitaine de la mer.

Le grand citoyen se venge des outrages qu'il a reçus en rendant à sa patrie des services nouveaux; de concert avec Carlo Zeno, il arrache Chiozza aux Génois, et ne meurt qu'après avoir assuré le salut de la république.

Heureuse Venise de compter de tels citoyens! mais c'était là l'esprit de toute la nation, et le gouvernement qui avait su le lui inspirer n'était-il autre chose qu'une farouche tyrannie! Dans cette même guerre contre les Génois, il fallait mettre en mer une flotte nouvelle, justement celle qui devait combattre sous les ordres de Pisani, et le trésor était vide. La bourse des Vénitiens ne l'était pas moins. Les riches étaient devenus pauvres, les pauvres étaient devenus misérables pendant la durée d'une guerre qui, outre les sacrifices qu'elle avait exigés, avait suspendu tout le commerce de Venise. Cependant le doge André Contarini, vieillard de soixante-douze ans, descend sur la place tenant en ses mains le gonfalon ducal (Sism., p. 217, t. VII). Vénitiens, dit-il, la patrie sanglante et mutilée attend de vous un dernier et suprême effort; vous lui avez donné le plus pur de votre sang, elle vous en demande le reste; vous lui avez fait le sacrifice de vos biens, elle vous demande la dîme de votre pauvreté pour armer les galères, où nous monterons tous pour mourir ou pour la délivrer.

Et dans cette ville réduite aux abois, où chaque citoyen avait à peine un morceau de pain, l'amour de la patrie fit trouver des trésors. Les galères furent armées et des soldats nombreux montèrent sur leurs bords. Venise pouvait-elle n'être pas délivrée?

Victorin, en parcourant la place de Saint-Marc, se retraçait toutes ces scènes héroïques et se sentait rempli d'estime et de respect pour un peuple et un

gouvernement dont l'un pratiquait et l'autre inspirait de telles vertus.

Venise avait eu promptement réparé ses pertes après cette furieuse guerre, il la voyait plus forte, plus riche, plus florissante que jamais; et Gênes, sa rivale, qui s'était crue si près de la détruire, déchirée par les dissensions intérieures où l'intérêt particulier était mis sans cesse à la place de l'intérêt général, paraissait au contraire avoir eu à supporter tous les coups de Venise, et ne fit plus que décroître depuis le traité de paix du 8 août 1381 entre les deux républiques. Un des premiers soins de Victorin fut d'aller faire une visite à Carlo Zeno, alors âgé de quatre-vingt-un ans. L'impression favorable que lui avait faite Venise flatta l'illustre Vénitien, dont il fut reçu avec la plus aimable cordialité. Il lui fit part du motif qui l'amenait à Venise et de l'intention où il était d'y donner des leçons de langue et d'éloquence latines. Carlo Zeno se promit de lui aplanir toutes les difficultés qui naissent si facilement sous les pas de l'homme qui a le plus de mérite quand il est pauvre et sans protection. Il se mit en devoir de lui procurer des disciples et y réussit promptement. Il connaissait particulièrement Guarino, il lui parla de Victorin, et ce fut dans sa maison que ces deux hommes éminents se virent pour la première fois.

Ils se furent bientôt appréciés l'un l'autre et l'amitié ne tarda pas à les unir. Guarino découvrait à son ami les beautés du génie grec, Victorin à son tour

dans de doctes entretiens lui rendait plus facile l'intelligence des écrivains latins. Guarino parlait volontiers de la Grèce, où il avait passé une partie de sa jeunesse, et Victorin s'intéressait à ces récits. La Grèce brave et généreuse, spirituelle et polie de l'antiquité l'attachait à ce peuple dégénéré qui prétendait à l'honneur de représenter la nation grecque. Il se refusait à croire que les descendants des Miltiade et des Aristide dussent disparaître d'entre les peuples, comme l'affirmait Guarino. Un jour que la Grèce était encore l'objet de leur entretien, Guarino lui dit : J'étais bien jeune quand je suis passé en Grèce, j'étais plein d'enthousiasme pour la Grèce antique et sa littérature, et tout disposé à attribuer aux Grecs actuels quelques-unes de ces brillantes qualités qui me séduisaient chez leurs ancêtres ; jeunesse, enthousiasme, préventions favorables, j'avais tout ce qu'il faut pour être trompé, et pourtant je ne pus l'être longtemps. La Grèce est une nation perdue, ou plutôt ce n'est plus une nation, c'est une ombre vaine dont le Turc se joue et qu'il aurait déjà fait disparaître si, malgré le dédain qu'il affecte pour les chrétiens occidentaux, il n'hésitait devant la crainte d'attirer encore dans ces contrées le fracas de leurs armes. Les Grecs n'ont plus ni courage ni esprit public ; ils se souviennent à peine de leur passé, et quand ils se le rappellent, ce n'est point pour y chercher des exemples à suivre, mais pour s'en draper orgueilleusement et croire qu'il doit leur tenir lieu des vertus

qu'ils n'ont plus. Tous les subterfuges de Manuel Paléologue, les finesses et les perfidies de sa politique, ses humiliantes courses chez les Occidentaux ne sauveront pas sa couronne, elle appartient au Turc.

Cependant, objecta Victorin, qui ne voulait point perdre toute espérance de salut pour les Grecs, il a réussi à se faire un ami fidèle de Mahomet I^er^; ce qui semble assurer sa sécurité dans le présent; d'un autre côté, l'on parle beaucoup de sa réunion à l'Église latine; il trouverait alors dans ses périls une protection efficace chez les princes occidentaux, et le caractère de son peuple reprendrait peut-être un peu de noblesse et de vigueur dans le pur et saint enseignement de l'Église catholique.

La politique envahissante des Turcs, leurs desseins sur Constantinople, reprit Guarino, n'en demeurent pas moins, malgré les sentiments pacifiques de Mahomet I^er^ et la magnanimité de son caractère; vienne sa mort, et ils se répandront sur l'empire comme un feu dévorant pour achever de le consumer et de le détruire. Quant aux bienfaits de la réunion, je n'y crois pas. L'orgueil des Grecs ne leur permettra point de se soumettre humblement à la vérité : si cette réunion s'opère, elle sera l'œuvre de leur politique et non de leur conscience; ils n'y puiseront point la force morale qui leur manque, et ils n'obtiendront pas la force matérielle qu'ils espèrent en retirer. Les papes exciteront aussi vainement qu'ils l'ont fait jusqu'ici les princes chrétiens à les secourir. Quel serait l'État,

dans notre Occident si divisé par ses querelles intestines, capable de fournir aujourd'hui l'expédition, quelque insuffisante qu'elle pût être, que l'empereur Sigismond obtint en 1396, quand il n'était encore que roi de Hongrie, pour combattre Bajazet, et que l'aveugle impétuosité des Français termina par le désastre de Nicopolis? Serait-ce l'Italie, avec ce schisme affreux dont elle ne peut se débarrasser, chancre qui la dévore au cœur; ces querelles de princes et de républiques au nord et au midi, à l'est et à l'ouest, sur tous les points de son territoire? Est-ce la France avec son roi livré à une démence furieuse, ces princes du sang qui la déchirent? Serait-ce donc l'Angleterre, triomphante dans ses rois usurpateurs? mais Henri V, qui convoite un second royaume et qui doit en même temps s'affermir dans celui que l'usurpation de son père lui a procuré, se laissera-t-il détourner des soins importants où sa vie se consumera sans doute par une croisade en faveur des Grecs? Reste l'empereur Sigismond, car je ne compte pas l'Espagne, ses Maures l'occupent bien assez pour qu'elle ne conduise point ses forces au dehors, mais que peut Sigismond sur l'Allemagne aussi désunie que l'Italie? Le titre d'empereur est grand, mais il ne donne point toujours le pouvoir de se faire obéir et surtout d'entraîner des armées à sa suite; Sigismond, qui ne parvient point à réunir un concile que la situation de l'Église réclame si impérieusement, pourrait-il faire marcher l'Allemagne et l'Italie au secours des Grecs?

Ah! si les Turcs, moins dédaigneux ou moins barbares, prenaient la peine d'étudier l'état de la chrétienté, non-seulement ils envahiraient tranquillement Constantinople, mais ils ne borneraient point là leur ambition, et qui sait ce que nous pourrions contre eux!

Et comme Victorin repoussait cette supposition que la chrétienté pût reculer devant le croissant :

Oui, j'ai été trop loin, reprit Guarino, j'espère aussi que nous trouverions dans notre foi l'énergie nécessaire pour nous défendre; nous ne sommes point des Grecs; nos divisions feraient silence devant un pareil ennemi; mais, à coup sûr, elles ne se tairont point devant le péril des Grecs; même réunis au siége apostolique, ils succomberont.

La charité dont brûlait le cœur de Victorin ne lui permettait point de souscrire à cette affirmation; mais cependant il craignait, quand il n'écoutait que sa raison, que Dieu, pour châtier tous ces peuples chrétiens qui se montraient si peu dignes de ce titre d'honneur, ne permît què l'un d'eux tombât sous le fer des infidèles, sans que les autres pussent autre chose qu'être les spectateurs terrifiés de sa chute.



## CHAPITRE V.

Succès de Victorin à Venise. — Francesco Barbaro se range sous sa discipline. — Ouverture du concile de Constance. — Poggio Bracciolini; ses découvertes de manuscrits antiques. — Francesco Filelfo à Venise; ennemis qu'il s'attire; il part pour Milan. — Le duc Philippe-Marie. — Filelfo s'embarque pour la Grèce. — Réflexions que la conduite de Filelfo suggère à Victorin. — Mouvement général des esprits vers les sciences et les arts. — Victorin se rend à Florence.

Les leçons de Victorin furent bientôt renommées dans Venise. Carlo Zeno et Guarino s'en montrèrent heureux et fiers. Victorin demeura indifférent à ses succès; il ne recherchait pas plus la réputation à Venise qu'à Padoue. Les étudiants tinrent à honneur de l'avoir pour maître; les gens du monde l'accablèrent de louanges. N'est-ce pas l'histoire de tous les temps? Hier encore, on vous soupçonnait à peine de n'être point un sot; vous avez triomphé des obstacles, et forcé l'attention par votre mérite, aussitôt chacun vous recherche et vous loue, et voudrait vous convaincre qu'il a toujours pensé le plus grand bien de vous. Tant de gens ne sont pas en état de reconnaître par eux-mêmes la valeur d'un homme, qu'il faut bien leur pardonner d'attendre que la renommée leur désigne celui qu'ils doivent honorer. C'était

pourtant, il faut le dire, moins le cas en Italie du temps de Victorin, que ce ne l'est du nôtre, dans ce dix-neuvième siècle si vain de ses lumières, et qui fait tant de bruit de sa tendresse pour les intelligences d'élite.

Il n'eût tenu qu'à Victorin d'être reçu et fêté par toute l'aristocratie vénitienne; mais, fidèle à ses principes de simplicité et d'humilité chrétiennes, il sut, sans blesser personne, se maintenir dans la même retraite à Venise qu'à Padoue.

Guarino donnait bien plus que lui au monde, et s'enivrait volontiers de l'encens brûlé en son honneur; mais il admirait la retenue de son ami, et sans avoir le courage, peut-être même la pensée de l'imiter, il le proclamait le plus vertueux des hommes, comme il le tenait pour un des plus savants.

Il avait un fils unique qu'il chérissait, il ne crut pouvoir lui mieux témoigner sa tendresse qu'en le plaçant pendant son séjour à Venise sous la discipline de Victorin. On vit ce grand homme renoncer à la douceur d'instruire lui-même son fils pour que ce fils prît sous la direction de son ami, comme il se plaisait à le dire, avec les trésors de la science l'habitude de toutes les vertus.

Ce fut vers ce temps qu'un jeune homme qui faisait honneur à Venise vint se ranger parmi les disciples de Victorin : c'était Francesco Barbaro, un des hommes qui ont fait le plus pour les lettres italiennes pendant la carrière illustre qu'il parcou-

rut. Victorin eut un véritable plaisir à cultiver cette belle intelligence, et à développer chez son élève ce caractère aimable et conciliant que tant de gens aimèrent et bénirent. Francesco dut à son caractère autant qu'à son mérite littéraire et à sa haute position l'influence qu'il exerça sur les lettres, et dont il ne se servit que pour leur plus grand avantage, soit qu'il encourageât les études, qu'il fit connaître le mérite ignoré, ou qu'il apaisât les querelles violentes que l'orgueil excita trop souvent de son temps entre les hommes appliqués aux travaux de l'esprit.

Pendant que Victorin était livré à ces soins si doux de former des hommes éclairés et vertueux, un nouveau concile, à la grande joie des enfants de l'Église, s'ouvrait enfin à Constance, le 1er novembre 1414, par les soins réunis du pape Jean XXIII et de l'empereur Sigismond. Ce concile, qui continuait celui de Pise, devait avoir la gloire de terminer le schisme dont l'Église avait à gémir depuis trente-six ans.

Trois papes à l'ouverture du concile de Constance se croyaient le droit de porter la tiare; deux d'entre eux, Benoît XIII et Grégoire XII, avaient bien été déposés par le concile de Pise, mais ils ne s'étaient point soumis, et tous deux comptaient encore de nombreux adhérents. L'Espagne obéissait à Benoît XIII, et plusieurs provinces d'Italie et d'Allemagne à Grégoire XII. Le pape Jean XXIII semblait avoir quelque droit à être déclaré légitime, puisqu'il avait été élu, après la déposition de ses deux compétiteurs, par le

concile de Pise. Mais le concile de Constance exigea sa renonciation solennelle, afin de ne laisser aucun prétexte aux deux autres, aussi bien qu'aux peuples qui s'étaient soumis à leur obédience, de continuer le schisme. Pour relever sa position auprès du concile, Jean s'était formé un cortége d'hommes distingués qui l'accompagnèrent à Constance. On comptait dans leurs rangs Cosme de Médicis, très-jeune encore, et Poggio Bracciolini, que le pape avait fait son secrétaire apostolique. Poggio jouissait d'une grande renommée comme érudit et philologue. Le zèle infatigable qu'il mit à la recherche des manuscrits antiques et la reconnaissance dont l'Italie lettrée paya ses découvertes font un devoir de le nommer dans un ouvrage où l'on veut donner à la jeunesse une idée de la culture et des plaisirs de l'esprit italien au quinzième siècle, en même temps que des leçons de morale et de vertu.

Dans cette ville toute germaine, où s'était assemblé le concile, les Italiens se considéraient comme des exilés. Pour échapper à l'ennui, Poggio entreprit des excursions dans les contrées environnantes. L'espérance de découvrir quelque trésor des temps anciens lui fit choisir de préférence les lieux où s'élevaient des monastères. Les bibliothèques de ces pieuses retraites ont longtemps servi d'asile aux œuvres du génie antique. Il se rendit à la fameuse abbaye de Saint-Gall, située à vingt milles de Constance, et il fut amplement dédommagé des courses infructueuses

qu'il avait pu faire auparavant. Il trouva dans cette abbaye un Quintilien complet, les trois premiers livres et la moitié du quatrième de l'*Argonautique* de Valerius Flaccus, des commentaires d'Asconius Pedianus sur huit discours de Cicéron, l'*Architecture* de Vitruve, Priscien le grammairien, etc. Mais ce ne fut pas dans la bibliothèque de l'abbaye qu'il mit la main sur ces manuscrits, il les découvrit sous la poussière, au fond d'une tour humide et obscure, où l'on eût à peine consenti, dit-il naïvement dans une lettre à ses amis, à renfermer un criminel condamné à mort, comme si un vieux parchemin dépositaire de la pensée humaine avait plus de droits au respect que l'homme lui-même.

Le dédain des moines de Saint-Gall pour ces vieux livres prouve qu'ils avaient dégénéré de l'esprit dont étaient animés leurs devanciers, mais non qu'on en doive moins attribuer aux ordres religieux la conservation des manuscrits anciens, — c'est pourtant ce qu'ont prétendu conclure de ce fait et de quelques autres du même genre, qui se produisirent alors, des hommes ravis d'avoir un prétexte de retirer aux moines jusqu'à cette gloire de nous avoir conservé, à travers la barbarie qui sépara le monde ancien du monde nouveau, le fanal qui guida notre esprit dans ses efforts pour se connaître lui-même et mettre à profit les facultés dont Dieu l'a doué.

Si la joie de Poggio fut grande des découvertes qu'il avait faites, elle ne fut pas moindre parmi tous

les amis des lettres; il reçut les compliments les plus enthousiastes et les plus sincères de Guarino, d'Ambroise le Camaldule, de Niccolo Niccoli, et de Gasparino Barzizza, qui était alors à Milan. La ville de Padoue se crut aussi redevable envers lui, et le fit remercier d'avoir remis en lumière une partie des œuvres de deux anciens écrivains qu'elle s'honorait d'avoir vus naître : Asconius Pedianus et Valerius Flaccus.

Poggio, excité par ses succès, sollicita un congé du pape, et se mit à explorer les couvents d'Allemagne et de France. Il fit bientôt parvenir à ses amis, après l'avoir recopié de sa main, le discours de Cicéron pour Cécina, qu'il découvrit à Langres, chez les moines de Cluny.

De retour à Constance, il y prononça l'oraison funèbre d'Emmanuel Chrysoloras, ce savant Grec si cher à l'Italie, et qui assistait au concile pour y servir, s'il se pouvait, les intérêts de l'empereur Manuel Paléologue.

Emmanuel Chrysoloras avait vécu avec un grand éclat en Italie comme en Grèce; il avait rempli diverses missions politiques qui l'avaient détourné de ses travaux littéraires, mais il n'en était pas moins resté dans l'opinion des Grecs et des Italiens un des premiers philologues et littérateurs de son temps.

Le 11 novembre 1417, le concile de Constance couronna ses travaux par l'exaltation au trône pontifical du cardinal de Saint-Georges au Voile d'or,

Ottone Colonna, qui prit le nom de Martin V. Cette nouvelle fut reçue en Italie avec une grande joie. On crut les maux de l'Église terminés. Le nouveau pape se rendit à Mantoue, et Poggio, qu'il avait cherché à s'attacher, le quitta dans cette ville pour reprendre le cours de ses pérégrinations scientifiques.

Dans cette même année, Francesco Filelfo arrivait à Venise, et commençait, à peine âgé de dix-neuf ans, des leçons d'éloquence qui ne tardèrent pas à lui attirer une grande réputation. Il rechercha Victorin et lui déclara tout d'abord ne vouloir se conduire que d'après ses conseils. Mais les débuts de Filelfo dans la vie étaient trop heureux, et son éducation morale avait été trop négligée pour qu'il reconnût facilement ce qui lui manquait, et surtout pour qu'il s'efforçât de l'acquérir. Tout ce qu'il pouvait, c'était de recevoir avec une certaine déférence les avis de Victorin ; mais son oreille, fascinée par les louanges et la flatterie, ne permettait pas à la vérité de faire impression sur son esprit, et chaque jour ajoutait quelque chose à son orgueil et à sa vanité. Ne faisant point le discernement de ce que sa jeunesse ajoutait à ses succès, il croyait naïvement que nul en Italie ne pouvait être considéré comme son égal en savoir et en éloquence, et ne tarda point à exciter contre lui des haines très-vives parmi ce que Venise comptait d'hommes appliqués aux travaux littéraires.

Victorin apaisa par la douceur de ses paroles et l'autorité que lui donnait sa vie quelques-unes des

querelles qui s'élevèrent entre Filelfo et ceux que son orgueil offensait; mais elles devinrent si fréquentes, qu'il n'y suffit plus. Après deux ans de séjour à Venise, Filelfo avait lassé la patience de tous, et ne pouvait plus lui-même supporter personne. Il reçut alors une invitation conçue dans les termes les plus flatteurs de Philippe-Marie, duc de Milan, pour aller professer dans cette ville.

Philippe-Marie grandit aussitôt dans l'esprit de Filelfo, et y tint la place que les Vénitiens occupaient deux ans auparavant. Il ne savait plus parler que de Philippe-Marie, et comme il ne louait jamais les uns qu'aux dépens des autres, il redoublait ses invectives contre les Vénitiens.

Ce Philippe-Marie régnait alors sur tout l'État de Milan, car Jean-Marie, son frère, s'était rendu si odieux par sa férocité, qu'il était mort victime d'un assassinat en 1412. Philippe-Marie ne valait guère mieux; il était dur, soupçonneux, inquiet, sans foi, mais il avait plus de souplesse et d'étendue d'esprit; il savait paraître grand et généreux à propos, discerner qui méritait sa confiance, et malgré tous ses défauts, il ne la retirait jamais légèrement. Dans les vicissitudes qu'il éprouva pendant le cours d'un règne qui fut long et toujours agité, il ne s'abandonna jamais et ne fut pas abandonné de ceux qu'il avait choisis pour l'aider à rétablir sa fortune. Ce qui contribuait encore à lui donner un certain éclat, c'était la distinction avec laquelle il traitait les savants et son goût

réel ou affecté pour les lettres. Il avait toujours avec lui Dante et Pétrarque ; il citait de mémoire de nombreux passages de ces deux poëtes, et se plaisait aux discussions littéraires.

Francesco Filelfo, à son arrivée à Milan, fut l'objet d'une véritable ovation ; il put s'enivrer à son aise de louanges et d'honneurs. Le duc voulait sans cesse l'entendre, lui donnait la première place à ses côtés, le comblait de présents, et une foule attentive et enthousiaste, formée par l'élite de la nation, se pressait à ses leçons publiques. Il fit part de ses succès à Victorin et ne tarissait point dans sa lettre d'éloges sur les Milanais. Victorin, dans sa réponse, lui dit : Rappelez-vous ce que sont devenus les Vénitiens, dont vous disiez précisément les mêmes choses il y a deux ans. Filelfo répliqua par un volume pour établir qu'il n'avait jamais été complétement dupe du caractère vénitien, et qu'il n'aurait pas à changer d'opinion sur les Milanais. L'année suivante, 1420, se prétendant trompé par le duc, trahi par les Milanais dans les amitiés qu'il avait formées, et n'être plus qu'un objet de haine et d'envie, il partait pour la Grèce, autant, disait-il, pour se perfectionner dans la langue grecque que pour échapper aux hommes pervers dont la fureur le poursuivait, et qui n'étaient nulle part aussi nombreux que dans l'État de Milan.

Le texte des manuscrits retrouvés par Poggio était altéré en quelques endroits. Le soin de le rétablir retenait alors à Milan Gasparino Barzizza. Dans la

lettre qu'il écrivit à Guarino, en lui envoyant un exemplaire des discours de Cicéron, il s'étendit sur les procédés inqualifiables du jeune Filelfo. On ne trouve grâce devant lui, disait Barzizza, qu'en se résignant à la plus basse flatterie et en épousant les haines violentes dont il fait suivre toutes les erreurs de jugement qu'il commet sur les hommes et sur les choses.

Il est un exemple frappant, dit Victorin, à qui Guarino communiqua cette lettre, que la culture et l'étendue de l'esprit ne servent à rien dans la conduite de la vie, si ce n'est à rendre les fautes plus nombreuses et plus graves peut-être. Les hommes chargés d'élever la jeunesse sont bien coupables quand ils soignent l'instruction sans se soucier de la morale.

Mais quel pédagogue, répliqua le Guarini, ne met des préceptes de morale sous les yeux de ses élèves et ne leur adresse même de temps en temps des discours de pure morale?

Croyez-vous que le cœur, pour s'approprier la substance des choses, pour en faire son élément et sa vie, ait besoin de moins de culture que l'esprit? et je voudrais bien savoir ce que ferait l'esprit de quelques morceaux des meilleurs auteurs, si on les lui présentait sans qu'il fût préparé par des soins patients et assidus à les goûter et même à les comprendre. Dès que l'instruction morale ne marche point de pair avec l'instruction intellectuelle, la science est un poison plus qu'un

fruit salutaire, et il y aurait bien plus de déréglement chez un peuple dont on ne cultiverait que l'esprit, quel que fût le degré de connaissances où il parvînt, que chez un autre où une morale intelligente et sûre serait l'unique aliment du cœur et de l'esprit. On peut même dire que chez celui-ci la vertu seule serait en honneur, tandis que chez le premier il n'y aurait pas une mauvaise passion qui n'eût ses apologistes et ses défenseurs.

Eh bien! mon ami, lui dit Guarino, rendez-vous ce témoignage qu'il ne tient pas à vous de former des citoyens accomplis, puisque vous vous occupez d'une sollicitude égale du cœur et de l'esprit de vos élèves.

Qui oserait affirmer, reprit Victorin, qu'il fait tout ce qu'il pourrait faire, et qu'il fait bien ce qu'il ne néglige pas? ce n'est ni vous, ni moi, n'est-ce pas? ni aucun homme habitué à réfléchir sur lui-même. Ce n'est qu'à Dieu qu'appartient ce discernement, mais si j'en ai tremblé plus d'une fois, je me suis rassuré en pensant qu'il mesure sa justice à notre infirmité.

Il parlait ainsi dans son humilité, et il avait raison; mais que de jeunes gens le bénissaient pour les semences de vertu qu'il avait su faire fructifier en eux! que d'autres avaient été arrachés à de honteux désordres par l'irrésistible éloquence qui animait sa parole quand il flétrissait le vice et préconisait la vertu! D'ailleurs, comme le bon pasteur de l'Évangile, il s'attachait au pas de la brebis égarée et n'avait de repos que lorsqu'elle était rentrée au bercail.

Il faut avoir une nature bien mauvaise ou bien corrompue pour n'être point touché d'un intérêt que rien ne rebute, et qui ne se produit que par des paroles de douceur, de commisération, de tendresse et des actes de dévouement.

Il était si généralement reconnu parmi la jeunesse qu'on ne pouvait résister à Victorin, que ceux que l'idée d'une réforme effrayait prenaient le parti de le fuir, dans la crainte d'être contraints de se corriger. Il eût si ardemment désiré que dans ce mouvement des esprits qu'il admirait comme l'œuvre de Dieu la morale eût repris l'empire qu'elle doit exercer sur les hommes, pour qu'ils n'abusent point des dons de Dieu et les fassent servir à glorifier son nom!

Ce n'était point seulement sur les lettres que s'exerçait l'activité de l'esprit, mais l'architecture, la peinture, la sculpture étaient cultivées avec la même ardeur. C'était le temps où Michellozzi et Brunnelleschi donnaient l'essor à leur génie architectural; le second, poëte et sculpteur en même temps qu'architecte, allait bientôt élever à Florence la coupole renommée de Santa-Maria del Fiore. Donatello rivalisait avec Brunelleschi pour la scuplture et l'y surpassait; Ghiberti travaillait à ces merveilleuses portes de l'église de Saint-Jean, à Florence, que Michel-Ange devait juger dignes d'être les portes du paradis, et les temps de Masaccio et de Philippo Lupi, son élève, n'étaient pas loin. La gloire d'encourager à leurs débuts et de protéger ces deux grands peintres, qui de-

vaient opérer une révolution dans leur art, était réservée à Cosme de Médicis.

C'était un grand et beau spectacle que ce travail de l'esprit humain dans toutes les directions que Dieu lui a ouvertes : des voyages lointains étaient entrepris; on voulait s'ouvrir de nouveaux mondes, et en attendant l'illustre Colomb, les Génois s'efforçaient de retrouver la route maritime aux Indes occidentales; Marco Cornaro, Vénitien, voyageait en Perse et dans plusieurs contrées de l'Orient, et Christoforo de Buondelmonte, prêtre florentin, donnait une description des îles de l'Archipel et de l'île de Candie.

On était arrivé en 1420, Guarino se disposait à quitter Venise pour Vérone, sa patrie, et Victorin allait retourner à Padoue, où il était redemandé. Il était tranquille et honoré à Venise, mais Padoue, où il avait vécu dans la pauvreté et l'obscurité, lui était chère à ces deux titres, et c'était là surtout qu'il voulait épargner aux autres les difficultés qu'il avait eues à surmonter lui-même.

Des deux personnes qui auraient pu exercer assez d'influence sur lui pour le retenir à Venise après le départ de Guarino, l'une n'était plus, Carlo Zeno, et l'autre, Francesco Barbaro, son élève chéri, était hors de Venise.

Il ne se rendit point immédiatement à Padoue, il voulut se procurer la joie d'embrasser son cher Ambroise avant de reprendre sa vie de science et de travail, et se mit en route pour Florence.

## CHAPITRE VI.

Martin V. — Braccio de Montone. — Victorin logé chez les camaldules de Florence. — Cosme de Médicis. — Entretien d'Ambroise et de Victorin au sujet de Cosme. — Saint Bernardin de Sienne. — Saint Jean Capistran. — Trouble de conscience où tombe Victorin. — Il quitte Florence.

La turbulence des Romains et la confusion où se trouvaient toutes les villes de l'État ecclésiastique retenaient le nouveau pape, Martin V, hors des lieux de sa domination temporelle. Il recevait à Florence, depuis le 26 février 1418, une splendide hospitalité. Braccio de Montone, seigneur de Pérouse, un des plus fameux chefs de condottieri, avait été mandé par la république pour conférer avec le pape sur les mesures qu'il convenait de prendre à l'égard de sujets rebelles. Il avait fait son entrée avec l'éclat d'un puissant prince : des députés de chacune des villes qui s'étaient rangées sous son obéissance et ses compagnons d'armes formaient son escorte, les uns et les autres vêtus d'or et de soie ; les princes de Foligni et de Camerino marchaient à ses côtés pour lui faire honneur. La république avait eu soin de faire préparer le logement et les vivres sur toute la route à ce magnifique cortége, et partout le peuple se pressait pour contempler le héros qui avait su vaincre

le grand Sforza. On était dans tout le bruit et la dissipation des fêtes qu'on lui donnait quand Victorin arriva à Florence, seul, à pied, inconnu de tous dans la brillante cité, mais avec une âme paisible et satisfaite, bien précieux que ne procurent point toujours les transports de la foule et l'éclat d'une grande renommée.

Il logea aux Camaldules, et mit au nombre de ses plus heureux jours ceux qu'il partagea ainsi entre les exercices spirituels du couvent et la société d'Ambroise. Les deux amis purent reconnaître, chacun d'eux en ce qui regardait l'autre, qu'ils n'avaient point perdu le temps qui s'était écoulé depuis leur séjour mutuel à Padoue, s'il est vrai que pour l'homme qui a la juste idée de ses destinées le temps le mieux employé est celui où il a fait quelque progrès dans la vertu.

C'est pendant cette heureuse retraite aux Camaldules que Victorin connut Cosme de Médicis, dont la séduction d'esprit et de manières lui parut irrésistible.

Cosme était à peine âgé de trente ans, mais l'usage qu'il faisait des richesses de sa maison, son brillant et pénétrant esprit, sa bonté aimable et généreuse, la protection qu'il accordait aux sciences et aux arts, le rendaient déjà l'arbitre de la république.

Athènes eût banni un citoyen tel que Médicis, dit un jour Victorin à Ambroise, car elle n'eût pas cru pouvoir demeurer libre avec lui.

Il n'est point sûr que les Médicis ne le soient pas un jour de Florence, répondit Ambroise; l'oligarchie qui nous gouverne depuis quarante ans a peur de leur popularité, et elle a raison, car elle en sera vaincue, si elle ne veille bien et si elle ne lutte d'habileté avec ses heureux rivaux.

Que devrait-elle faire, selon vous, qu'elle ne fasse pas? demanda Victorin.

Elle devrait ne point laisser aux Médicis l'honneur de réparer ses négligences ou ses injustices; elle devrait surtout ne point resserrer chaque jour ses rangs avec un orgueil jaloux. Conduite par Renaud des Albizzi, l'adversaire déclaré des Médicis, elle s'isole de la nation pour ne pas ouvrir à ceux-ci ou à leurs clients quelque entrée aux affaires. On dirait que Florence est encore au lendemain du gouvernement des Ciompi, où, toute meurtrie des coups furieux qui lui avaient été portés et humiliée d'avoir subi un gouvernement méprisable, le mot seul de démocratie lui inspirait tant d'effroi que, pour mieux rompre avec les farouches démagogues qui avaient failli la faire périr, elle se serait réfugiée dans les bras d'une oligarchie plus étroite encore que celle qui se présentait. Mais notre gouvernement ne la voit-il pas aujourd'hui accueillir avec prédilection les fils de ces hommes qu'elle maudissait il y a quarante ans, et tendre avec complaisance la main à la démocratie à mesure que l'éloignement des maux passés lui fait oublier sa reconnaissance pour la faction qui l'a dé-

livrée? Et c'est le temps que ce gouvernement choisit pour élever encore les barrières qu'il a mises entre lui et la nation, pour redoubler de défiance et de sévérité envers ceux qu'il soupçonne de tendances opposées; s'il persiste dans cette voie, n'assure-t-il pas le triomphe des Médicis, qui se posent comme les représentants de la cause populaire et autour desquels se groupent chaque jour de nouveaux adhérents?

Les Albizzi, dit Victorin, ont rendu d'incontestables services à la république, et ils ont encore, je crois, un puissant parti qui les appuierait quand l'heure en serait venue?

Je crains bien, reprit Ambroise, qu'il n'y ait plus que l'habitude qu'a prise la nation de les voir à la tête des affaires qui les soutienne encore, et si c'est une force, elle n'agit efficacement que combinée avec d'autres. Je m'attristerais de leur chute, d'abord parce que les forces d'un État s'épuisent par les révolutions, ensuite parce que c'en serait fait peut-être de la liberté de Florence. Les Albizzi ne se sont jamais montrés des hommes de parti, mais bien les hommes de la nation, tandis que les circonstances, en groupant autour des Médicis des citoyens obscurs sur lesquels ils exercent un ascendant illimité, leur donnent l'attitude, bien nettement dessinée aujourd'hui dans la personne de Cosme, de ces hommes que l'on voit dans les républiques s'élever toujours sur les ruines de la liberté.

Tout en redoutant, comme citoyen d'une répu-

blique, les tendances de Médicis, le bon et docte Ambroise goûtait extrêmement ses entretiens et n'eût pas renoncé facilement à son amitié. C'était en effet l'esprit le plus profond et le plus varié qui se pût rencontrer, et en même temps le plus aimable et le plus modéré dans la discussion, où il s'efforçait de n'apporter que des raisons sans réplique, esprit plein de douceur, qui évitait avec soin de violenter l'opinion d'autrui et s'avouait vaincu dans l'occasion sans difficulté et sans souffrance.

Victorin fut complétement subjugué par ce rare et charmant esprit, et comme il n'avait point l'âme aussi républicaine que son ami, il pensait que les Florentins ne seraient pas si à plaindre de se laisser séduire par les Médicis, et qu'un peu moins de liberté, c'est-à-dire moins d'agitations, de violences et d'émeutes, pourrait même sans trop d'effort être considéré comme un gain.

Pendant ce séjour qu'il fit chez les camaldules, il connut encore un homme d'une vie et d'un esprit bien différents, et qui ne lui inspira pas des sentiments moins vifs. C'était Bernardin de Sienne, comme on disait alors, et qui a mérité que l'Église, sous le pape Nicolas V, en 1450, six ans à peine après sa mort, le mît au nombre des saints. Sorti d'une famille distinguée et qui, voyant son précoce génie, rêvait peut-être pour lui bien des grandeurs humaines, le jeune Bernardin, enfant de prédestination, ne pouvait se distraire des choses de Dieu. Il

avait à peine fini ses études de philosophie qu'il entra à Sienne dans l'hôpital de Scala, où, avec l'activité de ses vingt ans et l'amour divin qui dévorait son cœur, il fit des prodiges de charité pendant la peste qui désola la ville en 1400. Deux ans après, il entrait dans l'ordre de Saint-François de l'étroite observance, qu'il réformait bientôt, et sa vie dès lors n'avait plus été remplie que par les travaux de l'apostolat et de la charité. Il faisait entendre partout la parole de Dieu : dans les hameaux, dans les villages, sur les places publiques des villes qu'il traversait, comme dans les nefs des cathédrales; les grands et les petits, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, trouvaient également leur part dans ses prédications : nul ne résistait à l'onction pénétrante de sa parole, que relevaient encore un organe grave et sonore et la figure la plus expressive. Il éveillait le remords dans les cœurs les plus endurcis, enflammait les justes, stimulait les tièdes, triomphait de la tranquillité des indifférents, et des milliers de convertis se portaient sur ses pas.

Il fonda jusqu'à trois cents couvents de son ordre. Il prêchait alors à Florence et logeait chez les camaldules. Victorin se sentait en face de lui bien peu avancé dans la voie qui mène à la vie; il prenait en pitié cette science qui avait dévoré tout son temps et qui lui avait appris si peu de chose de ce qu'il lui importait le plus de savoir.

Bernardin était dans ce temps accompagné d'un

jeune disciple dont l'ardente charité contribuait encore à jeter Victorin dans le trouble et la tristesse. Jean, surnommé Capistran, de la ville qui lui avait donné naissance, fils d'un gentilhomme angevin, s'était arraché aux douceurs du mariage et aux avantages d'une position honorable pour suivre dans la mortification et la pauvreté Jésus-Christ, qui disait à son cœur des choses ineffables.

Rien ne pouvait se comparer à l'ardeur qui animait ce jeune homme, sa parole devenait de feu quand il parlait des mystères de l'Homme-Dieu, des larmes ruisselaient sur ses joues déjà creusées par la pénitence, son regard levé vers le ciel cherchait dans l'espace l'objet de son amour et l'y rencontrait souvent, à en juger par les fréquentes extases où on le voyait tomber. On sentait qu'il y avait dans ce jeune homme un confesseur de la foi, et qu'il ne lui manquait qu'un champ ouvert à la persécution. Il sut la trouver peu d'années après, chez les hussites de Bohême, dont les deux chefs, Jérôme de Prague et Jean Huss, avaient été livrés aux flammes par le bras séculier pendant la durée du concile de Constance. Il entreprit de catéchiser ces hommes égarés, qui dans leur féroce ardeur couvraient de sang et de ruines toutes les provinces où ils se portaient. Jean Capistran fit parmi eux de nombreuses conversions et s'attira ainsi la haine des plus fanatiques. Calomnié, persécuté, poursuivi de lieu en lieu, il ne cessa, quels que fussent les dangers qui pouvaient l'environner, de

faire entendre la parole de la vérité. Ce fut le même zèle pour la gloire de Dieu qui le conduisit plus tard sous les murs de Belgrade dans la guerre de Huniade contre les Turcs; héros et missionnaire, il enflamma l'armée chrétienne par ses discours et ses exemples, et rendit indécis les plus braves à qui de lui ou de Huniade revenait l'honneur de la prise de Belgrade.

Je touche déjà aux deux tiers de ma vie, se disait Victorin, combien plus d'hommes meurent avant soixante ans qu'il n'y en a qui dépassent ce terme! et que retirerais-je des travaux où je me suis consumé, si Dieu m'appelait aujourd'hui devant lui? De ces deux hommes, l'un est à peu près de mon âge, l'autre pourrait être mon fils, et si je vais de l'un à l'autre, je vois que l'un et l'autre, le plus jeune comme le plus âgé, ont les mains pleines d'œuvres de vie et paraissent avoir vécu un siècle au prix de moi! Que ferai-je donc? continuerai-je à dépenser au hasard les restes d'une vie qui ne m'a été donnée que pour tendre sans cesse vers Dieu, mon principe et ma fin? m'exposerai-je plus longtemps à entendre prononcer sur moi un arrêt terrible et irrévocable? Non, je romprai les attaches qui me retiennent au monde, j'abandonnerai cette science vaine pour ne m'occuper plus que de celle qui fait les délices des anges et des saints, je me mettrai à l'école de Bernardin et de Jean! plus de science! plus de livres! plus d'entretiens littéraires et philosophiques! A ces mots, une émotion triste et profonde s'emparait de lui. Quel

vide suivra cette rupture? se demandait-il; l'amour de Dieu parviendra-t-il à le combler? Et il se crut destiné à la réprobation, puisqu'il hésitait à renoncer pour Dieu aux vaines abstractions de la science humaine.

Ces agitations pénibles durèrent quelque temps. Comme il arrive toujours quand on laisse prendre à une même idée trop d'empire sur soi, il s'exagérait les imperfections qui étaient en lui et ne voulait point voir le bien qui s'y trouvait. Ce n'était certainement pas par un vain amour de la louange et de la renommée qu'il avait recherché la science, mais dans le but honorable de se rendre utile aux hommes, puisque, pauvre et sans nom, il n'avait à sa disposition aucun autre moyen de leur faire du bien. La nature avait pu le porter vers l'étude, mais la grâce était venue ennoblir, sanctifier le penchant naturel, et rendre agréables à Dieu les œuvres qui en résultaient.

D'où vient que son intimité avec frère Ambroise et même sa retraite aux Camaldules jusqu'à l'arrivée des deux frères mineurs n'avaient jamais excité ces angoisses dans son âme? Frère Ambroise n'était-il pas un religieux exact et zélé et tous les bons camaldules ne lui avaient-ils pas été un sujet d'édification? Sans doute, mais Ambroise cultivant les lettres, entretenant du fond de sa retraite des relations littéraires; vif, enjoué dans la conversation, n'offrait rien d'austère dans sa piété, et si l'on en excepte des exercices de piété plus longs et plus exacts, comme le

comporte la régularité d'un couvent, la vie que menait Victorin aux Camaldules était à peu près celle qu'il s'était imposée dès sa jeunesse dans sa modeste et paisible demeure. Bernardin et Jean lui montraient en leurs personnes des hommes entièrement dégagés de toute affection du temps et dont l'union avec Dieu ne souffrait point de relâchement ni d'altération, et son âme, aussi tendre que sensible, exaltée outre mesure par ce spectacle, devait vouloir s'élancer sur leurs traces. La pauvreté lui avait interdit d'embellir les jours de sa jeunesse par les liens du mariage : Qui peut à peine vivre seul, s'était-il dit, non sans une indicible tristesse qu'il avait bien vite offerte à Dieu, ne doit faire partager à personne les difficultés de son existence. — Il s'était efforcé de reporter vers Dieu tous les trésors d'amour que contenait son cœur chaste et pur; il y avait réussi, et c'était ce divin amour qui, grandissant en lui avec les années, élevant peu à peu son âme au-dessus des choses créées, le portait à croire, en présence de Bernardin et de son disciple, qu'il n'avait encore rien fait pour Dieu, et n'avait répondu aux grâces qu'il en avait reçues que par l'orgueil et l'ingratitude.

Tout pesant qu'était pour lui le fardeau de ces pensées, il ne s'ouvrit sur l'état de son âme ni à Ambroise ni à Bernardin; il craignait que l'un ne le jugeât avec trop d'indulgence, et que l'autre, avec sa véhémente énergie, ne le laissât pas maître de se reconnaître et ne lui fît enchaîner sa volonté avant

que le temps et la réflexion lui eussent donné le loisir de lire bien clairement dans son âme. Il quitta Florence et se rendit à Padoue, où son retour causa parmi les étudiants une véritable allégresse.



## CHAPITRE VII.

Retour de Victorin à Padoue. — Niccolo Niccoli. — Découverte d'un manuscrit de Cicéron par l'évêque de Lodi. — Georges de Trébizonde. — Victorin quitte Padoue pour Venise. — Un sénateur lui propose la place de précepteur des fils du seigneur de Mantoue.— Il refuse. — Ses amis triomphent de ses répugnances. — Il part pour Mantoue.

Victorin éprouva un grand charme à pouvoir enfin se consacrer à la jeunesse sans distraction et sans empêchement; sa maison était ouverte à tous les écoliers, et de préférence aux plus pauvres. Tous trouvaient en lui un père autant qu'un maître. On ne savait ce qu'on devait le plus admirer, ou de sa généreuse et patiente bonté, ou de sa science, ou de la manière presque merveilleuse dont il avait acquis cette science, lui, pauvre écolier, sans protection et sans secours; on se rappelait avec attendrissement ses débuts à Padoue, et les jeunes gens se le proposaient avec enthousiasme comme un modèle dont ils ne devaient point détourner les yeux.

Il était leur guide, leur conseil, leur appui; dès le matin, ils assiégeaient sa demeure, et n'en sortaient guère qu'à la nuit; ils lui faisaient cortége quand ses affaires, ses relations ou leur bien commun l'appe-

laient dans les lieux publics, et le peuple de Padoue, partageant bientôt les sentiments de sa jeunesse, le consultait comme un oracle dans les affaires de la cité.

C'était une épreuve, et des plus délicates. Il est plus facile de se plaire dans son obscurité que de demeurer indifférent à la louange et à la renommée, qui viennent tout à coup la dissiper. Ces puissants mobiles de la plupart des actions des hommes agissent comme par enchantement sur les plus fortes têtes.

Victorin portait le cœur si haut, qu'il réussit à éviter l'écueil qui s'offrait à sa vertu; il continua de faire le bien avec la simplicité d'un homme qui reporte fidèlement à Dieu tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut, et qui rougirait de s'attribuer aucun des dons qu'il tient de la bonté divine.

Ces sentiments si chrétiens ne contribuaient pas peu au charme irrésistible de sa parole; jamais dans les entretiens, même les plus familiers, il ne lui échappait un mot, un sourire, un geste qui pût faire rougir l'ignorance; il savait écouter longtemps et avec bienveillance, il laissait à loisir s'exercer l'esprit d'autrui; et si, pour redresser quelque erreur, il lui fallait démentir des faits avancés, c'était avec tant de discrétion et de ménagement, qu'on lui savait toujours gré de l'avoir fait.

Niccolo Niccoli, le rival de Cosme de Médicis, dans la recherche des manuscrits, était alors à Padoue, où il était venu tout exprès pour copier les œuvres latines

de Pétrarque sur des manuscrits très-complets qui avaient été mis en ordre et copiés sous la surveillance du poëte. Niccolo avait eu le premier l'idée de former une bibliothèque qui pût être mise à la disposition des érudits, et comme ce n'était pas une médiocre entreprise avant la découverte de l'imprimerie, il y absorbait sa vie et sa fortune.

Les efforts laborieux et patients de Niccolo inspiraient à Victorin une véritable reconnaissance; il voulut l'aider dans la copie de Pétrarque, et si des mœurs très-différentes et le caractère difficile de Niccolo ne permirent pas entre eux une liaison intime, il s'empressa toujours de lui rendre tous les bons offices qui furent en son pouvoir. Tous les amateurs des lettres, avait-il coutume de dire, ont contracté une dette de reconnaissance envers Niccolo Niccoli.

Il pouvait désormais donner un peu de temps, non pas au monde, mais à des entretiens qui délassaient son esprit, avec les hommes distingués que renfermait Padoue. Il venait, disait-il avec une aimable simplicité, chercher la lumière auprès d'eux, tandis qu'eux, au contraire, disaient de lui qu'il avait l'art de changer en or pur le plus grossier alliage, c'est-à-dire de faire briller la vérité dans toute sa splendeur, là où toutes leurs discussions leur avaient à peine permis de l'entrevoir mêlée à de nombreuses erreurs.

Ces réunions avaient quelquefois lieu chez Niccoli. On reçut un jour la nouvelle que l'évêque de

Lodi, Gherardo Landriani, avait découvert un très-ancien manuscrit de Cicéron, contenant ses trois livres de l'*Art oratoire,* qu'on ne possédait encore qu'incomplétement, et celui des *Orateurs célèbres.* C'était Gasparino Barzizza qui faisait passer cette heureuse nouvelle, en annonçant qu'il croyait avoir enfin rétabli dans son intégrité un des manuscrits trouvés par Poggio à l'abbaye de Saint-Gall, les *Institutions oratoires* de Quintilien, qu'il en enverrait incessamment une copie à ses amis de Padoue, et qu'il allait maintenant se livrer au même travail sur les œuvres de Cicéron.

Niccolo Niccoli se sentit dès lors irrésistiblement attiré à Milan. Dès qu'il eut terminé sa copie de Pétrarque, il alla rejoindre non pas Gasparino, mais le manuscrit de Cicéron. Le pauvre manuscrit avait tant souffert de l'abandon où on l'avait laissé, que Niccoli se fût inutilement employé à l'œuvre de sa restauration, aussi bien que Gasparino, sans le secours d'un certain Cosimo de Crémone, jeune homme de grande intelligence et fort versé dans l'étude des manuscrits. Il réussit à rétablir parfaitement les trois livres de l'Orateur, le reste ne présenta point de difficultés, et l'Italie eut en peu de temps de nombreuses copies de ces ouvrages du grand orateur.

C'était de tous les écrivains latins celui que préférait Victorin; il lui passait sa vanité en faveur de son génie et de l'élévation de son âme : « Comment, disait-il, se sentir supérieur par tant d'endroits à ses

contemporains, et n'en être pas un peu vain, quand on est païen, tant de chrétiens qui ne sont pas des Cicéron, ajoutait-il en souriant, oublient de nous laisser entrevoir leur modestie, qu'on peut dire de l'orateur antique ce que Notre-Seigneur a dit de la femme pécheresse : Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! »

Il expliquait alors cet auteur à un Grec déjà fort distingué, quoique à peine âgé de vingt-cinq ans, Georges, qui ajouta à son nom celui de Trébizonde, bien qu'il fût né à Candie. Il avait connu Victorin à Venise, où il était arrivé avec Francesco Filelfo, dont il était l'ami. Il avait voulu se mettre sous la discipline de Guarino pour se perfectionner dans la langue latine, mais son caractère vain et présomptueux et ses emportements littéraires avaient bientôt rendu ses rapports si difficiles avec son maître, qu'après deux mois de leçons, le maître et l'élève ne pouvaient plus se supporter, et s'étaient séparés en se répandant en invectives l'un contre l'autre. La douceur et la simplicité de Victorin pouvaient seules triompher de l'orgueilleuse susceptibilité de Georges. Si le maître eut quelquefois à se plaindre de l'élève, le disciple n'eut jamais qu'à se louer du maître; aussi Georges disait-il naïvement : Tous les torts n'étaient-ils pas du côté de Guarino, puisque avec Victorin, qui ne se fait point un jeu de m'offenser, je n'ai jamais un mot? Que d'hommes se jugent avec l'aveuglement de Georges, et, faute d'avoir jamais su lire

en eux, se rendent haïssables par leurs défauts malgré d'excellentes qualités!

Georges fut professeur d'éloquence grecque à Vicence, à Venise et à Rome, où il ne tint pas au pape Nicolas V de faire sa fortune, mais bien à lui-même, qui ne craignit point d'élever une querelle littéraire des plus violentes entre lui et son bienfaiteur, au sujet d'Aristote et de Platon, dont la philosophie partageait alors tous les esprits. Dans les discussions, l'homme orgueilleux porte sur le cœur une triple cuirasse, formée par la violence, l'injustice et le ressentiment; il irrite, frappe et blesse ceux à qui il doit le plus comme ceux qu'il faisait le plus profession d'aimer, sans que son cœur puisse se faire entendre et l'avertir qu'il se fait dur, ingrat, impitoyable.

Encore une vie qui se passera dans le mécontentement et l'agitation, se disait Victorin en considérant Georges de Trébizonde. Comment donc est fait l'homme, que, si convoiteux de bonheur, il s'abandonne sans résistance à ces hôtes perfides qu'il loge en lui, la vanité et l'orgueil, et qui font de son cœur le réceptacle de toutes les douleurs! La place un peu plus petite à ces monstres et un peu plus grande à ces aimables filles de Dieu : la douceur et la bienveillance, et voilà sa paix affermie au dedans et au dehors. Que ne le comprend-il!

Mais quand Georges se plaignait avec emportement de l'injustice des autres à son égard, des injures

qu'on lui avait faites, et sans qu'il lui échappât un mot qui fût l'aveu d'un tort, Victorin ajoutait : Pour comprendre ce qui le prive de la paix, il faudrait que l'homme se connût, et il ne se connaît point, empêché qu'il est par ce fléau de sa vie, l'orgueil.

Les écoliers de Padoue, en 1422, voulurent donner à Victorin un témoignage de leur estime et de leur gratitude; ils lui offrirent la chaire de rhétorique et d'éloquence latine laissée vacante par le départ de Gasparino Barzizza. Victorin, qui n'avait pas abandonné son projet de retraite, ne s'engagea à la remplir que pendant une année, et il le fit avec un éclat qui grandit encore sa réputation. Le revenu de sa chaire fut consacré tout entier à de pauvres écoliers, qu'il logeait et nourrissait dans sa maison, et auxquels il ne demandait en retour de ses bienfaits que de se distinguer par la modestie et la régularité de leur conduite.

Mais ces jeunes hommes lui donnèrent des sujets de chagrin, plus d'un se montra indigne de ses bontés, et il fallait que sa belle âme eût bien souffert pour que l'année suivante il quittât Padoue, non pour goûter à l'ombre du cloître cette paix céleste dont il était avide, mais pour aller enseigner à Venise, qu'il avait quittée pour Padoue trois ans auparavant.

Ah! quand donc, s'écriait-il avec douleur à Francesco Barbaro, qu'il avait retrouvé à Venise, quand donc comprendra-t-on que l'homme a quelque chose en lui de supérieur à son esprit et de plus précieux,

qui est son âme, et que cultiver l'esprit en laissant l'âme en friche, ce n'est point donner la vie, mais la mort! O homme! quel misérable assemblage tu offres de faiblesse et d'erreur, de sottise et d'orgueil! et cependant quand tu commences la vie, continuait-il avec tendresse, que de germes féconds, que de nobles tendances! comme on suit bien la trace de ton illustre origine! et que ne pourrait-on faire de toi, si l'on savait t'élever! Oh! quel peuple heureux serait celui où l'enfance ne serait jamais confiée qu'à des mains pieuses, intelligentes et fidèles, où les dépositaires de ses plus chères espérances croiraient ne pouvoir sans crime perdre de vue un instant le bien de ces âmes nobles et immortelles, créées à l'image d'un Dieu et rachetées de tout son sang! Ce temps ne viendra-t-il jamais pour le repos et la gloire de l'humanité!

Il fit à Venise le même bien qu'à Padoue; il ouvrit de préférence sa maison aux pauvres écoliers; il eut les mêmes chagrins, mêlés de quelques consolations. Ce fut dans la société de son cher Barbaro qu'il goûta ses joies les moins mélangées. La belle et forte nature de Barbaro avait correspondu fidèlement aux leçons de son maître; il vivait en sage dans l'âge des passions, et malgré la double séduction du rang et de la richesse, sa rare intelligence, agrandie encore et perfectionnée par des études sérieuses et bien faites, brillait du plus vif éclat et lui méritait de la part de ses concitoyens une estime et une confiance toujours

croissantes. Dans les courts instants de loisir que lui laissaient les affaires publiques, il s'occupait de littérature, et il savait si bien régler son temps, il accordait si peu au sommeil et aux délassements frivoles, qu'à ne consulter que la liste de ses ouvrages, dit Tiraboschi, on croirait que les travaux littéraires ont absorbé sa vie, tandis que si l'on s'arrête aux charges dont il a été revêtu, on ne croit pas possible qu'un homme occupé de si graves et si nombreuses affaires ait pu s'en distraire un moment. Et non-seulement il cultiva les lettres, mais il entretint un commerce épistolaire avec la plupart des personnages distingués de son temps dans la politique ou la littérature.

Nommé podestat de Trévise l'année même où Victorin se réunissait à lui à Venise et quand il accomplissait à peine sa vingt-cinquième année; appelé aux mêmes fonctions l'année suivante à Vicence; ambassadeur de la république auprès du pape Martin V, en 1426; ambassadeur du pape Eugène IV, successeur de Martin V, auprès de l'empereur Sigismond et des princes allemands, et dans l'intervalle podestat de Bergame, de Vérone, capitaine de Brescia de 1437 à 1440, il ne cessa de remplir des charges éminentes, où il montra tour à tour les qualités d'un politique habile et d'un homme de guerre, jusqu'en 1454 qu'il mourut, n'étant encore âgé que de cinquante-six ans. Il laissa aux jeunes hommes de tous les temps un exemple intéressant de ce que peut l'homme quand,

tenant ses passions captives sous le joug aimable de la sagesse chrétienne, il laisse les facultés de son esprit se développer régulièrement.

Victorin professait à Venise depuis plus d'une année, quand un sénateur qui l'avait en grande estime et affection vint un matin chez lui, et le serrant dans ses bras, lui dit : Enfin, mon cher maître, la Providence va vous placer sur un théâtre digne de vous, et où tout le bien que rêve votre âme généreuse vous sera plus facile à réaliser ! Le seigneur de Mantoue, Jean-François de Gonzague, m'a fait l'honneur de s'adresser à moi pour le diriger dans le choix d'un précepteur pour ses fils. Je n'ai pas été fort embarrassé de lui répondre, et je n'ai eu besoin que de vous désigner pour qu'il me fît dire que tous ses vœux seraient comblés si vous consentiez à vous charger de l'éducation de ses fils. Voici une lettre qu'il vous adresse à ce sujet.

La lettre du seigneur de Mantoue était conçue dans les termes les plus honorables pour Victorin, et il y exprimait un vif désir de lui voir accepter la proposition qui lui était faite. Mais le séjour d'une cour répugnait aux habitudes simples et modestes de Victorin, l'éducation des fils d'un prince lui apparaissait environnée de difficultés presque insurmontables, et, ce qui devait rendre encore son consentement plus difficile, il se sentait plus que jamais attiré vers la vie religieuse. Avec la douceur et la franchise qui lui étaient propres, il fit toutes ses objections, ne dissi-

mula et n'outra rien, et se montra résolu à ne pas accepter. Le sénateur lui dépeignit le caractère de François de Gonzague sous les couleurs les plus propres à le rassurer; il lui dit qu'il ne doutait pas qu'on laissât parfaitement libre le maître qu'on aurait choisi d'adopter avec ses élèves la discipline nécessaire aux progrès du bien; il fit valoir, ce qui n'était pas d'un médiocre poids, la facilité qu'aurait alors Victorin de fonder, sous la protection du seigneur de Mantoue, quelque gymnase où les écoliers seraient élevés d'après ses vues sur l'éducation, et Victorin ébranlé demanda du temps pour réfléchir. Dans l'intervalle, il lui fit parler par Francesco Barbaro, qui était alors podestat de Vicence, mais qui faisait de fréquents voyages à Venise; l'élève chéri supplia son maître de renoncer au projet de s'ensevelir dans un couvent; il lui parla au nom de la jeunesse, dont l'intérêt lui commandait de rester dans le monde; il lui dit que ce n'était pas à une âme comme la sienne qu'il convenait de ne se considérer qu'elle-même et d'abandonner l'avantage des autres pour le sien propre. A tout ce que purent lui suggérer sa raison et sa tendresse, il voulut joindre l'autorité de la parole d'Ambroise le Camaldule. Dieu paraissait indiquer par les voies où il avait conduit Victorin qu'il le destinait à éclairer et à diriger la jeunesse. Ambroise lui écrivit que c'était Dieu sans aucun doute qui l'appelait à Mantoue, et qu'en résistant davantage, non-seulement il se montrerait infidèle aux principes qu'il avait pro-

fessés toute sa vie, mais que, selon toute probabilité, il irait contre la volonté de Dieu.

Victorin fut vaincu, il offrit à Dieu ses répugnances et ses regrets, et dit à ses amis que, si le seigneur de Mantoue s'engageait à lui laisser toute liberté avec ses élèves et lui permettait de fonder à Mantoue un gymnase pour les pauvres étudiants, il était prêt à se charger de l'éducation qui lui était proposée. La réponse de François de Gonzague ne se fit pas attendre; elle était telle que pouvait la souhaiter Victorin. Il partit peu après pour Mantoue, mais toutefois sans avoir pris d'engagement définitif; se réservant de se retirer, s'il reconnaissait ne pouvoir travailler efficacement à faire des hommes de bien des enfants qu'on voulait remettre à ses soins.



## CHAPITRE VIII.

La maison de Gonzague. — Jean-François et Paula. — Prospérité de la seigneurie de Mantoue sous le gouvernement de Jean-François. — Sollicitudes de Jean-François et de Paula pour l'éducation de leurs enfants. — La Casa Giojosa.

La maison de Gonzague était une des plus illustres et des plus anciennes de l'Italie; elle se glorifiait au quinzième siècle d'une longue suite de héros, et cette hérédité de gloire, qui ne suit point toujours celle des titres et des dignités, elle la conserva jusqu'au dernier de ses princes, Charles IV, violemment expulsé de ses États par la maison d'Autriche pour s'être montré le trop fidèle allié de Louis XIV.

Les Gonzague prétendaient à l'aborigénat, quoique leur nom ne paraisse pas dériver du latin, et des historiens de leur maison les ont appuyés dans leurs prétentions. Ils étaient au moins des étrangers domiciliés en Italie depuis longtemps, et ils y tenaient un rang distingué lors du démembrement du second empire d'Occident sous les successeurs de Charlemagne. Du neuvième au douzième siècle, on les voit figurer dans tous les événements importants qui peuvent s'accomplir en Italie; et ils s'y acquièrent un tel renom de gloire et de prud'homie, que les Mantouans, opprimés par Passerino Bonacossi, qui s'était

rendu leur tyran, appellent l'un d'entre eux, Louis de Gonzague, comme un libérateur. Ce fut l'aurore de leurs destinées princières. Louis détruisit la tyrannie et s'établit à Mantoue, qu'il gouverna jusqu'à sa mort sous le titre modeste de capitaine de la ville, quoique le peuple l'eût appelé par acclamation à la souveraineté. L'empereur Louis de Bavière, confiant dans les talents comme dans l'honneur du capitaine de Mantoue, le nomma son vicaire perpétuel en Italie : haute dignité qui n'a été conférée en Allemagne qu'aux électeurs de Saxe et de Bavière, et en Italie aux princes de Gonzague, aux ducs de Savoie et aux rois de Sardaigne.

Guy de Gonzague, fils de Louis, qui avait glorieusement secondé son père dans la guerre et dans les soins de l'administration, lui succéda au titre de capitaine, et continua à faire chérir le nom de Gonzague par les Mantouans.

Si, avec les fils de Guy, Ugolin et Louis II, la gloire des Gonzague parut s'obscurcir, elle reparut brillant d'un nouvel éclat avec François Ier, fils de Louis II, qui remplit l'Italie de sa renommée militaire, et qui de tous les chefs de guerre dont Jean-Galéas avait formé le conseil de régence de ses enfants, fut le seul, comme nous l'avons vu, qui demeura fidèle aux orphelins, et ne chercha point à s'attribuer leurs dépouilles. A sa mort, les Mantouans n'hésitèrent pas à reconnaître pour leur seigneur Jean-François son fils, quoiqu'il n'eût encore que treize ans.

La tutelle de l'enfant fut confiée à Charles Malatesta, seigneur de Rimini, autre représentant d'une suite de héros. Charles s'acquitta honorablement de cette tâche; il prit le plus grand soin des intérêts de son pupille, et s'il en négligea trop l'éducation morale, dans ses préoccupations d'administrateur et de guerrier, il obvia victorieusement aux effets de cette négligence en lui donnant pour épouse dès l'âge de quinze ans Paula Malatesta, sa nièce, une des femmes les plus distinguées et les plus vertueuses dont se puisse glorifier l'Italie.

Paula, de quelques années plus âgée que son époux, fut bien un peu effrayée de l'extrême jeunesse et de l'impétuosité du caractère de Jean-François. Il lui présentait, avec ses quinze ans, une nature où l'ivraie s'était mêlée sans obstacle au bon grain : comment allait s'y prendre une jeune fille inexpérimentée et timide pour porter une main ferme et sûre dans le champ de l'ivraie, afin que le bon grain, non plus étouffé, pût s'étendre en paix aux dépens du mauvais ?

Elle demanda secours à Dieu d'une âme simple, humble et confiante, et Dieu l'assista.

Elle s'efforça d'abord par tous les moyens dont elle pouvait chrétiennement se servir de se rendre agréable à son époux. Elle avait affaire à un cœur aimant, droit, généreux; elle était belle, d'une beauté chaste et pure qui faisait dire au peuple de Mantoue qu'il croyait voir passer la vierge Marie quand, à

pied, sans suite et sans faste, elle se rendait à l'église, dérobant à demi sous son voile ses traits angéliques; elle avait un esprit aimable et vif, des manières gracieuses et caressantes; elle réussit bien vite à être tendrement aimée.

Elle remercia Dieu, le pria de l'aider encore, et entreprit l'œuvre plus difficile du perfectionnement moral de son jeune époux.

Il avait la foi : qui était assez malheureux pour ne l'avoir point alors? mais une foi peu éclairée, comme on la rencontrait souvent parmi les personnages considérables de son temps; foi qui, s'appuyant non sur l'amour de Dieu, mais sur la crainte de ses jugements, ne suffisait pas pour réformer la vie. Les pénitences les plus rudes, les plus extraordinaires suivaient quelquefois les désordres les plus scandaleux, mais n'en corrigeaient point tant que l'on était dans l'âge des passions. Sorti de son oratoire ou du confessionnal, où dans l'un on s'était imposé une pénitence rigoureuse, où dans l'autre on avait versé des larmes sur ses péchés, l'esprit tranquille, le cœur léger, se croyant quitte envers le ciel, on reprenait sans scrupule son train de vie ordinaire : contrastes singuliers mais fréquents chez des peuples d'une jeune civilisation, qui vivent beaucoup par les sens et l'imagination.

Il fallait amener le cœur de Jean-François de la foi à l'amour, qui seul produit les saints; mais il eût été dangereux et malhabile de vouloir franchir trop vite

l'espace qui le séparait encore de ce jour heureux où, dégagé des vapeurs grossières qui lui dérobaient la vraie lumière, ce cœur généreux s'unirait dans l'amour à Jésus-Christ. On ne devait point perdre de vue à quel esprit orgueilleux, présomptueux et irascible on s'adressait; esprit qu'on ne pouvait songer à diriger qu'à la condition de ne lui faire jamais sentir la main qui le conduirait. Ce fut par l'amour instinctif du beau qui était en lui que Paula s'efforça d'assouplir ce difficile esprit, qu'il fallait gagner avant tout.

On peut supposer que Charles Malatesta s'était montré peu capable de diriger l'éducation littéraire de sa nièce et de son pupille, quand on le voit, pendant qu'il administrait Mantoue, faire jeter dans le Mincio une statue de Virgile, le compatriote des Mantouans, scandalisé des honneurs qui lui étaient rendus (couronnes et bouquets d'immortelles dont on ornait quelquefois la statue), qu'on devait, disait-il, réserver pour les saints.

Mais il est des natures d'élite qui découvrent d'instinct le beau dont on leur dérobe la connaissance, et qui possèdent tous les trésors de l'art quand elles ignorent encore les termes qui servent à le définir; natures en tout semblables à celles par qui l'art fut découvert, et à qui il ne manque, pour être rangées parmi les instituteurs du genre humain, que d'avoir pris place plus tôt dans le monde des âges.

Paula, malgré le fanatique mépris de son oncle

pour les plus illustres représentants de la pensée humaine, chérissait les arts et la poésie, et avait su se former dans le silence de ses méditations un jugement aussi sûr que délicat sur toutes les œuvres de l'esprit. Elle aimait l'étude, et acquit, par les leçons qu'on n'avait pu lui refuser, une connaissance approfondie de la langue latine et de sa langue maternelle, que Dante et Pétrarque avaient fait tout à coup briller d'un si vif éclat.

Jean-François était artiste et poëte par le feu généreux de son âme, et il répondit bien vite à l'appel que lui fit sa jeune femme de s'initier avec elle à toutes les richesses littéraires que l'Italie offrait alors aux regards émerveillés de l'Europe.

Dante, Pétrarque, et après eux, mais non aussi loin que la postérité les a placés, Coluccio Salutato, Francesco Landino, celui-ci aveugle et musicien, étaient leurs poëtes favoris. Tout ce que l'on possédait de classiques latins fut lu, commenté, admiré dans les loisirs littéraires des deux jeunes époux. Les Vies des grands hommes de Plutarque firent les délices de Gonzague, celle de Camille entre autres; le désintéressement et la simplicité de cœur qui relèvent les grandes actions de ce héros lui arrachaient des pleurs d'admiration, et le disposaient à son insu à comprendre et à aimer, quand le temps serait venu de la présenter à son esprit, la plus grande, la plus héroïque des vertus chrétiennes : l'humilité.

Chaque jour plus passionné pour la vertu païenne, il n'aurait plus nourri son âme que des leçons de Socrate et de Platon, si l'ange qui veillait à ses côtés n'eût donné à ses idées une direction plus salutaire. Paula appela son attention sur la supériorité de la morale chrétienne. Ils comparèrent ensemble l'enseignement du Seigneur et de ceux qu'il chargea après lui de répandre sa parole à tout ce que les philosophes de l'antiquité ont pu dire de plus vrai sur la nature de l'homme, sur ses devoirs et sur ses destinées futures. Gonzague s'étonna de l'admiration qu'ils lui avaient inspirée, quand leur enseignement sur ces graves questions était demeuré si défectueux et si incomplet. Il conclut que le christianisme renfermait la seule philosophie digne de respect et d'amour, puisque seule elle nous dit sans hésitation d'où nous venons et où nous tendons, et nous indique avec autorité la voie que nous devons suivre pour mériter à notre âme immortelle d'être unie à Dieu au jour immuable de l'éternité.

C'est, du reste, un fait bien remarquable de cette époque, et dont les tristes fruits se faisaient déjà sentir à la fin du siècle, que le crédit accordé à la morale païenne par les lettrés de toutes les conditions. Ils étaient chrétiens, pleins de foi, et nonobstant, par la morale, plus païens que chrétiens; enthousiastes du génie antique, ils admiraient avec fanatisme les lieux les plus communs de sa morale, et pendant que leurs genoux fléchissaient au nom de

Jésus-Christ, leur esprit recevait la loi de Socrate, de Platon, d'Horace ou de Sénèque.

A mesure que l'esprit de Gonzague se poliçait par la culture et s'adoucissait sous l'influence d'une religion qu'il comprenait mieux, l'amour qu'il portait à sa femme devenait plus chaste et plus sérieux; il s'y mêlait une teinte de respect et de vénération, et ce fut désormais le caractère de sa tendresse pour cette aimable et vertueuse femme, tendresse que n'altéra point le temps, mais que ce puissant destructeur des affections humaines, négligeant son rôle ordinaire, sembla plutôt fortifier encore.

Gonzague rejeta loin de lui les vices des princes de son temps; il se montra jaloux de se distinguer par d'héroïques vertus. S'il sacrifia sans le savoir à quelques-uns des préjugés de son siècle, s'il lui arriva de prendre pour l'héroïsme ce qui n'en était qu'une vaine apparence, il montra une grandeur d'âme, une modération, un désintéressement qui ne se démentirent pas dans toutes les occasions où il eut à produire ces vertus. Il fut tenu par ses contemporains pour un des princes les plus loyaux et les plus chevaleresques, en même temps qu'il fut un des plus grands capitaines de son temps. Jamais, pour le caprice de ses intérêts, il n'abandonna une république ou un prince au service duquel il s'était mis; il fut victime de sa loyauté sans se montrer plus disposé à faire fléchir ses principes.

De concert avec Paula, son conseil le plus respecté,

il s'efforçait de rendre plus heureuses de jour en jour les populations de son petit État, dont sa valeur faisait respecter les limites par les bandes armées qui ravageaient si souvent les diverses contrées de l'Italie. L'aisance se répandait dans toutes les conditions par les soins de sa paternelle et intelligente administration. La prospérité de ce peuple, et en particulier des habitants de ce que l'on nommait le Serraglio ou Clos de Mantoue, plus favorisé de la nature, devint en quelque sorte proverbiale. La petite province du Serraglio se trouvait resserrée entre le lac de Garda, le Pô, le Mincio et l'Oglio : c'était le paradis de la seigneurie de Mantoue; la terre riante et productive, encore embellie et fertilisée par les soins de l'homme, y présentait le spectacle le plus réjouissant pour un ami de l'humanité. Ces collines agréablement boisées, ces vignes vigoureuses, ces plaines balançant sous l'haleine des zéphyrs leurs moissons dorées, ces gras pâturages où erraient de nombreux troupeaux, n'étaient qu'une partie de l'intéressant tableau qu'on avait sous les yeux; il était complété par la vue d'un peuple actif, intelligent et riche, et en même temps bon, simple, hospitalier, répandu dès les premiers rayons du jour dans ces campagnes dont l'aspect variait sans cesse, et qu'il animait encore de son travail, de ses chants et de sa gaieté.

Si le reste du Mantouan ne ressemblait que de loin à cette petite terre promise, il n'avait cependant rien à envier aux meilleures contrées de l'Italie. Son blé,

son vin, ses fourrages et ses soies rendaient ses tributaires plusieurs de ses voisins, et commençaient à faire connaître au loin les productions de son sol.

L'étendue du Mantouan, qui fut à peu près la même sous les ducs, comprenait soixante-dix milles en longueur depuis la frontière du Crémonais jusqu'à Stellata, dans les États du pape, et quarante milles en largeur depuis Vidiano jusqu'à la frontière du Véronais, ce qui donnait un circuit d'environ deux cents milles.

Le pays est arrosé par nombre de rivières qui contribuent à sa fécondité. Les principales sont : le Pô, qui le traverse dans presque toute sa longueur; le Mincio, l'Oglio, et la Sechia, affluents de ce roi des fleuves de l'Italie. D'autres, comme le Crottolo, la Seriola, la Maestra, pour n'être que des ruisseaux, n'en sont pas moins favorables aux progrès du commerce intérieur et à la richesse du sol.

Mantoue, comprise dans le Serraglio, est située dans une plaine fertile arrosée par le Mincio, qui forme au-dessus et au-dessous de la ville deux grands bassins qu'on nomme les lacs supérieur et inférieur de Mantoue, et qui en sont les fortifications naturelles. Cette ville changea complétement d'aspect sous Jean-François; tous les arts s'y donnèrent rendez-vous pour élever des monuments dignes de l'intérêt des âges suivants. L'influence bienfaisante de Paula se fit sentir dans ces magnificences que créait le génie excité par un prince généreux. Les églises, les mo-

nastères, les hôpitaux se multiplièrent, et par la pureté et la noblesse de leur architecture, les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture dont ils étaient décorés à l'intérieur, ils rivalisèrent avec ce que l'Italie possédait de plus beau en ce genre.

Il n'y avait rien, après le bonheur de son peuple, dont Jean-François jouît plus que des beautés de la ville, et l'on était sûr d'être presque aussi bien accueilli quand on se présentait à lui avec le projet d'un embellissement ou le plan d'un édifice que lorsqu'on venait lui proposer quelque mesure dont l'application pouvait ajouter au bien-être des Mantouans.

Dieu avait répandu toutes ses bénédictions sur l'union de Gonzague et de Paula; une nombreuse famille les entourait, et quand leurs fils aînés furent arrivés à l'âge où l'éducation sérieuse doit commencer, ils convinrent de les faire élever hors du palais, pour les mettre à l'abri de la dissipation et du poison de la flatterie. Gonzague s'occupa de disposer la maison qui devait les recevoir, en même temps qu'il fit chercher un gouverneur par toute l'Italie.

Cette maison, qu'habita si longtemps Victorin, devint fameuse en Italie et même à l'étranger par la réputation du maître dont on y recevait les leçons.

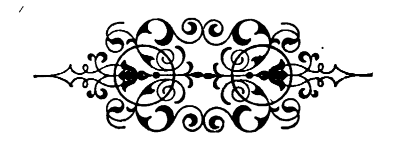
Gonzague donna aux bâtiments et aux dépendances une étendue si considérable que le lieu seul des exercices du corps, le Prato, est aujourd'hui à peine rempli par la grande cour de la foire, la basilique de Sainte-Barbara, et ce qu'on nomme le ma-

nége de la cour. Les plus agréables ombrages, les sites les plus pittoresques furent ménagés au Prato, et pour en compléter l'ordonnance on lui donna le lac pour limite du côté opposé à la ville. Le bruit et l'agitation de la cité venaient s'éteindre au pied de cette charmante solitude; on avait su y rendre la nature si variée, et la paix y était si profonde, qu'on se fût facilement cru aussi loin d'une grande ville qu'on en était proche.

La maison d'habitation, d'un style élégant et simple, présentait deux façades : une qui regardait le Prato et l'autre la campagne; elle s'élevait vaste et riante sur une légère éminence; une large allée tournante y conduisait de la porte d'enceinte. Les appartements étaient commodes, bien aérés et jouissaient tous d'une vue charmante. De grandes galeries avaient été ouvertes pour servir de lieux d'exercice les jours de froid ou de pluie, et d'habiles peintres y représentèrent, dans des fresques qui couvraient les murailles, les plaisirs et les jeux du jeune âge. Une chapelle du meilleur goût, accompagnée d'un logement commode pour l'aumônier, s'ouvrait dans une des ailes de la maison; à l'aile opposée se trouvaient les salles d'étude, la bibliothèque et le parloir. Le centre du bâtiment était occupé par les logements des élèves, des sous-paécepteurs et du précepteur, à qui l'on avait pensé à ménager, de son cabinet particulier, une entrée dans la chapelle, pour qu'il pût venir quelquefois y reprendre la force dont il aurait

besoin dans l'accomplissement de ses graves et difficiles devoirs.

Quand les habitants de Mantoue eurent été admis à visiter cette charmante habitation, elle leur parut si bien appropriée à l'usage auquel on la destinait, que d'une commune voix ils la nommèrent *Casa Giojosa*, la Maison Joyeuse, et le nom lui en resta.



# CHAPITRE IX.

Accueil que Victorin reçoit à Mantoue. — On lui présente ses élèves. — Éducation des femmes en Italie au quatorzième et au quinzième siècle. — Victorin à la Maison Joyeuse. — Réformes à opérer.

Les fils aînés de Gonzague, Louis et Charles, habitaient déjà la Maison Joyeuse quand Victorin se rendit à Mantoue. Une société de jeunes gentilhommes destinés à partager leurs jeux et leurs études leur avait été formée, et tous à l'envi les uns des autres s'efforçaient, en attendant mieux, de justifier le surnom qu'avait reçu leur retraite en y passant le temps le plus joyeusement possible.

Gonzague fit à Victorin l'accueil le plus honorable. Il le présenta aux seigneurs de sa cour comme un homme envers lequel il allait contracter une large dette de reconnaissance. Il lui parla en termes flatteurs de la joie qu'il avait ressentie, ainsi que sa femme, à la nouvelle que ses enfants auraient un tel précepteur. Dirigez-les, lui dit-il, non-seulement dans la voie de la science, ce ne serait pas assez pour vous, mais dans celle, bien plus précieuse, de la piété et de la vertu. Victorin répondit avec noblesse et simplicité. Il ne fut ébloui ni de la magni-

ficence qui régnait dans le palais du seigneur de Mantoue, ni troublé de l'affluence des gentilshommes dont il le voyait environné. Il lui donna toutes les marques de respect compatibles avec sa dignité de chrétien et l'indépendance d'un homme qui ne venait pas à la cour pour y rechercher les honneurs ou la fortune, mais, comme paraissait le comprendre le seigneur de Mantoue, pour procurer à un père le plus précieux des biens, celui d'avoir un jour des fils instruits et vertueux.

La première entrevue avait été trop officielle pour que Victorin pût soumettre à Gonzague ses plans d'éducation et réclamer dans leur application la parfaite indépendance qu'on lui avait promise. Il avait demandé l'honneur de quelques entretiens, où, seul avec les deux époux, il pût s'entendre avec eux sur les points essentiels de l'éducation qu'on l'appelait à diriger. Ces entretiens ajoutèrent à l'estime qu'ils se portaient déjà réciproquement, car chacun d'eux y mit son âme tout entière. Je ne veux me réserver, dit Gonzague, que mon titre et mon amour de père. Ma sollicitude pour mes fils me fait comprendre que toute éducation où la direction est partagée, l'autorité du gouverneur disputée, est une éducation d'un mérite et d'un succès plus que douteux. C'est pourquoi j'ai fait chercher si longtemps en Italie, et même à l'étranger, l'homme à qui je pourrais remettre mes fils, car s'il est sage de donner sa confiance à qui la mérite, quelle faute, et surtout dans le cas

dont il s'agit, de la donner à qui ne la mérite pas! Si je choisis un mauvais ministre, qui se fasse l'oppresseur de mon peuple au lieu d'en être le bienfaiteur, je change de ministre, et le mal disparaît; mais j'aurai beau changer l'homme qui aura corrompu les enfants que je lui avais confiés, le mal survivra à sa présence, et je me serai rendu, par une confiance mal placée, le complice de la perte de mes enfants, ce qui est affreux à penser.

Victorin félicita le prince d'avoir des idées aussi justes sur l'éducation, et s'étonna de les trouver chez un prince et un guerrier, qui n'avait pu donner beaucoup de temps à l'examen de cette grave matière : Ah! dit Gonzague en serrant doucement la main de sa femme, j'ai à mes côtés un bon ange qui me veut beaucoup de bien et qui réussit quelquefois à m'inspirer de salutaires pensées! Ce que vous m'entendrez dire ou me verrez faire de conforme à l'esprit chrétien, mon cher Victorin, attribuez-le-lui hardiment, sans crainte de vous tromper.

Les regards de Paula demandaient déjà grâce. Malgré la présence de Victorin, Gonzague déposa un baiser sur le front rougissant de l'humble femme : C'est une marque de vénération et de reconnaissance, cher maître, dit-il, je pouvais bien la lui donner devant vous.

Il avait paru important à Paula, ainsi qu'à son époux, que ses fils comprissent tout d'abord à quels rapports de déférence et de respect ils seraient tenus

envers leur maître. Les deux aînés, Louis et Charles, avaient été mandés de la Maison Joyeuse pour venir se présenter à Victorin. Les cadets, Alexandre et Gian-Lucido, n'avaient pas quitté leur mère, et Paula se promettait même de garder encore longtemps auprès d'elle le premier, qui avait une santé délicate; mais elle ne se fut pas plutôt ouverte à Victorin de ses intentions, qu'elle reconnut qu'il lui faudrait faire le sacrifice de ses appréhensions maternelles.

Victorin tint d'autant plus à ce qu'Alexandre lui fût remis comme les autres, qu'il avait promptement reconnu que les quatre jeunes princes devaient suivre un régime peu approprié à leur constitution. Il réclama donc la stricte exécution des conventions faites, et promit d'être à la fois, et avec le même zèle, médecin et gouverneur. Paula essaya de résister encore. Permettez-moi, lui dit-elle un jour où elle avait encore voulu s'entretenir avec lui sur ce sujet, permettez-moi de vous suppléer auprès d'Alexandre pendant un an ou deux; je ne me conduirai que d'après vos instructions : qu'aurez-vous à craindre? — Sage et éclairée comme vous l'êtes, lui répondit-il; si vous n'étiez pas sa mère, je vous laisserais bien volontiers cet enfant, madame. *Se non foste madre vel concederei di leggieri.*

Il redoutait la faiblesse maternelle, même chez une mère comme Paula, et voulait avoir à répondre seul des jeunes âmes qu'on lui confiait. Paula se soumit; elle n'était point sûre qu'il n'eût raison contre elle,

et faisant approcher ses filles, qui jouaient au fond de l'appartement où elle se trouvait alors avec Victorin, elle lui dit : Je suis heureuse de n'avoir plus que des filles à vous présenter, je ne crains point que vous me les enleviez; et ses regards s'arrêtaient avec complaisance sur deux charmantes créatures, dont l'une, que l'on nommait Marguerite, pouvait bien avoir douze ans, et l'autre, qui portait le nom de Cécile, trois ans à peine. Maman, dit Marguerite avec vivacité, vous n'oublierez pas que vous m'avez promis le seigneur Victorin pour maître de latin? — Et à moi, demanda aussitôt la petite Cécile en s'avançant vers Victorin, voudrez-vous bien aussi m'enseigner le latin, je serai très-obéissante? et je vous assure que j'apprendrai mes leçons sans pleurer du tout.

Ces aimables enfants possédèrent aussitôt, comme on peut le croire, tout le cœur de Victorin. Elles devinrent en effet les élèves du digne maître; et Cécile, dès sa plus tendre jeunesse, fut l'honneur de l'Italie par son savoir, ses grâces et ses vertus. Marguerite, d'un esprit moins sérieux et moins étendu, ne fit pas dans les sciences les mêmes progrès que sa sœur; elle montra au monde une vertu moins parfaite, mais elle mérita cependant l'un des premiers rangs parmi les femmes distinguées de son siècle. Elle avait dans son enfance une gaieté et une vivacité que les années purent tempérer, mais non point détruire, et ses saillies ingénieuses savaient appeler le sourire sur les

lèvres de son père dans les jours même où il était le plus accablé des soucis de la politique.

Les femmes recevaient alors en Italie une éducation dont on n'a plus nulle part l'idée pour elles aujourd'hui. Aucune étude scientifique ou littéraire ne leur demeurait étrangère; beaucoup parlaient et écrivaient le latin avec élégance et pureté, mais les plus savantes n'étaient pas les moins simples ni les moins humbles. Elles cultivaient la science pour l'agrément de leur vie et pour celui de leurs époux ou de leurs pères, non pour s'enorgueillir de leur savoir et chercher à s'égaler aux hommes. Filles, sœurs, épouses soumises et dévouées, elles n'étaient heureuses de leur savoir que pour les dignes objets de leur tendresse et ne s'en servaient que pour eux, soit que, comme la jeune et belle Novella, fille de Giovanni d'Andrea de Bologne, le plus fameux jurisconsulte du quatorzième siècle, cachées derrière un voile pour que leur modestie ne fût pas blessée des regards de l'auditoire, elles remplaçassent dans sa chaire leur père malade; soit que, comme la jeune Constance Varano, elles obtinssent, par leur éloquence dans la langue latine, la réhabilitation d'un frère; soit qu'épouses et mères, elles plaidassent la cause de leurs fils ou de leurs époux proscrits auprès d'une république ou d'un tyran puissant. La noble tâche accomplie, elles rentraient dans leur retraite habituelle, et tout aux devoirs les plus simples mais les plus grands devant Dieu, elles ne se souvenaient de leur science que

lorsqu'il fallait encore s'en servir au profit de ceux dont elles étaient les anges visibles sur la terre. Heureuse et adorable simplicité qui se confond avec l'héroïsme; c'est pour s'en être un peu trop écartées dans les siècles postérieurs que les femmes ont rendu pour elles la science si haïssable dans l'opinion des hommes, qu'aujourd'hui encore, malgré le retour de beaucoup d'entre elles à cette simplicité, ils se sentent tout de glace pour une femme dès qu'à travers sa soie et ses dentelles ils ont soupçonné la science.

Après leur présentation, Louis et Charles étaient retournés à la Maison Joyeuse pour y préparer la réception du maître. Quand Victorin s'y rendit conduit par Gonzague, tous les écoliers sortirent au-devant de lui, ainsi que tout le personnel de la maison, qu'il s'effraya de trouver si nombreux. Un des écoliers le harangua malgré la présence du prince, qui avait eu le bon goût de vouloir que ce fût Victorin qu'on traitât en prince dans cette occasion. Une splendide collation, accompagnée de chant et de musique, lui fut ensuite servie. Il y toucha peu, sa sobriété pouvait se comparer à celle des anachorètes. L'exposition de la maison, la distribution des appartements, la beauté et l'étendue des jardins le charmèrent. Les lieux qu'habitait cette jeunesse lui parurent les mieux faits pour ne porter à l'âme que les impressions les plus favorables. Il en dit son sentiment à Gonzague, qui fut heureux de son approbation en homme dont

la beauté de l'ensemble et l'harmonie parfaite des détails étaient l'ouvrage.

Avant de prendre congé du maître et des élèves, Gonzague renouvela à l'un l'assurance de le laisser entièrement libre de faire toutes les réformes que sa prudence jugerait nécessaires, et fit aux autres un petit discours, où, en quelques paroles simples et touchantes, il les exhorta au respect, à l'amour, à la reconnaissance pour l'illustre maître qui voulait bien consacrer ses veilles à leur procurer la science et la vertu.

Après quelques jours d'examen, Victorin fut convaincu que la réforme devait s'étendre à tout. Bien décidé à ne pas rester dans une situation qui ne lui permettrait que d'être le témoin, et par cela même le complice du mal, il demanda à Dieu d'opérer sa réforme dans la mesure qui convenait, sans demeurer en deçà et sans aller au delà; de savoir y mettre tous les ménagements qui pourraient la rendre plus supportable à ceux qui en devaient être les victimes, et de ne point blesser le seigneur de Mantoue en lui apprenant que tout était à refaire dans l'éducation des écoliers de la Maison Joyeuse.

La suite de camériers et de domestiques dont on avait rempli la maison formait une armée de gens toujours prêts à satisfaire tous les caprices de cette jeunesse, et, indépendamment de ces courtisans de bas étage, les fils de Gonzague avaient encore leurs compagnons d'étude pour applaudir à toutes leurs

fantaisies. La plupart de ces jeunes gens, attirés par la vanité auprès de Louis et Charles, cherchaient à l'emporter les uns sur les autres dans les bonnes grâces des jeunes princes, et n'imaginaient point de plus sûr et de plus rapide moyen pour y parvenir que la complaisance et la flatterie.

Dès que Louis ou Charles manifestait un désir, de haut en bas aussitôt l'agitation se communiquait et toute la maison était sur pied pour le satisfaire. Les professeurs mêmes semblaient n'avoir d'autre mission que de se prêter aux fantaisies des jeunes princes. Rien n'était réglé, l'heure des études pas plus que l'heure du lever; la table, la promemade, le jeu, les soins de la toilette remplissaient la journée presque entière. Les onguents parfumés, les senteurs les plus exquises, ainsi que les produits les plus recherchés des confituriers, étaient journellement apportés de la ville.

Exagérés dans leurs goûts comme on l'est quand jouit d'une trop grande liberté à l'âge où l'on a besoin pour se conduire des lumières et de la sagesse d'autrui, ces jeunes gens faisaient un tel abus des parfums que l'air autour d'eux en était constamment surchargé, et que des maux de tête, des vertiges étaient souvent le fruit ignoré de cette recherche d'élégance et de bon ton. Les dragées et les confitures sèches et liquides, dont ils faisaient un abus tout semblable, ne leur étaient pas moins funestes, et le jeune Louis entre autres, qui grandissait extrêmement

et dont l'estomac affadi manquait d'appétit pour les aliments solides, compromettait tout à fait sa santé avec l'énorme drageoir qui ne le quittait pas. Son teint pâle, ses joues creuses, son corps long et mince qu'il semblait soutenir à peine, tout cela avait aussitôt révélé à l'œil exercé de Victorin qu'il suivait un régime défavorable à sa constitution. Gonzague et Paula attribuaient ce désordre général de l'économie à la rapidité de la croissance. Après quelques jours passés à la Maison Joyeuse, Victorin sut de reste ce qu'il convenait de faire pour rendre à ce jeune corps la force et la vigueur.

Charles était aussi gros que son frère était maigre; ses parents s'affligeaient de son excessif embonpoint, sans se douter qu'il fût facile d'y remédier. Il ne présentait qu'une masse informe; ses mouvements embarrassés, lourds et disgracieux ajoutaient encore, ainsi que la rougeur de son teint, au ridicule de sa personne. Ce jeune garçon passait la plus grande partie de sa journée à table, où il mangeait avec excès de toutes sortes de viandes; il se refusait à la promenade aussi bien qu'à l'exercice du cheval et ne savait rien de mieux, pour se distraire après ses repas, que de faire une partie de dés. Victorin s'expliqua cet embonpoint démesuré aussi facilement que la maigreur de Louis, et il se promit d'opérer une complète métamorphose chez ses deux élèves avec l'assistance de Dieu.

C'était là ce qu'on avait fait de ces enfants, pour

lesquels leurs parents avaient une sollicitude si tendre et si éclairée. Alexandre, le troisième, faible, chétif, ne paraissait pas avoir plus de cinq à six ans, bien qu'il fût déjà dans sa huitième année. On craignait tour à tour pour lui, et quelquefois tout ensemble, le vent, l'humidité, le froid, la chaleur : il en résultait qu'il passait sa vie entre les murailles de son appartement, et comme on apportait des appréhensions non moins excessives dans le choix de ses aliments, il vivait privé d'air et presque de nourriture, ce qui n'était point précisément le plus sûr moyen de triompher de la délicatesse de sa constitution.

Gonzague et Paula eussent été de simples particuliers, que l'esprit si éminemment chrétien qui les distinguait leur eût sans nul doute servi à élever leurs enfants avec une grande sagesse; mais ils étaient princes, et de plus princes souverains, mille difficultés devaient s'opposer à la réussite de leurs plans d'éducation, sans tenir compte de celles qui naissaient tout naturellement des devoirs et des assujettissements de leur état. Au nom des bienséances, de l'étiquette, de l'usage établi, et par-dessus tout des préjugés, quoique ce fût le seul nom qu'on n'invoquât pas, des gens de tout ordre, et sous des titres divers, réclamaient le droit de s'occuper de ces enfants. Les uns par affectation de zèle et de dévouement, les autres par l'effet d'une tendresse réelle mais inintelligente, faisaient trop souvent des rapports trompeurs sur la santé, le caractère, les

goûts, les aptitudes des enfants dont ils s'étaient réservé tous les soins : de là une connaissance fausse ou du moins très-incomplète de la part de Gonzague et de Paula des êtres qu'ils eussent dû connaître mieux que personne, et l'aveuglement involontaire où avec le temps ils étaient tombés. Ils soupçonnaient toutefois cet aveuglement, dans leur sollicitude si vive du bonheur de leurs enfants, c'est ce qui leur avait fait attacher tant d'importance à choisir un gouverneur que recommandât non-seulement son érudition, mais bien plus encore l'intégrité de sa morale et la prudence de son caractère.

Heureux que Dieu eût si bien secondé leurs efforts, ils se reposaient, confiants et sans arrière-pensée qui vînt limiter leur confiance, sur le bon et sage Victorin du soin de réparer les fautes qui avaient pu être commises dans l'éducation de leurs enfants. Quand il vint leur parler de la nécessité de faire de grandes, de sévères réformes pour essayer avec succès de substituer le bien au mal qu'il avait reconnu : Tranchez, réformez, supprimez, ajoutez comme il vous plaira, lui dit Gonzague ; ne relevez, mon cher maître, que de Dieu et de votre conscience dans l'œuvre importante à laquelle vous voulez bien vous consacrer. Je sais ce que je vous ai dit, et je vous l'ai dit comme je le pensais et comme je voulais que ce fût. Je vous le répète encore : je vous transmets tous mes droits de père ; il n'en est qu'un, ajouta-t-il en souriant, que je

prétends vous disputer, celui de me surpasser en tendresse pour mes fils.

Les pères aussi sages que Gonzague étaient rares alors; sont-ils plus communs aujourd'hui? En est-il beaucoup qui entendraient condamner leur système d'éducation sans demander grâce au moins pour quelques points? Sans parler de ceux dont la tendresse paternelle n'est qu'une forme variée de l'amour d'eux-mêmes et qui prennent à mal la moindre imperfection qu'on s'avise de signaler dans leurs enfants, le nombre est bien petit de ceux qui les aiment d'un cœur assez dégagé de vanité paternelle pour ne pas s'effaroucher de la sincérité d'un instituteur homme de bien, et ne pas le taxer, soit tout haut, soit tout bas, au moins d'exagération quand il parle pour blâmer et non pour louer.

Gonzague et Paula s'attendaient bien à de violentes attaques contre le gouverneur dès qu'il commencerait sa réforme, qui comprenait non-seulement l'élimination d'une partie de la domesticité à tous les degrés, mais aussi celle des jeunes seigneurs que Victorin jugeait incorrigibles, ou du moins déjà trop vicieux pour être laissés avec ses élèves sans une grande témérité.

Les soins de la politique appelaient alors Gonzague à Venise. Je ne suis point fâché d'échapper à la première explosion, disait-il en souriant à sa femme, je vous en laisse tout le poids, mais vous vous en tirerez du reste plus facilement que moi : votre douceur

et votre esprit de conciliation vous aideront à calmer les mécontents; et votre humilité, cette humilité qui contribue à vous faire paraître si grande à mes yeux, servant dans cette occasion aux affaires du temps, vous fera facilement trouver des motifs qui seront accueillis de ne prendre parti pour personne dans cette révolution domestique.



## CHAPITRE X.

Les Florentins et le duc de Milan. — Armées mercenaires; leurs effets. — Carmagnola. — Le seigneur de Mantoue à Venise; il décide les Vénitiens à entrer dans la ligue contre le duc de Milan.

Les Florentins étaient depuis deux années engagés dans une guerre constamment malheureuse avec Philippe-Marie, duc de Milan. La perfidie du duc avait donné lieu à cette guerre, où le bon droit paraissait près de succomber. Lucrèce des Alidosi, veuve de Georges des Ordelaffi, seigneur de Forli, s'était placée avec son fils sous la protection des Florentins aussitôt après la mort de son mari, arrivée en 1422. Ils avaient mis garnison dans Forli, et Lucrèce administrait paisiblement sous leur patronage l'héritage de son fils encore enfant. Mais, quoique Philippe-Marie, dans le dernier traité de paix, eût reconnu aux Florentins le droit de protection sur la Romagne tout entière, il n'en songea pas moins à les expulser de Forli, qu'il convoitait; et pour y parvenir il excita la belle-sœur de Lucrèce, Catherine des Ordelaffi, à s'emparer de l'autorité. Elle y réussit le 14 mai 1423, et introduisit dans la ville, après en avoir chassé les Florentins, une garnison milanaise. Dans les traits généraux, le peuple est partout le même : passionné,

avide, crédule, prêtant toute créance à ceux qui flattent ses appétits matériels, et quoique toujours trompé dans ses espérances le lendemain de sa victoire, plaçant toujours la veille dans ceux qui se servent de lui une confiance aussi aveugle et aussi irréfléchie que si ses folles espérances n'avaient jamais été trompées. Le gouvernement de Lucrèce était doux, équitable, modéré; les droits de tous s'y trouvaient ménagés, respectés; une plainte juste ne s'élevait jamais en vain. Cette petite ville de Forli, sous cette paternelle administration, avait un aspect de tranquille bonheur qui réjouissait l'âme, et aux cris d'enthousiasme qu'elle faisait entendre sur les pas de Lucrèce et de son fils, on eût dit que c'était entre eux et elle à la vie et à la mort. Mais l'amour du peuple est éphémère et léger comme celui des enfants, vous le possédez aujourd'hui, et demain il vous échappe, sans que vous en soyez moins digne que la veille. Il suffit à Catherine de quelques vaines paroles, où l'occupation de la ville par les Florentins était représentée comme un opprobre et une menace, pour pousser la multitude en fureur contre le palais de Lucrèce et de son fils; et le lendemain du jour où Catherine triomphante occupait la place de sa belle-sœur, la garnison florentine, qui avait donné lieu à la révolution, était remplacée par une garnison milanaise deux fois plus nombreuse, et ce peuple indocile et ingrat traité par les soldats de Philippe-Marie comme un peuple conquis.

Ce n'était que les armes à la main que les Florentins pouvaient espérer réparation de l'injure qui leur était faite par le duc de Milan, et la guerre dut encore ensanglanter la Romagne.

Philippe-Marie, fidèle aux traditions de son père, savait retenir à son service les plus grands capitaines de l'Italie. Il les payait chèrement, caressait tous les rêves de leur ambition sans en réaliser aucun, et, pendant qu'il les employait, paraissait leur accorder une confiance illimitée. Les Florentins au contraire étaient portés, par suite de l'esprit démocratique qui régnait dans leur république, à n'accorder jamais qu'une confiance restreinte à leurs généraux et à disputer jalousement sur la valeur et l'opportunité de leurs opérations. Philippe-Marie ne laissait entrevoir les soupçons qu'il pouvait avoir conçus contre les hommes qui commandaient ses armées qu'au jour où il jugeait le pouvoir faire sans danger. Florence, passionnée, turbulente, faisait connaître les siens aussi légèrement qu'elle les avait conçus et offensait quelquefois sans motif l'homme dont elle avait le plus grand besoin. Ainsi en était-il arrivé dans le cours de cette guerre avec Nicolas Piccinino, qui avait jusqu'alors servi fidèlement la république et que les craintes injurieuses dont il fut l'objet de la part des Dix de la guerre détacha de son service. Philippe-Marie ne manqua pas de faire aussitôt des offres brillantes à Piccinino, qui les accepta. En même temps que ce capitaine affaiblit par sa retraite les forces de

la république, il ajouta ainsi à celles de l'ennemi qui la combattait.

L'Italie commençait à porter la peine de l'imprévoyance dont elle avait fait preuve, lorsque, frappée d'un avantage présent, elle avait accueilli, favorisé le développement des armées mercenaires. Il avait pu paraître commode en effet d'employer des armées aguerries, qu'on n'avait point eu la peine de former, dont on se débarrassait à la paix et dont le mode de recrutement permettait de n'enlever, pendant la durée de la guerre, aucun citoyen à sa charrue ou à son métier; mais la conséquence inévitable de ce changement introduit dans la manière de faire la guerre se faisait sentir partout au quinzième siècle, et les Florentins en particulier eurent à en souffrir dans la guerre où ils étaient engagés avec le duc de Milan. Le courage national avait disparu. Ces Florentins si hardis dans leurs discours, si fiers sur la place publique, ne savaient pas tenir devant l'ennemi; le sentiment de leur infériorité dans le maniement des armes ajoutait encore à cette pusillanimité contractée dans les habitudes d'une vie toute mercantile, et le dédain qu'ils affectaient pour une profession dont l'argent suffisait à payer les services dut leur paraître bien ridicule quand ils reconnurent leur incapacité à soutenir leurs querelles par eux-mêmes.

Que peut être le sort de la liberté là où la force de la défendre n'existe plus? Quand les condottieri eurent suffisamment reconnu la faiblesse de ceux qui

les appelaient à leur service, ils s'emparèrent des États qu'ils s'étaient engagés à défendre, et de chefs de compagnie d'aventuriers devinrent princes souverains. Effrayés des révolutions que subissait l'Italie, ses enfants s'exercèrent de nouveau au métier des armes; mais il était trop tard, la liberté était vaincue partout, et ils durent se résigner à supporter l'état politique que leur avait fait leur imprévoyant égoïsme.

Dans cette guerre avec Philippe-Marie, toutes les armées que levait Florence ou qu'elle prenait à sa solde disparaissaient comme la neige sous un rayon de soleil; elle en était à sa septième armée, quand, dans sa détresse, elle éleva la voix pour implorer l'Italie contre l'injuste agresseur qui la menaçait d'une ruine prochaine.

Gonzague se croyait quelque droit à être écouté favorablement du duc Philippe-Marie, dont il s'était toujours montré le fidèle allié. Il lui fit parvenir des représentations, qui ne furent suivies d'aucun effet. Il chercha alors à former une ligue en faveur des Florentins, et après y avoir fait entrer les seigneurs de Ferrare et de Ravenne, qui craignaient pour eux-mêmes l'ambition toujours croissante du duc de Milan, il résolut de se rendre à Venise pour décider le sénat, de concert avec les ambassadeurs que Florence y avait envoyés, à soutenir les Florentins contre Philippe-Marie. Celui-ci venait justement de commettre envers un de ses plus illustres capitaines, le comte de

Carmagnola, la faute des Florentins envers Piccinino, soit que la jalousie que lui inspiraient les qualités brillantes de Carmagnola l'eût emporté sur sa prudence ordinaire, soit qu'il jugeât ses affaires en si bon état qu'il n'eût plus rien à ménager, ou que, dans l'examen des causes qui pouvaient empêcher Carmagnola de se déclarer ouvertement son ennemi, il eût négligé de mettre en balance la hauteur et la fougue de ce chef de guerre.

François Bussoni, nommé Carmagnola du lieu de sa naissance, par le bonheur de ses armes comme par l'habileté de ses conseils avait plus d'une fois raffermi la puissance ébranlée de Philippe-Marie, et s'était cru des droits qui ne pouvaient être méconnus à occuper, après le duc, le premier rang dans l'État de Milan. Philippe-Marie l'avait élevé à la dignité de comte, comblé d'honneurs et de richesses; mais, quand il se prit à le considérer et qu'il le vit si grand, il en eut peur, et ne rêva plus qu'au moyen de le dépouiller d'une partie de cet éclat dont il était offusqué.

Carmagnola se vit refuser des commandements qu'il estimait les seuls dignes de sa fortune et de son courage, et quand, surpris et offensé, il accourut à Abbiate-Grasso, où se trouvait alors le duc, pour avoir une explication, on lui interdit l'entrée de ces appartements où il avait été avec le maître sur le pied d'une si grande familiarité; ces portes que les gardes s'étaient empressés si longtemps d'ouvrir de-

vant lui avec les marques du plus profond respect, demeurèrent fermées, malgré ses instances et ses menaces, et il dut se retirer sans avoir vu le duc.

Cette humiliation avait rempli Carmagnola d'un désir de vengeance qui paraissait ne plus pouvoir trouver sa satisfaction que dans la ruine de l'homme dont il croyait avoir en quelque sorte créé la puissance, et qui semblait le briser dédaigneusement comme un instrument désormais inutile. Il avait à peine quitté les États du duc pour chercher les moyens d'exercer sa vengeance, que sa femme et ses filles étaient enfermées dans les prisons de Milan, comme pour répondre de la conduite qu'il se déciderait à tenir. Il apprit cette nouvelle dans la route qu'il suivait pour se rendre à Ivrée auprès du duc Amédée de Savoie, dont il était né vassal, et poursuivit son chemin.

Il peignit au duc de Savoie l'ambition et la perfidie de Philippe-Marie sous les couleurs que pouvait leur prêter sa passion. Il ajouta que le seul moyen de parer les coups que ce prince se proposait de porter successivement aux divers souverains de l'Italie du Nord était de le prévenir par une ligue formidable, et de ne déposer les armes qu'après l'avoir mis pour longtemps dans l'impossibilité de nuire aux États voisins. Les accusations de Carmagnola étaient si spécieuses, malgré la passion qu'il y mettait, et la connaissance qu'il devait avoir des desseins politiques du duc de Milan leur donnait un tel poids, que le duc

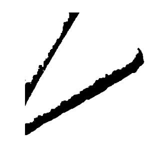
de Savoie se laissa persuader d'entrer dans la ligue projetée. Carmagnola le quitta alors pour se rendre à Venise, où il espérait susciter de nouveaux ennemis au duc de Milan. Il prit sa route par la Savoie, la Suisse et le Tyrol pour éviter l'État de Milan, et arriva à Venise presque en même temps que le prince de Mantoue.

Pendant que Carmagnola se donnait ces mouvements, Philippe-Marie confisquait tous ses biens, qui produisaient annuellement environ quarante mille florins, somme énorme pour le temps. Un prince plus débonnaire se serait permis cette mesure, il ne se serait pas soucié que les revenus d'une fortune qu'il avait faite fussent employés contre lui en servant à assurer au dehors l'indépendance et la force de son ennemi.

Carmagnola porta la même passion à Venise qu'à Ivrée, mais il parlait à des hommes qui ne se laissaient point facilement entraîner et dont sa situation de sujet révolté excitait les défiances. Cependant les raisons qu'il avançait pour déterminer la république à se déclarer contre le duc de Milan ne laissaient point que de faire impression. Il peignit son ancien maître sans cesse occupé des moyens de tromper ses amis comme ses ennemis, faisant de la ruse et de l'intrigue le fond de sa politique, et possédé d'une ambition qui ne lui laissait point de repos, mais que servait mal un esprit sans portée. Il représenta les généraux milanais fatigués des soupçons jaloux du duc et le peuple des impôts énormes dont on l'accablait. Après

avoir rassemblé tous les traits qu'il jugea les plus propres à décider les Vénitiens à la guerre, il termina ainsi son discours : « Philippe-Marie retient dans ses prisons et ma femme et mes filles, et il croit aussi être maître de moi ; mais partout où je me sentirai libre, je croirai avoir trouvé une patrie. Cette cité, qui ouvre un asile aux marchands de toutes les nations et de toutes les religions, n'en refusera sans doute pas un à Carmagnola. J'ai aussi mon métier que j'apporte dans vos murs, c'est la guerre. Donnez-moi des armes, donnez-les-moi contre celui qui m'a réduit à cette dure nécessité, et vous verrez alors si je saurai et vous défendre et me venger [1] ! » Ces paroles ne manquent pas de cette fausse grandeur qui éblouit les hommes, mais qu'est-ce au fond que la plainte énergique d'un ambitieux qui se souciait peu d'être libre tant qu'il était puissant ; des vices de son maître, quand ce maître ne s'appuyait que sur lui, et qui ne les révèle au monde que parce qu'il a besoin d'avoir des associés pour rendre efficace la vengeance que médite son orgueil blessé ? Dieu se détourne de ces hommes, ils s'égarent dans toutes leurs voies, et leur première punition c'est de n'obtenir jamais la confiance qu'ils réclament. Si l'homme malheureusement sait trop pour lui-même se passer de la vertu, il ne l'exige pas avec moins d'empire dans celui qui prétend à l'honneur de lui faire adopter ses

[1] Sismondi, *Républiques italiennes.*





opinions et ses desseins. On pourra l'entraîner un moment avec de l'éloquence et de la passion, on ne gouvernera jamais son esprit si l'on n'a point de droit à son estime.

Le discours de Carmagnola avait laissé le sénat indécis, Gonzague prit à son tour la parole : Qui régnait à Forli, dit-il, quand cette ville était sous la protection de la république florentine, était-ce Lucrèce des Alidosi et Théobald des Ordelaffi, son fils, ou les Florentins leurs protecteurs? Tous les habitants de Forli vous répondent par ma voix que le gouvernement de leur cité n'avait jamais été plus indépendant, plus libre de toute pression extérieure et la sécurité publique plus grande. En est-il de même depuis qu'en pleine paix, sans agression de la part des Florentins, ni, bien entendu, de la part de ce petit gouvernement de Forli, le duc de Milan, par une insigne perfidie, introduisit ses troupes dans Forli? Les lois méconnues, foulées aux pieds, le souverain prisonnier, le peuple opprimé, voilà le spectacle qui s'offre aux yeux dans cette ville naguère si tranquille, dans cette ville dont Philippe-Marie s'est emparé, non parce qu'elle était sous la protection des Florentins, mais parce qu'elle était à sa convenance. Si une telle politique, qui est après tout celle du premier brigand venu, ne mérite point d'avoir contre elle les gouvernements qui n'ont point perdu toute notion d'honneur et de loyauté, si elle est licite, si Philippe-Marie peut s'emparer ainsi de chaque ville qu'il lui plaira d'ajouter

à ses États, abandonnez-lui les Florentins, et bientôt vous apprendrez que la Romagne est à lui; mais si vous ne voulez pas que tout le nord de l'Italie, de façon ou d'autre, subisse le sort de Forli, si vous ne voulez pas avoir bientôt à vos portes un ennemi menaçant, sans délibérer davantage, sénateurs, accordez aux Florentins les secours qu'ils sollicitent; vous donnerez à Philippe-Marie la leçon qu'il mérite, vous ferez renaître la sécurité dans tous les petits États qui l'environnent, et comme une politique éclairée et généreuse profite à soi-même autant qu'aux autres, en même temps que vous vous serez acquis des droits à la reconnaissance des États menacés, vous vous serez assurés vous-mêmes contre les envahissements du duc de Milan.

Ces paroles simples et concluantes entraînèrent les esprits : Aidons les Florentins, s'écria le doge François Foscari, tandis que Dieu les aide et qu'ils s'aident aussi eux-mêmes; que tout le monde sache que nos amis et nos vrais alliés sont ceux qui, comme nous, se dévouent pour la liberté; que partout où celle-ci élève ses drapeaux le nom vénitien soit aussi répété [1] !

La ligue contre le duc de Milan comprit dès lors Venise, le marquis de Ferrare, le seigneur de Mantoue, les Siennois, le duc Amédée de Savoie, et un peu plus tard le roi de Naples, Alfonse d'Aragon. La

[1] SISMONDI, *Républiques italiennes*, t. VIII.

guerre fut déclarée au duc de Milan par les confédérés le 27 janvier 1426 [1].

Après avoir terminé cette importante affaire, Gonzague quitta Venise avec Carmagnola, nommé général des Vénitiens, et qui devait rassembler ses troupes dans l'État de Mantoue.

Pendant que Gonzague soutenait à Venise la cause des Florentins avec une noblesse et une générosité qui ajoutaient encore à l'estime qu'inspirait son caractère, Victorin, occupé de soins plus précieux encore quoique plus modestes, opérait sa réforme ; nous allons le suivre dans cette œuvre délicate.

[1] SISMONDI.



## CHAPITRE XI.

Abus introduits dans la Maison Joyeuse. — Exclusions prononcées par Victorin contre un certain nombre des compagnons des jeunes princes. — Attaques qu'il lui faut soutenir de la part des parents. — Conjuration d'une partie des écoliers contre Victorin.

L'abus se rencontre partout, dans la famille comme dans l'État; il n'est point d'association, à quelque degré qu'on la prenne, qui n'en offre des exemples. L'homme vit et meurt au milieu d'abus dont les uns excitent des plaintes en dépit desquelles ils continuent à faire leur fortune dans le monde, et dont les autres sont si solidement établis, que le plus grand nombre des hommes les confond avec la nature des choses. Une créature formée à l'image de Dieu peut-elle donc ne pas haïr ce qui blesse la justice et la vérité? Cette proposition n'est pas soutenable. Par sa nature, la créature formée à l'image de Dieu doit aimer et aime en effet la justice et la vérité, mais son entendement, affaibli par le péché, ne lui permet pas toujours de distinguer ce qui est opposé à l'une et à l'autre, et quand elle le distingue, elle ne trouve pas d'ordinaire dans sa volonté, affaiblie comme son entendement, la fermeté, la persévérance, l'indépen-

dance nécessaires pour poursuivre et déraciner l'abus. Cette plante parasite attachée à toutes les œuvres humaines depuis la chute originelle continue tranquillement, quand elle est découverte, à étouffer et à défigurer le bien que ces mêmes œuvres peuvent contenir. Dans celles de Dieu, dont l'entendement est toujours excellent et la volonté toujours parfaite, l'abus ne saurait se glisser : aussi tous ses moyens de création et de conservation, qui étaient bons et parfaits aux premiers jours du monde, sont-ils également bons et parfaits aujourd'hui, et le seront-ils jusqu'à la fin des temps. Mais l'homme, dans la sphère d'activité que Dieu lui a ouverte, quels sont les biens qu'il n'a pas fini par changer en maux? La science, où les merveilles de la création l'invitaient et qui n'a rien que de bon et de louable en soi, ne lui a-t-elle pas été un écueil funeste? Et pourquoi? Parce qu'abusant de la facilité avec laquelle Dieu se prêtait à ses recherches, il a méconnu la main qui le guidait, il s'est cru arrivé seul où il n'était venu qu'appuyé sur cette puissante main, et il a voulu tout reconnaître et tout expliquer sans Dieu. La philosophie, dont Dieu dans sa sainte loi nous déroule un si magnifique exemplaire, la philosophie, dont le nom charmant est un appel à Dieu, la sagesse incréée et toujours subsistante, qu'en a-t-il fait? Peut-on en reconnaître encore le principe divin dans ces folles et hautaines aberrations qu'il décore pompeusement du nom de systèmes, et qui précipitent les générations dans un abîme sans

fond? La liberté, dont Dieu lui-même a inauguré le règne sur la terre, qu'est-elle devenue entre les mains de l'homme? La liberté, qui n'est autre chose et qui ne peut être que l'obéissance volontaire; la liberté, qui a fait les martyrs et les saints, c'est en son nom que l'homme a commis les plus grandes violences, les crimes les plus atroces que renferme son histoire; au nom de la liberté, de cette liberté qui contient le respect et l'amour de l'être qu'elle ennoblit, l'homme a été agressif, haineux, persécuteur; il n'a point permis qu'on sentît, qu'on parlât, qu'on agît autrement que sa passion ne l'entendait, et l'abus, dans les temps où nous vivons, a si complétement défiguré cette divine liberté, que pour des milliers d'hommes aujourd'hui elle est synonyme du plus odieux despotisme.

Si du monde moral nous descendons au monde physique, nous voyons l'homme abuser de même de tous les dons que lui a octroyés la munificence de son créateur, et trouver les infirmités, la maladie, la mort dans tout ce qui n'était fait que pour embellir, fortifier et prolonger sa vie. Mais si l'homme flétrit et décompose tout ce qu'il touche dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, et s'il n'a nul moyen d'échapper à ce malheur, tous ces biens lui sont donnés en pure perte, ou plutôt, pour lui, ce ne sont que des maux. L'homme, avec son libre arbitre affaibli et la triple concupiscence qui l'incline au mal depuis sa chute, est certainement incapable, aban-

donné à ses propres forces, de faire un usage salutaire d'un seul des dons primitifs de Dieu : semblable à ce roi dont parle la fable qui voyait se changer en or tous les aliments qu'il essayait de porter à sa bouche, l'homme voit se changer en poison les biens qui lui paraissaient les plus enviables et les plus doux. Mais Dieu a-t-il abandonné sa créature dans cet excès de misère où l'a réduite le péché? Non; il lui a fait un nouveau don, plus magnifique, plus précieux à lui seul que tous les autres ensemble, quels que soient leur grandeur et leur prix, don que l'homme peut bien méconnaître et rejeter dans le délire de son orgueil, mais qu'il ne peut altérer d'aucune sorte quand il consent à en faire usage, et ce don, c'est la grâce, c'est-à-dire l'action de Dieu en lui, et si l'homme ne peut rien seul, avec la grâce il peut tout, car avec la grâce il recouvre la plénitude de son intelligence et la force de sa volonté; il sait quel usage il doit faire de chaque chose, les biens restent pour lui des biens; il reconquiert sa noblesse et sa grandeur premières; qu'il brille au premier rang ou qu'il demeure caché dans la foule, c'est l'homme! l'homme, dont la valeur est si grande, que Dieu, l'être par excellence, n'a pas craint de se donner lui-même pour le sauver! La science, la philosophie, la liberté sans Dieu sont toujours l'arbre fatal qui a chassé le premier homme du paradis; que ces dons précieux cessent d'être séparés de leur principe souverain, et l'humanité est sauvée, mais son salut est à ce prix!

Est-ce donc un prix trop élevé? Je vois venir l'orgueil qui se charge de me répondre.

Si l'abus, ce fruit du péché, engendré incessamment de l'orgueil, de la vanité, de la mollesse et de la cupidité, s'arroge partout le droit de domicile, comment ne se serait-il pas introduit à la Maison Joyeuse, dans une institution fondée par des princes et pour des princes? Où les tristes passions qui lui donnent naissance trouvent-elles plus d'aliment à leur activité que dans les cours, appâts toujours tendus aux hommes convoiteux de pouvoir, de dignités ou de richesses? Si les récompenses n'étaient accordées qu'au mérite, les princes n'auraient à récompenser qu'un très-petit nombre d'hommes; le grand nombre appelle à son aide l'abus pour triompher de la mauvaise fortune que ne manquerait pas de lui faire sa nullité; et l'abus, aveugle et tenace, se donnant pour la justice et le droit, étend la main, choisit au hasard dans cette troupe nombreuse qui se presse sous ses pas, et parvient à établir ceux qu'il favorise plus solidement que ne le savent faire dans tous les temps le mérite et la vertu.

A peine le bruit se fut-il répandu du dessein où était Gonzague de donner des compagnons d'étude à ses fils, que les prétentions se firent jour de toutes parts; le prince ne sut plus auquel entendre; son petit État ne parut plus renfermer que deux classes de personnes : l'une composée de gens dont la naissance et les services devaient nécessairement attirer

les bonnes grâces du prince sur leurs enfants; l'autre de personnages qui prétendaient que leurs familles, dont ils énuméraient toute la descendance, avaient toujours été victimes de l'intrigue des cours, et qu'il était temps que le prince réparât les torts de ses devanciers en faisant à leurs enfants l'honneur de les choisir de préférence à tous les autres. Il résulta de toutes ces prétentions rivales que le nombre des enfants admis fut plus considérable qu'on ne se l'était promis, et qu'on eut encore le désagrément de faire une foule de mécontents. Mais le mal le plus grand fut que dès son commencement l'institution fonctionna dans un sens directement opposé à son but, qui avait été d'en faire le séjour de la simplicité et de la vérité. Tous ces enfants arrivèrent vêtus d'or et de soie, traînant après eux un nombreux domestique, et bien disposés, par la sottise de leurs parents, à vivre en jeunes courtisans à la Maison Joyeuse bien plus qu'en écoliers. De leur côté, ceux qui étaient chargés du gouvernement de la maison des jeunes princes, au lieu de songer à réformer ce faste, ne pensèrent qu'à donner à leurs pupilles un train plus fastueux encore, afin, disaient-ils, de conserver la supériorité du rang. C'était sur tous ces abus, nés les uns des autres, que Victorin se disposait à porter sa main sage et ferme; n'était-ce pas s'exposer à déchaîner une tempête? Eh non, parce que, son devoir une fois tracé, il n'était rien qui pût le faire fléchir dans l'exécution, et que les hommes ne résistent guère avec obstination

et violence que lorsqu'ils sentent des moments de faiblesse chez ceux qui sont appelés de Dieu à les sauver de leurs propres excès.

Le temps qui s'était écoulé entre l'installation de Victorin à la Maison Joyeuse et le départ de Gonzague pour Venise, quoiqu'il eût compris à peine deux semaines, lui avait suffi pour distinguer nettement les divers points sur lesquels il convenait de frapper vigoureusement, sans rémission ni pitié, et ce qu'on pouvait épargner. Dans le nombreux personnel des gens à gages, sa sagacité avait promptement reconnu ce qui méritait d'être conservé, et sa liste toute dressée, avec l'emploi affecté à chacun de ceux qui la composaient, reposait dans ses papiers avant qu'on sût rien de ses desseins. Son œil exercé lui avait encore fait plus aisément découvrir parmi les condisciples de ses élèves ceux qu'il conviendrait de garder, ceux qui pourraient rester sous condition et ceux dont il faudrait se défaire sur-le-champ.

Il n'avait négligé aucun des moyens que donne une parole aimable, éloquente et vraie, pour faire envisager une réforme comme indispensable à tous ceux de ces jeunes gens qui pouvaient se montrer dociles à sa voix. Il en avait amené plus d'un, sans leçon directe, et peut-être même parce que la leçon n'était pas directe, à rougir de sa vie molle et inoccupée, ainsi que d'un faste toujours ridicule, quelle que soit la naissance, dès qu'il n'est pas rigoureuse-

ment obligé. Quand il crut les esprits préparés à quelque grand changement, il frappa les premiers coups. Il manda chez lui les jeunes gens qu'il était décidé à renvoyer dans leurs familles. Il leur parla avec la douceur, la bonté, la charité qui assaisonnaient tous ses discours. Il s'était convaincu, leur dit-il, que la sévérité de la discipline qu'il se proposait d'introduire ne pouvait leur convenir, et il voulait leur épargner un essai inutile. Il ajouta qu'il était loin cependant de vouloir renoncer à la douceur de les instruire, et que, dans un local particulier qu'il affecterait à leur usage, il se ferait un plaisir de donner à ceux qui le désireraient toutes les leçons qu'ils auraient pu recevoir dans l'intérieur du gymnase.

La plupart de ces jeunes gens, quelque audacieux et hautains qu'ils fussent, reçurent leur arrêt en silence, subjugués par le ton doux et ferme et la contenance simple et digne de celui qui l'avait prononcé; le petit nombre qui voulut faire entendre des paroles irrespectueuses et menacer le pédagogue rigide du ressentiment de puissants seigneurs entendit une voix calme, mais irrésistible par sa fermeté, donner l'ordre de faire sortir immédiatement ceux qui s'oubliaient ainsi devant un supérieur. Murmurant quelques mots d'excuse, les récalcitrants comprirent que ce qu'ils pouvaient faire de mieux était d'imiter la réserve de leurs compagnons d'infortune.

Mais tous ces expulsés avaient des parents avec lesquels Victorin ne pouvait espérer d'en être si faci-

lement quitte. Les pères, les mères, les aïeuls, les oncles à tous les degrés arrivèrent tour à tour, et quelquefois ensemble, pour lui demander raison de sa conduite. Ils essayèrent de tous les moyens pour vaincre ce qu'ils appelaient ignorance et sottise de pédagogue; ils passaient des menaces à la prière, de la colère aux caresses; mais Victorin tenait bon, et sans s'émouvoir donnait doucement les raisons qu'il avait d'agir comme il le faisait.

Eh quoi! s'écria un de ces pères en robe fourrée d'hermine, sur laquelle étaient brodées en or et en pierres précieuses les armes de sa maison, pour qui nous prenez-vous, maître Victorin, d'oser nous faire cette injure? Savez-vous bien que l'empereur Charlemagne nous trouva établis en Italie, que les empereurs Lothaire et Louis II, nobles descendants de sa maison, furent avec nous sur le pied d'une très-grande familiarité, et que lorsque l'empire fut sorti de la maison carlovingienne, l'empereur Henri l'Oiseleur et son fils, le grand Othon, ne nous traitèrent pas moins favorablement? le savez-vous, maître Victorin? et dites si c'est à moi qu'un homme comme vous doit déclarer que mon fils est déplacé parmi la jeune noblesse de Mantoue?

— Oh! seigneur, je vous demande pardon, mais la question n'est pas sur ce terrain, répondit Victorin avec sa douceur accoutumée; et si je l'y avais mise par je ne sais quelle aberration d'esprit, non-seulement j'aurais fait une chose très-réprimandable et

très-stupide, mais encore j'aurais agi sans caractère et sans autorité, et je mériterais bien qu'on me dît que ce n'est pas à moi, chétif et obscur que je suis, à prononcer sur les droits que peuvent donner l'ancienneté ou l'illustration de la race. Mais votre maison est hors de cause : je ne garde point votre fils parce qu'il me paraît peu propre à se plier à la discipline que j'exige de mes élèves, quels qu'ils soient; voilà tout.

— Ah! c'est moins grave que je ne l'avais cru d'abord, reprit le père. Mais pourquoi mon fils plus que ceux que vous conservez ici?

— C'est comme si vous me demandiez, seigneur, pourquoi les hommes n'ont pas tous le même esprit, les mêmes dispositions, le même caractère.

— Eh bien, quoi! mon fils n'a-t-il pas d'esprit?

— A Dieu ne plaise que je me prononce ainsi!

— Et ses dispositions, sont-elles donc mauvaises? son caractère vicieux?

— Peut-être, dit Victorin avec gravité, tout cela aurait-il besoin d'être bien surveillé, et je m'offre encore, comme je me suis offert tout d'abord, à lui donner tous mes soins en dehors du gymnase; ces jeunes âmes me sont si chères!

— J'entends! comme on donne des soins aux lépreux, quand on les a retranchés du monde des vivants! Ainsi, à vous en croire, mon fils, l'héritier de mon nom et de la gloire de mes ancêtres; mon fils, mon propre sang, l'objet de mon plus légitime orgueil, mon fils est mal élevé, corrompu, vicieux,

capable de gâter les jeunes hommes qui vivent dans son intimité, c'est un pestiféré qu'il faut tenir à l'écart! — Se vit-il jamais pareille insolence, et n'aurai-je pas raison de celui qui me la fait!

Victorin garda le silence, et c'est le parti qu'il prit dans toutes les scènes de ce genre, dès qu'il avait exposé les motifs qu'il avait eus d'agir comme on le lui reprochait. Mais la conduite des parents de ces jeunes gens éliminés lui eût encore confirmé, s'il avait eu quelque doute à cet égard, la justice de l'arrêt qu'il avait porté. Dans les familles où la sottise et l'orgueil règnent en maîtres, que peut-on espérer des enfants? Ils deviennent des sots ou des monstres, et quelquefois tous les deux ensemble.

Il y eut une mère qui vint appuyée sur le bras d'un homme de guerre, sans doute pour en imposer davantage, et qui menaça, avec une colère dédaigneuse, d'employer tout son crédit à faire rentrer l'audacieux pédagogue dans son obscurité.

— Oh! madame, dit Victorin en souriant, quelle obligation je vous aurais, si vous réussissiez en effet à me renvoyer dans ma chère solitude!

Désappointée par ces paroles, elle se retira avec son homme de guerre, qui lui dit pour la consoler : Allons! faites un soldat de celui dont on ne veut pas faire un savant, et n'y pensez plus!

En même temps qu'il faisait tête à cet orage, il apprenait aux jeunes gens qu'il ne gardait que sous condition quelle conduite ils devaient tenir s'ils

ne voulaient aller grossir les rangs de ceux pour lesquels on réclamait si fort et si inutilement, et il donnait à tous des instructions relatives à leurs devoirs pleines de sagesse et d'amour. Il réduisait le personnel de la maison, et faisait obtenir des dédommagements suffisants à ceux qui le méritaient parmi les gens congédiés. Chacun de ceux qu'il gardait recevait une instruction détaillée de ses nouveaux devoirs, et n'ignorait pas que de son exactitude à les remplir dépendait la conservation de sa place. Il crut devoir placer à la porte extérieure un gardien fidèle qui avait pour consigne de ne laisser sortir qu'à certaines heures, et seulement les personnes munies d'un billet signé du majordome pour les gens de service, et du gouverneur lui-même pour les élèves.

Tout avait pris comme par enchantement un aspect nouveau dans la Maison Joyeuse; l'ordre, le travail, la régularité avaient succédé à l'oisiveté et à la dissipation. Mais plus d'un jeune esprit regimbait encore malgré l'ascendant toujours croissant qu'exerçait Victorin. Avant de se soumettre entièrement, on résolut d'éprouver la fermeté du réformateur, quoiqu'on eût pu être satisfait des preuves qu'il en avait données. Jusqu'ici les fils de Gonzague n'avaient pris parti pour personne dans toute cette révolution domestique, soit qu'ils fussent étonnés et intimidés, soit qu'ils se crussent obligés au respect et à la soumission envers l'homme que leur père paraissait si heureux d'avoir pu placer auprès d'eux, mais ils ne

s'étaient point vus séparés de quelques-uns de leurs compagnons de plaisir, ni astreints à un genre de vie si différent de celui qu'ils avaient suivi jusqu'alors, sans un grand trouble intérieur. On se promit d'agir sur eux, et de tenter par leur moyen de refréner ce qu'on nommait le despotisme du nouveau maître.

On convint de mener cette importante affaire avec une grande circonspection pour éviter, si la chose réussissait mal, la honteuse exclusion qui ne manquerait pas d'être prononcée contre les auteurs présumés de l'entreprise, car plus Victorin s'était montré sévère dans le choix qu'il avait fait, et plus il paraissait honorable d'avoir été conservé. Il était donc important de ne point mettre au hasard un tel avantage. La ville de Mantoue était à ce sujet partagée en deux camps : l'un, dans lequel figuraient les parents des jeunes gens demeurés au gymnase, et qui, fiers pour leurs fils de cette distinction, portaient aux nues Victorin et ses réformes, l'autre qui renfermait ceux dont les enfants se trouvaient victimes de ces mêmes réformes, et qui, bien entendu, avaient Victorin en abomination. Mais de cette façon, les amis neutralisaient les efforts des ennemis, et comme, de plus, on savait les mesures du nouveau précepteur approuvées des maîtres de Mantoue, il était facile de prévoir que le champ de bataille lui resterait.



## CHAPITRE XII.

Les fils de Gonzague entrent dans le complot. — La sédition éclate à l'occasion d'un valet. — Louis se rend chez Victorin; il lui parle avec hauteur et emportement. — Il reçoit l'ordre de se retirer dans sa chambre. — Il écrit à sa mère. Arrivée de Paula. — Repentir de Louis. — Il reconnaît publiquement sa faute. — Tous les conjurés se nomment à Victorin. — Pardon accordé.

Ce fut précisément parmi les jeunes gens demeurés au gymnase sous condition que s'organisa la petite conjuration, témoignage sans réplique que Victorin avait eu raison de faire ses réserves, et qu'il avait porté sur tous un regard profond et exercé. On affecta la tristesse et l'inquiétude; on délaissa tous les divertissements; on montra une crainte excessive de Victorin; l'abattement, la stupeur remplacèrent la gaieté et la sérénité. On réussit promptement par ce manége, ainsi qu'on l'avait espéré, à attirer l'attention des jeunes princes. Ils voulurent savoir ce qui causait cette profonde tristesse. On parut résister d'abord, on allégua la crainte de se compromettre. Ils promirent de garder le silence sur tout ce qui pourrait leur être dit, et les confidences se succédèrent rapidement. Ils apprirent avec quelque étonnement peut-être, mais non point sans émotion, combien ils étaient à plaindre. On

termina la longue énumération des griefs qu'ils devaient avoir contre Victorin par l'affirmation que ce maître dur et inexorable, après tous les coups qu'il avait frappés et qui lui avaient si bien réussi, ne s'arrêterait pas en si beau chemin, et que cette sévère réforme qu'il avait introduite s'appesantirait de plus en plus. On insinua ensuite qu'il y aurait eu peut-être un moyen de le contraindre à rester dans de justes bornes, que c'eût été d'opposer parfois un peu de résistance à ses entreprises, au lieu de s'incliner devant sa volonté avec la timidité et la souplesse d'un petit enfant. L'aîné des fils de Gonzague, Louis, prit feu à ces discours, il s'étonna d'en avoir tant supporté, et détermina son frère Charles à s'unir à lui pour en imposer enfin à ce pédagogue inflexible. Charles avait répété plusieurs fois, dans le cours des entretiens mystérieux qui avaient eu lieu, qu'il ne voyait pas ce dont on pût raisonnablement se plaindre, puisque, de l'aveu de tous, tout était bien mieux que par le passé, et que pour son compte, loin de trouver Victorin dur et sévère, il était chaque jour plus touché de sa douceur et de sa bonté. Mais il céda par faiblesse, comme Louis cédait à son amour-propre, qu'on avait réussi à aiguillonner en disant qu'il s'était soumis avec la timidité et la souplesse d'un petit enfant.

La difficulté actuelle pour Louis, c'était de trouver une occasion de montrer à Victorin qu'il aurait désormais à le ménager s'il ne voulait point s'attirer son

inimitié. L'ordre établi était si bien fondé en raison et en justice, qu'à moins de vouloir se faire passer pour un fou ou pour un méchant, il était difficile d'y prendre ses motifs de révolte. Mais une fois qu'ont été éveillés nos mauvais instincts, et que nous ne les combattons pas, il ne peut manquer de se présenter un prétexte pour leur livrer issue.

Un des valets attachés au service des princes se chargea, au mépris des ordres formels de Victorin, de rapporter de la ville divers objets pour un écolier. L'exacte discipline que Victorin avait établie lui permit d'être aussitôt instruit de la faute du valet. Il manda cet homme, qui, s'appuyant des dispositions actuelles de ses jeunes maîtres, aggrava encore ses torts par le ton de légèreté insolente dont il en parla. Victorin sentit la nécessité d'un exemple, et prononça le renvoi du valet indiscipliné. La maison fut aussitôt remplie d'un trouble égal à celui qui avait momentanément suivi les grandes exclusions, on criait à l'intolérance, à la tyrannie ; c'était la sédition qui éclatait.

Le jeune âge de Gian Lucido, le dernier fils de Gonzague, l'avait préservé de toute participation à cette affaire. Il étudiait paisiblement ses leçons, et se réjouissait à la pensée de satisfaire le maître en les sachant sans faute dans le temps que ses frères, ayant Louis à leur tête, se rendaient chez Victorin, l'esprit occupé de pensées bien différentes. Le ton haut, l'œil en feu, Louis demanda compte du renvoi de son valet

pour une faute si légère, et qui tenait d'ailleurs, ajouta-t-il avec violence, à l'état de sujétion, de servitude où ils vivaient tous, servitude qui leur devenait tous les jours plus intolérable. Charles et Alexandre gardaient le silence; ils prêtaient simplement à leur frère l'assistance de leurs personnes, et paraissaient même assez embarrassés du rôle qu'il leur faisait jouer.

Je crois, mon cher enfant, répondit froidement Victorin à cette brusque apostrophe, je crois que vous n'êtes pas maître de vous-même en ce moment. Je vous engage à vous retirer dans votre chambre, comme chacun de vos frères ira dans la sienne, et quand vous serez remis de l'incommodité morale dont vous paraissez atteint, vous reviendrez ici avec eux, pour me faire des excuses en votre nom comme au leur.

— Des excuses! s'écria Louis, qui croyait son honneur engagé à ne point plier; non, maître Victorin, je n'en ferai pas!

— Louis, dit Alexandre effrayé, faites des excuses! moi, je demande pardon au maître!

— Taisez-vous, enfant, cria Louis; ignorez-vous ce qu'il est et ce que nous sommes?

— Il le reconnaît au contraire, mon enfant, et je l'en félicite. C'est vous qui méconnaissez complétement, dans l'état digne de compassion où vous vous trouvez, ce que vous êtes et ce que je suis. Allez dans

votre chambre, où la réflexion vous rappellera à vous-même.

— C'est chez ma mère que je veux aller, et où je vais aller, répliqua le révolté.

— Toujours parce qu'en ce moment vous ne vous rappelez plus qui je suis; sans cela, ne sauriez-vous pas que nul ne peut sortir de cette maison sans mon ordre exprès? Allez, mon enfant! retirez-vous sans scandale; ne me contraignez pas à appeler quelqu'un pour vaincre par la force votre obstination.

A là pensée que des domestiques viendraient peut-être mettre la main sur lui, Louis se retira, mais la tête haute et le regard menaçant pour se consoler d'avoir produit si peu d'effet par ses violences. Comme il se rendait à sa chambre, il rencontra les plus ardents de ceux qui l'avaient porté à la révolte : Eh bien, lui dirent-ils, qu'avez-vous obtenu?

— Rien, répondit-il.

— Rien! reprirent-ils déconcertés, mais au moins, il ne sait pas?...

— Tout ce que vous m'avez dit? non, et il ne le saura jamais. Je vais écrire à ma mère, et nous verrons si nous n'aurons pas enfin raison de lui!

Il n'avait pas été difficile à Victorin, dont l'œil vigilant était sans cesse ouvert, de découvrir la petite conjuration qui se tramait contre son autorité, et d'en pénétrer les motifs. Il les jugea peu graves en eux-mêmes; c'était un dernier effort de l'esprit de licence pour se soustraire à la discipline. Il pensa que dans

cette occasion le pardon, qui d'ailleurs s'accordait si bien avec sa bonté parfaite, non-seulement n'offrirait point de danger, mais serait encore d'une bonne politique, et lui attacherait sans retour ces jeunes esprits. Il avait laissé aller les choses; il n'avait point paru remarquer le ton de réserve qui avait succédé chez les jeunes princes à l'abandon qu'ils commençaient à lui témoigner, ni les étonnements mêlés d'effroi dont ils affectaient, ainsi que leurs camarades, d'accueillir ses ordres les plus simples; il avait même souffert les résistances sourdes et systématiques à ses volontés, sûr qu'elles ne prendraient point racine, et se dissiperaient d'elles-mêmes après l'éclat qu'on se proposait de faire. Il avait attendu patiemment que brillât l'étincelle qui devait mettre le feu aux poudres, et quand, par suite des dispositions actuelles de sa jeune phalange, un valet avait été incité à faire un acte défendu, il avait présumé que le renvoi de ce valet déciderait l'explosion, et ne s'était pas trompé. Louis l'avait donc trouvé tout préparé, et sachant quelle conduite il devait tenir dans toutes les péripéties possibles de ce petit drame. Voulant profiter de l'occasion pour juger tout le monde, il ne crut pas devoir informer Paula de ce qui s'était passé, et se contenta de lui faire tenir le billet de Louis.

Ce billet pressant, désespéré, amena aussitôt Paula à la Maison Joyeuse. Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle avec anxiété à Victorin. — Rien ou beaucoup, madame, répondit-il, selon l'appréciation qui sera faite

obéissance! Un chrétien peut-il sans se renier lui-même dire jamais : Je n'obéirai plus!

Louis gardait le silence.

Je vous quitte, reprit Paula; je vous livre à vos réflexions, et je vais chez vos frères, que votre exemple a peut-être égarés, quand il devrait toujours leur indiquer le sentier du devoir. Vous savez qu'un repentir stérile ne suffit pas à un chrétien, que toute faute entraîne sa réparation, et que plus la faute a été grande, plus la réparation doit être éclatante!

A peine sa mère eut-elle quitté la chambre que Louis tomba à genoux devant ce crucifix qu'il avait oublié pendant tout le temps que l'orage avait grondé dans son cœur, et il y resta enseveli dans une profonde méditation.

Comme elle l'avait dit, Paula passa chez ses autres enfants; elle trouva Charles fort ennuyé de sa solitude et regrettant de tout son cœur d'être entré dans la conjuration. C'est malgré moi, dit-il; c'est Louis qui l'a voulu! — Chut! plus de charité, Charles, lui dit Paula, ne vous portez pas l'accusateur de votre frère; n'est-il pas assez malheureux d'avoir commis une grande faute et de vous y avoir entraîné? D'ailleurs l'influence qu'il a pu exercer sur vous ne vous justifie pas : Dieu nous ordonne de résister à ceux qui veulent nous porter au mal, fussent-ils même nos pères et nos mères, s'il était possible que des pères et des mères pussent donner de pernicieux conseils à leurs enfants! J'espère que Louis viendra vous

chercher bientôt pour vous conduire auprès de votre digne maître; en attendant, implorez de Dieu le pardon de votre faute, et priez-le de toucher et d'éclairer votre frère.

Dès qu'Alexandre vit sa mère, il se jeta dans ses bras tout en larmes; il était inconsolable d'avoir encouru le mécontentement du maître. Paula lui dit quelques bonnes paroles et l'engagea à prendre patience. Il était certainement à peu près innocent de tout ce qui s'était fait, aussi ne se refusa-t-elle pas à la douceur de l'embrasser, ce qui contribua beaucoup à calmer le pauvre enfant.

Mon cher et digne maître, dit-elle à Victorin en le revoyant, j'ai fait, il me semble, ce que je devais; espérons que Dieu fera le reste et que les coupables ne tarderont pas à tomber à vos pieds. Merci de tous vos soins si tendres et si éclairés; je prierai Dieu tous les jours de ma vie qu'il vous récompense par ses plus chères bénédictions de tout le bien que vous devront mes enfants!

La mère et l'instituteur étaient tous deux à la hauteur de leur mission et méritaient bien que Dieu arrêtât un regard de complaisance sur l'œuvre qui les réunissait.

La journée était froide et pluvieuse; la promenade n'avait pas été jugée possible, et Victorin se trouvait avec les jeunes gens dans une des magnifiques galeries affectées aux récréations; il les entretenait avec sa sérénité ordinaire, et sa conversation leur offrait

tant d'intérêt que, pour le mieux entendre, ils s'étaient tous groupés autour de lui, quand s'ouvrit une des portes de la galerie et qu'on vit paraître Louis avec ses deux frères.

Il s'avança d'un pas grave, la tête haute, mais l'air calme et réfléchi. Arrivé auprès de Victorin, il mit un genou en terre et lui baisa la main; puis, se relevant, il dit d'une voix lente et un peu émue : J'ai voulu réparer autant qu'il était en moi le scandale que j'ai pu donner à ceux de mes compagnons ici présents qui m'ont vu animé contre notre digne et respectable maître des préventions les plus injustes comme les plus ridicules et répondre par la sottise et l'ingratitude aux soins éclairés qu'il nous donne à tous; je le supplie en mon nom, comme en celui de mes frères que j'ai entraînés dans ma faute, de nous accorder un généreux pardon, et je m'engage, pour eux comme pour moi, à ne plus jamais lui donner de pareils sujets de chagrin et d'ennui.

— Bien! mon fils, bien! lui dit Victorin avec tendresse et en le pressant sur son cœur, on ne pouvait sortir plus noblement, c'est dire plus chrétiennement, d'un pas difficile. Mes espérances n'ont pas été trompées; que le Dieu puissant en soit loué! Vous l'avez entendu, jeunes hommes qui m'entourez, cet aveu si loyal et si digne, et vous voyez que la réparation s'est élevée jusqu'à l'héroïsme, puisque spontanément elle s'est faite éclatante et publique! Je suis trop heureux de déclarer que je ne me rappelle plus de

mon fils Louis que les qualités de cœur qui me le rendent chaque jour plus cher; mais il n'était point le seul coupable ici; messieurs, j'ai suivi le développement de cette conjuration contre l'esprit d'ordre et de discipline, à laquelle les fauteurs se sont efforcés de donner pour chefs les princes de Gonzague.

Plus d'un regard se troubla, plus d'un front se colora d'une subite et vive rougeur.

« Les noms de ces jeunes et imprudents agitateurs, je ne les demanderai point à Louis; je ne veux point le mettre à cette délicate épreuve de livrer, par devoir et par obéissance, des noms qu'il s'est sans doute promis de taire, c'est de vous, messieurs, que je veux les avoir; j'exige qu'ici même les premiers auteurs de ces troubles déplorables confessent leur faute, et n'exposent pas plus longtemps leurs compagnons innocents à en être soupçonnés. »

Il y eut un moment de suprême silence. Mais après la conduite qu'avait tenue Louis, comment ne pas s'élever au-dessus des calculs intéressés de la peur et de l'égoïsme? Au risque de se voir honteusement expulsés du gymnase, la plupart de ceux qui n'y étaient restés que sous condition sortirent des rangs et se dénoncèrent eux-mêmes.

Victorin les nomma tous les uns après les autres, ajoutant à leurs noms, *demeurés au gymnase sous condition,* et quelle était-elle, cette condition, leur dit-il, sinon de vous garder d'être jamais pour vos condisciples une pierre de scandale et d'achoppement:

et c'est ainsi que vous avez observé vos engagements? Messieurs, continua-t-il en s'adressant à tous, je veux faire de vous des hommes aptes au bien ici-bas, et dignes, là-haut, de jouir des trésors de la miséricorde de Dieu, mais je ne le puis sans votre concours moral, c'est-à-dire sans cette obéissance entière, prompte, volontaire, que Dieu demande à ses enfants, la seule féconde, parce qu'elle est la seule digne d'un être intelligent et libre. Examinez donc une dernière fois si vous êtes capables de cette obéissance et si vous êtes disposés à me l'accorder, ce n'est qu'à ce prix que je puis rester parmi vous et laisser dans ce gymnase, sans danger pour vous, les jeunes gens qui vous ont poussés au mal, que je devrais exclure et que je veux sauver, touché comme je l'ai été de la promptitude et de la simplicité de leur confession.

Ce ne fut qu'un cri pour promettre la plus entière obéissance, cri spontané et parti du cœur; et l'heureux maître fit la proposition, qu'on accueillit avec transport, d'aller à la chapelle, remercier le Dieu des miséricordes d'avoir terminé au plus grand avantage de tous une journée si mal commencée.

Victorin instruisit Paula de tout ce qui s'était passé, et cette mère, si digne de l'être, heureuse et reconnaissante, se prosterna devant Dieu pour le remercier d'avoir ainsi disposé le cœur de son fils.



## CHAPITRE XIII.

Bonheur dont on commence à jouir à la Maison Joyeuse. — Désintéressement de Victorin. — Soins qu'il prend des jeux et des exercices du corps; il s'efforce de prémunir ses élèves contre la passion de la guerre commune chez les princes de son temps. — Il fait étudier les Pères de l'Église en même temps que les auteurs païens, et oppose la morale des uns à celle des autres.

A peine Gonzague fut-il de retour à Mantoue qu'il se vit assailli de plaintes de la part des mécontents qu'avaient faits les réformes de Victorin. Pour toute réponse, il approuva le nouvel ordre de choses établi au gymnase, et en exprima publiquement sa satisfaction. Chacun dut comprendre qu'il fallait désormais devant le prince se taire sur Victorin, quand on ne voulait pas en parler pour lui donner des louanges.

Cependant les écoliers de la Maison Joyeuse n'avaient-ils pas perdu en bonheur ce qu'ils avaient gagné en travail et en régularité? Loin de là, ils reconnaissaient eux-mêmes qu'ils n'avaient jamais été plus heureux; l'ennui leur devenait de plus en plus étranger; les heures, les jours s'écoulaient avec une rapidité dont ils se récriaient; ils apportaient aux repas un appétit qui leur faisait trouver excellent tout ce

qu'on leur servait, aux récréations, une gaieté, une activité qui en doublaient le charme, et plus d'un, sentant tout le prix de cette vie nouvelle, venait se jeter dans les bras de Victorin en lui disant : Maître, c'est vous qui m'avez appris à être heureux, je vous en remercie!

C'est la récompense des hommes qui se soumettent à la triple loi du travail, de la discipline et de l'obéissance, inscrite par toute la création, que d'être à la fois plus sains, plus robustes, plus intelligents et plus heureux que ceux qui s'efforcent de s'y soustraire, par la raison toute simple qu'ils sont dans l'ordre, hors duquel tout dépérit et meurt. Dans ce vaste et magnifique univers où s'est jouée la puissance de Dieu, pouvons-nous méconnaître que la beauté, l'harmonie, la dignité et la conservation de l'être dépendent de sa docilité à observer la loi divine? Ce n'est point dans la création matérielle que nous trouvons d'ordinaire les êtres infracteurs de cette loi; ils n'y paraissent que par exception, et désintéressés que nous sommes alors dans leur contemplation, notre raison sait leur donner le seul nom qui leur convienne, nous les nommons des monstruosités; c'est la création intelligente qui nous offre par milliers des monstruosités plus repoussantes encore, et, prévenus par nos passions, fascinés par l'orgueil, loin d'en détourner nos regards, nous leur applaudissons, nous traitons de noble indépendance, de hauteur d'esprit, d'héroïsme même, l'agitation funeste de ces êtres qui veulent

refaire la vie de l'homme en dehors des véritables bases sur lesquelles elle repose, tandis que là, mieux encore que dans les êtres de la création matérielle, nous pouvons découvrir les terribles et inévitables conséquences de l'infraction à la triple loi du travail, de la discipline et de l'obéissance : le trouble, le désordre, la violence, la ruine et la mort misérable et prématurée, que les individus coupables ne composent qu'une famille ou forment une nation.

En se chargeant de l'éducation des fils de Gonzague, Victorin n'avait pas manqué de poser toutes les conditions qu'il lui importait d'obtenir pour ne pas rendre trop difficile le succès de cette éducation, mais quant aux soins de ses intérêts pécuniaires, il n'en avait pris nul souci et ne songeait pas à s'en occuper. Il avait depuis longtemps restreint ses besoins de telle sorte et chérissait tant sa pauvreté, qu'il avait rendue volontaire par la libre acceptation qu'il en avait faite, que dans aucune occasion sa pensée ne s'arrêtait sur ce qui d'ordinaire excite toutes les sollicitudes des hommes, sur le gain qu'il pouvait retirer de son travail.

Gonzague regrettait de n'avoir point traité incontinent de la rétribution annuelle; son estime et sa vénération pour Victorin s'accroissant à mesure qu'il le connaissait mieux, il éprouvait un embarras insurmontable à aborder avec lui cette question, qui paraissait mettre un prix à des soins qui n'en avaient pas. Il avait cru d'abord que rien ne serait plus facile

dans un de ces entretiens intimes qu'ils avaient quelquefois, mais ces entretiens roulaient toujours sur des sujets si intéressants et si relevés que Gonzague eût rougi de lui-même si, de ces régions où se maintenait la conversation, il l'eût fait descendre à un tarif de leçons. Reculant sans cesse devant des impossibilités de ce genre et voulant cependant que le sort de Victorin fût fixé, Gonzague résolut de lui faire parler sur ce sujet par le trésorier de sa caisse privée; ce qui lui parut le parti le plus facile et le plus convenable.

Le trésorier se rendit à la Maison Joyeuse : « Seigneur Victorin, lui dit-il d'un air radieux, j'arrive ici d'après les ordres de Monseigneur, pour vous prier de fixer vous-même les émoluments qu'il vous plaira de recevoir en qualité de gouverneur des princes ses enfants; et je vous dis en confidence que vous pouvez les fixer aussi haut qu'il vous plaira, le chiffre en sera toujours très-bien reçu.

— Grand merci de l'avis, répondit Victorin en souriant ; mais je resterais bien confus si je me surprenais à penser à ce que dans ma jeunesse j'ai toujours méprisé. Je ne doute pas que je pourrais tout attendre d'un prince aussi généreux que le seigneur de Mantoue; mais en me confiant ses fils, il m'a donné son plus précieux trésor, je n'en souhaite pas d'autre. Je suis venu pour m'efforcer de propager la vertu, non pour faire commerce de deniers.

Le trésorier, qui ne comprenait pas ce désintéres-

sement, et qui était bien près de le prendre pour le fait d'un esprit qui n'avait pas tout son sens, se crut obligé d'insister encore; mais quand il vit qu'il n'obtenait rien, il revint en toute hâte vers celui qui l'avait envoyé pour lui raconter cette étrange aventure. L'aventure émut Gonzague, mais ne le surprit pas : Je devais bien m'y attendre, dit-il à Paula; et avec un homme comme Victorin, j'aurais dû savoir que c'était à moi de fixer ses émoluments.

Il les porta à vingt sequins d'or par mois, somme considérable pour le temps; et de plus il voulut que son trésorier tînt toujours à la disposition de Victorin telle somme que celui-ci pourrait souhaiter, afin que, portait l'ordonnance, le seigneur Victorin ne soit jamais empêché dans le bien qu'il pourra méditer en faveur des lettres ou des pauvres écoliers.

Les pauvres écoliers en effet commençaient à prendre le chemin de la Maison Joyeuse. Procédant en tout avec maturité et sagesse, Victorin avait disposé dans les bâtiments extérieurs un local pour recevoir les nouveaux arrivants. Ils ne devaient être admis aux leçons et aux récréations communes qu'à mesure qu'ils s'en montraient dignes, et jusque-là toute communication avec les élèves du gymnase leur était sévèrement interdite.

Au milieu de ce cercle d'occupations qui allait toujours s'élargissant, il trouvait moyen de ne négliger aucun détail, de quelque ordre qu'il fût, et de donner les mêmes soins à l'éducation physique de ses élèves

qu'à leur éducation intellectuelle et morale. Tout était de son ressort, tout se ressentait de son inspiration ; soins de propreté, promenades, jeux, exercices du corps. Il surveillait tout, dirigeait tout, suffisait à tout.

Dans leurs jeux, il applaudissait les plus adroits, encourageait les plus faibles, et savait donner aux récréations une vivacité, un intérêt inconnus jusqu'à lui. Ses jeunes disciples s'exerçaient tour à tour à la course à cheval et à pied, ainsi qu'à la lutte ; et en même temps qu'il stimulait la vigueur et l'adresse, il réprimait les mouvements désordonnés et la tenue disgracieuse. Il disait que la bonne grâce du corps ajoute à la vigueur et à la santé : à la vigueur, parce que, toutes les parties d'un corps bien posé agissant librement, la résultante de toutes les forces répandues dans ces diverses parties devient incomparablement plus grande ; à la santé, parce que la bonne grâce met dans une harmonie parfaite les rapports de tous les organes entre eux. L'escrime, le tir de l'arc étaient tenus également en honneur. C'étaient d'anciens soldats, des archers rompus au métier, et dont la flèche ne manquait jamais le but, qu'il chargeait du soin d'enseigner sous ses yeux leur art à ses disciples. Dans certains jours, c'était le jeu de paume qui exerçait la force et l'adresse ; souvent encore, s'il faisait chaud, on se jetait à la nage dans la partie du canal qui baignait les jardins de la Maison Joyeuse, et il ne fut bientôt bruit dans Mantoue que de l'habileté des jeunes nageurs. Dans les exercices qui deman-

daient le plus d'habileté ou de courage, des récompenses décernées par Victorin lui-même étaient accordées aux vainqueurs.

Dans ces temps où la guerre semblait la carrière obligée de chaque gentilhomme, comment Victorin, avec son admirable bon sens, aurait-il négligé aucun des soins qui pouvaient rendre ses élèves plus propres à en supporter les fatigues et à en braver les dangers! Il leur faisait construire de petites redoutes selon toutes les règles de l'art militaire alors en usage, et chargeait ensuite les uns de la défense, les autres de l'attaque. Placé sur une éminence, il jugeait des efforts faits de part et d'autre; et quand la lutte s'était suffisamment prolongée sans que la redoute eût été emportée, il faisait sonner la retraite. D'autres fois, c'était un campement qu'il s'agissait d'établir, un combat qu'il fallait donner. Mais dans tous ces simulacres de guerre, son regard prudent savait reconnaître quand il était temps pour ces jeunes gens que l'action s'arrêtât. Ils accouraient alors tous auprès de lui, criant, haletant, couverts de sueur et de poussière, mais heureux à faire envie: Bien, bien, mes chers fils, leur disait-il, faites vos délices de la fatigue; vous ne savez point quel genre de vie la Providence vous prescrira plus tard.

Plusieurs de ceux qu'il encourageait ainsi, et Louis entre autres, qui fut surnommé le Turc, devinrent de célèbres capitaines. On les vit, dignes de l'éducation qu'ils avaient reçue, supérieurs à tous les coups de

la fortune, supporter d'une âme égale les succès et les revers, lasser le sort par leur persévérance, partager gaiement avec le plus obscur fantassin, dans des moments suprêmes, un verre d'eau bourbeuse, un pain dur et moisi, et prendre à ses côtés, sans en être plus troublés que lui, leur repos sur la terre nue, avec une pierre pour oreiller et le ciel pour pavillon [1].

Mais en même temps qu'il formait leur courage, qu'il s'efforçait de les rendre propres aux combats; il prémunissait soigneusement leur esprit contre la passion de la gloire militaire; il leur représentait ces conquérants tant vantés comme des hommes chez lesquels un immense orgueil altère et dénature toutes les notions naturelles du juste et de l'injuste, et qui, pour satisfaire leur besoin de dominer et de remplir le monde de leur personnalité, portent sans pitié partout la désolation et la mort.

— C'est à travers le sang et les ruines, leur disait-il, qu'on suit leurs traces dans l'histoire; ils sont tout au plus des instruments aveugles dans la main de Dieu, qui seul a le secret de tirer le bien du mal et de faire tourner nos maux au profit de l'humanité.

Et avec une liberté d'esprit fort rare au temps où il vivait, il interrogeait cet Alexandre que tous les chefs de guerre se proposaient alors pour modèle, et à qui les philosophes mêmes vouaient presque un culte, en sa qualité de disciple d'Aristote.

Il n'y trouvait, disait-il, que folie, cruauté et mé-

[1] *Carlo de Rosmini, Vita di Vittorino.*

pris de l'humanité : Enfants, quoi que vous soyez un jour, continuait-il, souvenez-vous qu'il ne suffit point de conduire des armées à la conquête du monde et d'assujettir des nations pour être un héros; il faut que la guerre entreprise soit légitime et nécessaire, qu'elle se propose la protection des opprimés, la punition des méchants ou la répression d'une injuste agression; il faut enfin que tous ses motifs puissent être avoués par l'homme régénéré du sang d'un Dieu qui ne vint pas apporter au monde la guerre, mais la paix, et qui du haut de sa croix a proclamé ce principe en vertu duquel il les sauvait tous, que les hommes sont frères en lui et par lui !

Ces idées, présentées par un maître qui leur inspirait chaque jour plus de confiance et d'amour, germaient dans ces jeunes esprits, et devaient porter leurs fruits, quoiqu'elles fussent en contradiction avec celles dont la plupart avaient été nourris.

Il avait grand soin, dans son enseignement si lumineux et si attrayant, de ne présenter jamais seule l'antiquité à ceux de ses élèves assez avancés dans leurs études pour qu'il leur fît connaître les auteurs anciens qu'on possédait alors. Il offrait en même temps à leur admiration les écrits dont les docteurs et les Pères de l'Église ont enrichi la littérature grecque et latine dans les premiers siècles de l'Église, et leur faisait connaître saint Bernard et saint Thomas d'Aquin. Par cette méthode sage et prévoyante, il prémunissait ces jeunes esprits contre les maximes

dangereuses de la morale païenne, il assurait et éclairait leur goût, et ajoutait à leur respect et à leur amour pour la morale chrétienne.

En cela, comme en tout, supérieur à la plupart des savants de son temps, qui, dans le fanatisme dont ils étaient transportés pour l'antiquité, non-seulement prenaient dans les auteurs païens le plus grossier alliage pour l'or le plus pur, mais applaudissaient avec transport tel aphorisme qui dans une bouche chrétienne leur eût paru digne d'une censure sévère.



## CHAPITRE XIV.

Victorin exhorte ses disciples à se délasser des travaux de l'esprit dans des jeux animés. — Il leur fait prendre des habitudes de frugalité, mais il permet difficilement les abstinences. — Moyens dont il fait usage avec Charles pour le porter à la sobriété. — La santé des jeunes princes s'affermit. — Reconnaissance de Gonzague et de Paula.—Sommeil réglé.—Feu dans les chambres supprimé.— Surveillance qu'il apporte au maintien, à la noblesse et à l'aisance des mouvements. — Lectures à haute voix. — Conseils qu'il donne à un jeune homme. — Il fonde une bibliothèque à la Maison Joyeuse. — Sa charité. — Gaieté de son esprit. — Ce qu'il répond à un gentilhomme mantouan.

Tout en s'efforçant de développer le goût de l'étude chez ses élèves, Victorin ne souffrait jamais que, sous le prétexte de lire ou de méditer, il y en eût qui préférassent une promenade solitaire aux jeux de leurs compagnons : Le jeu est fait pour la jeunesse, disait-il à ces jeunes gens; le mal consiste, non pas à s'y livrer, mais à en faire son unique affaire, à y sacrifier ses devoirs. Une sagesse trop précoce n'est pas de longue durée, et ses apparences cachent souvent une grande propension à l'orgueil et à la paresse. L'orgueil nous souffle à une oreille de nous distinguer de nos camarades en dédaignant ce qu'ils recherchent, et la paresse nous conseille à l'autre de ne

point troubler le repos de notre corps. A tout âge, l'homme véritablement occupé a besoin de délassements ; et celui qui me dira qu'il n'en prend jamais se trompera dans l'effet qu'il croira produire sur moi, car, au lieu de me convaincre qu'il est un grand et fertile esprit, il me donne la mesure de son impuissance. L'esprit ne saurait être toujours tendu sans perdre de son ressort et de ses facultés créatrices. L'homme mûr ne se récréera pas comme l'enfant, mais il se récréera pourtant. Rappelez-vous ce que dit l'apôtre bien-aimé à ce chasseur qui s'étonnait de voir un sage vieillard comme lui s'amuser à caresser une perdrix : — Ton arc est-il toujours tendu, mon ami ? demanda-t-il au chasseur. — Non sans doute, car il serait bientôt hors d'état de servir. — Ne t'étonne plus, répliqua doucement le grand saint, que je détende mon esprit en me jouant avec cette perdrix.

Victorin était parvenu, par ses discours et son exemple, à faire prendre la frugalité en affection par ces jeunes gens nourris si délicatement jusqu'à son arrivée parmi eux. Une petite table était toujours dressée pour lui dans la salle où se prenaient les repas, et son regard surveillait le service ainsi que la quantité de viandes que recevait chaque élève. Une nourriture aussi simple que saine avait remplacé les plats recherchés, aussi préjudiciables à la tempérance qu'à la santé ; il avait retranché toutes les superfluités, mais il avait soin que l'appétit trouvât complète-

ment à se satisfaire : Défendez-vous de la sensualité, disait-il à ses jeunes disciples, mais mangez tant que vous en sentez le besoin. A votre âge, on fait une grande dépense de forces : la nature doit être soutenue en proportion de son travail. Il ne permettait qu'avec circonspection, et toujours difficilement, les privations que quelques jeunes esprits plus généreux que les autres, excités par son exemple, voulaient quelquefois s'imposer : Appliquez-vous à présent, mes chers enfants, leur disait-il, pour la plus grande gloire de Dieu, à vous faire un corps robuste et sain; le temps des abstinences et des jeûnes viendra ensuite plus durable que si vous le faisiez commencer aujourd'hui, mieux placé pour l'âme, dont il refrénera les passions, et pour le corps, dont il matera les concupiscences.

Il ne souffrait pas qu'on prît de vin autrement que mélangé de beaucoup d'eau, et lui-même n'en faisait nul usage : Réservez le vin pour votre vieillesse, leur disait-il, où il fortifiera un estomac que les années ou les maladies auront affaibli; ne vous enlevez pas cette ressource par un usage précoce, qui, en surexcitant vos forces, les diminuerait en réalité au lieu de les accroître. Dans le libre développement de la nature procuré par l'exercice et la régularité de la vie se trouve, à votre âge, le secret de la force et de la santé du corps. Quant à lui, sa sobriété allait jusqu'à l'abstinence. Il n'était point de moine au fond de son couvent qui apportât une plus stricte attention

à ne manger jamais au delà de ce qu'il fallait pour accomplir rigoureusement la loi de nature. Ses jeunes disciples, tout en admirant cette retenue, craignaient, dans leur tendresse, qu'elle ne finît par avoir des suites dangereuses pour sa santé, et lui en parlaient quelquefois ; ils s'efforçaient d'éveiller ses scrupules en lui demandant si Dieu ne pourrait pas le considérer, malgré toutes ses vertus, comme homicide de son corps : Mes chers enfants, répondait-il avec sa simplicité accoutumée, on ne saurait être réputé avoir fait tort à celui envers lequel on a toujours fidèlement accompli le pacte convenu. Je donne depuis longtemps à mon corps, qui ne s'en trouve pas plus mal, la quantité d'aliments que j'ai reconnue lui être indispensable, et je ne l'en fraude jamais, hors les cas où l'Église me l'impose comme un devoir. Qu'a-t-il à me reprocher et que pourrait-il alléguer contre moi devant la justice de mon Dieu? Croyez-moi, peu suffit au besoin de l'homme, ce qui dépasse ce peu n'est accordé qu'à la sensualité, et ruine bien plus le corps qu'il ne le fortifie.

Celui de ses élèves auquel Victorin avait eu le plus de peine à faire goûter les préceptes de la sobriété, avait été Charles de Gonzague; Louis, son frère, s'était bien plus promptement corrigé de sa prédilection pour les friandises que Charles de ses excès de table. Les conseils et les leçons à ce sujet avaient dû être donnés avec de grands ménagements pour ne pas effaroucher un amour-propre très-irritable. La

simplicité de la table avait commencé la réforme, la morale douce et insinuante du maître, ainsi que son habileté, l'avait achevée. Les jours où ses conseils semblaient n'avoir point produit d'effet, il employait d'ingénieux artifices. Vers la fin du souper, qui était le repas favori du jeune prince, il faisait venir des chanteurs et des musiciens qui organisaient un concert, ou de petites représentations théâtrales, et Charles, très-sensible au chant et à la musique, abandonnait la table pour jouir de cette aimable récréation. Victorin faisait enlever aussitôt les restes du souper; et si une dernière pensée pour ce qu'il avait quitté ramenait Charles vers la table, il ne trouvait plus rien et n'osait s'en plaindre. Peu à peu une parole, un regard du maître, suffit pour contenir Charles dans les bornes de la tempérance. Ah! mon fils, lui disait quelquefois Victorin en souriant, que nous prenons l'un de l'autre des soins différents! A l'heure du dîner, vous craignez toujours que ce qui m'est servi ne puisse me suffire et vous me sollicitez d'y ajouter quelque chose, et moi je crains toujours que vous n'ayez du superflu, et si ma prévoyance à cet égard a été mise en défaut, je m'empresse de faire disparaître ce qui me paraît aller au delà du nécessaire.

Des soins si sages furent promptement couronnés de succès. Six mois s'étaient à peine écoulés depuis que Victorin avait pris le gouvernement de la Maison Joyeuse, que Charles était dégagé de son énorme em-

bonpoint ; il était aussi agile et dispos qu'il avait été lourd et indolent, et Louis avait pris de la fraîcheur et de la force. La constitution maladive du petit Alexandre s'était même raffermie dans ce court espace de temps.

Gonzague et Paula étaient ravis de ces rapides et si complètes transformations : Ah ! disaient-ils avec effusion à Victorin, vous êtes autant que nous-mêmes le père et la mère de ces enfants ; ils vous doivent une seconde naissance !

Le bon Victorin se plaisait quelquefois dans sa vieillesse à répéter, en parlant de Louis et de Charles : J'ai fait de l'un un Achille, et de l'autre un Hercule.

Le sommeil était réglé aussi invariablement que tout le reste. Ceux de ses élèves qui n'avaient pas atteint quatorze ans dormaient huit heures ; au-dessus de cet âge, il ne leur était plus accordé que sept heures de sommeil ; et comme il croyait que le repos de la première partie de la nuit est plus réparateur que celui du matin, il envoyait se coucher une heure avant les autres ceux qui devaient passer huit heures au lit ; et tous sans distinction se levaient à cinq heures, hiver et été. Ainsi que la nourriture, disait-il à ses disciples, le sommeil ne répare les forces que l'homme perd dans le mouvement et le labeur de la journée qu'à condition d'être pris à des heures réglées et dans une quantité modérée. Hors de ces conditions, il appesantit, énerve, use peu à peu toutes les facultés du corps et de l'esprit, parce qu'il est alors un dé-

sordre aussi bien que les excès de la table, et que la conséquence rigoureuse du désordre est la ruine complète de l'être chez lequel il se produit.

Ce digne maître avait une parole si persuasive et il possédait si bien le secret d'éveiller les plus généreux instincts de l'âme, que ces jeunes gens se soumettaient à sa discipline avec un noble contentement. Il eut à peine dit qu'il considérait comme une délicatesse de femme, peu compatible avec les habitudes qu'il leur convenait de prendre, l'usage où ils étaient d'avoir du feu dans leurs chambres, petites et bien closes, qu'ils s'en privèrent immédiatement. Heureux et fiers de ne point trop souffrir de cette privation, ils répétaient après lui qu'ils ne doutaient pas qu'ils ne gagnassent en vigueur de corps à ce petit sacrifice.

Il est bien entendu que lui-même, malgré une santé assez délicate, n'avait jamais de feu dans sa chambre, car il avait pour principe que la meilleure manière d'enseigner la jeunesse, c'est de prêcher d'exemple. Il pouvait aussi les exhorter fructueusement à faire moins d'estime du luxe des vêtements, lui qui n'avait jamais qu'un seul habit, qu'il portait l'hiver et l'été. Paula s'efforça plus d'une fois de monter sa garderobe, comme elle disait; mais dès qu'il avait seulement deux habits il devenait tout honteux de lui-même, et l'habit superflu passait bientôt à un de ces disciples qu'il aimait de préférence à cause de leur pauvreté. Tout ce que put obtenir Paula, ce fut que pendant l'hiver il portât une légère pelisse.

En même temps qu'il soignait la vigueur et l'agilité du corps par les exercices les mieux faits pour développer l'une et l'autre, il surveillait le maintien, les attitudes, la tenue des pieds et des mains; il voulait que tous les mouvements fussent aisés, nobles et décents, qu'ils révélassent la culture de l'esprit, et l'origine illustre de cette âme créée par un souffle divin! Celui qui ne savait ni parler ni écouter dans une posture convenable, qui cherchait un appui contre les murailles ou les meubles, ou qui imprimait à son corps un balancement désagréable, était condamné, jusqu'à ce qu'il eût triomphé de sa mauvaise habitude, à rester enfermé, tous les jours pendant un temps déterminé, dans un cercle étroit de craie qu'on traçait à ses pieds. Ceux qui encouraient cette petite punition s'y prêtaient de si bonne grâce, avec un tel désir de perdre l'imperfection dont ils étaient repris, que leur tenue devenait promptement irréprochable.

Il ne souffrait pas que la voix se fît rauque, dure, stridente. Mes chers enfants, disait-il, quand tous les sentiments de notre être moral sont conformes à la loi évangélique, c'est-à-dire quand ils respirent la paix, la douceur et la charité, la voix, qui nous a été donnée pour manifester nos sentiments à l'extérieur, doit nécessairement être en harmonie avec eux. La rudesse de la voix désigne toujours plus ou moins la rudesse du cœur et l'orgueil de l'esprit, comme la voix dont les sons se précipitent inégaux, heurtés,

pressés, inintelligibles, est l'indice rarement trompeur d'un désordre accoutumé dans les idées; habituez-vous de bonne heure à modérer les éclats de votre voix, soit que vous parliez ou que vous riiez, car dans les élans même de la joie, on doit pouvoir reconnaître sûrement le jeune homme qui vit dans la pratique des vertus chrétiennes, et qui s'efforce en tout et partout de régler son esprit sur les préceptes de la loi divine.

Il les exerçait beaucoup à la lecture à haute voix; il pensait que si de bonnes lectures sont inappréciables pour former l'esprit et le jugement, elles ne le sont pas moins pour apprendre à conduire sa voix, pour reconnaître les différentes inflexions qui font sentir la valeur de ce qu'on dit ou l'intention qu'on a en le disant, et qu'elles sont encore un salutaire exercice pour la poitrine, dont les poumons deviennent ainsi plus sains et plus robustes. Il reconnaissait à un geste, à un regard, à une inflexion de la voix le passage qui n'était pas compris, et l'élucidait aussitôt avec sa clarté et sa précision ordinaires; il encourageait, suggérait les réflexions, et l'entretien le plus intéressant entre lui et ses élèves suivait souvent la lecture qui avait été faite.

Mon ami, disait-il à un jeune homme qui était venu le consulter sur ce qu'il était nécessaire de faire pour acquérir le vrai savoir, désapprenez tout ce que par aventure vous pouvez avoir mal appris; débarrassez courageusement votre esprit de tout préjugé,

comme de toute habitude vicieuse; choisissez un maître docte et sage qui s'occupe de vous avec la sollicitude d'un père, et suivez ses avis avec la soumission et la confiance d'un fils : voilà tout le secret d'acquérir la vraie science, cette science qui fortifie l'âme, et qui conduit à Dieu.

C'était encore une des formes variées que prenaient sa bienveillance et son amour pour les hommes, que la facilité avec laquelle il permettait à chacun d'arriver jusqu'à lui sans autre recommandation que le besoin qu'on disait avoir de ses conseils ou de son appui. Un homme dont la vie était si occupée écoutait sans donner le plus léger signe d'impatience les récits les plus prolixes, les plus interminables harangues. Chacun se retirait d'auprès de lui charmé de sa bonté et reconnaissant de l'intérêt dont on s'était vu l'objet. Mais comment faites-vous, lui disaient ceux qui s'étaient trouvés témoins de ses entretiens avec d'ennuyeux discoureurs, comment faites-vous pour ne pas témoigner d'humeur, et pour leur prêter attention jusqu'au bout?

Ne pas témoigner d'humeur, cela n'est pas bien difficile, répondait-il, je pense tout en écoutant que Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant sa vie mortelle a supporté non pas seulement les ennuyeux, mais les méchants, mais ses mortels ennemis; et que j'aurais mauvaise grâce, moi, chétif, être imparfait et borné, exposé à ennuyer si souvent les autres, à me montrer plus délicat que mon Dieu. Quant à ne point faiblir

dans l'attention que je donne à leurs discours, continuait-il en souriant, il s'y rencontre plus de difficultés, mais je pense à la peine que je leur ferais s'ils s'apercevaient que mon attention leur fait défaut, et aussi que je serais moins au courant de leurs besoins et de leurs désirs : cela suffit pour me soutenir jusqu'à la fin.

Il avait inspiré au seigneur de Mantoue le projet de former à la Maison Joyeuse une bibliothèque qui serait ouverte aux étudiants. C'était presque une innovation dans ce temps où les livres étaient si rares, si chers et gardés par les savants ou les princes comme les plus précieux trésors.

Nicolas Niccoli était le premier qui eût ouvert sa bibliothèque aux savants; Ambroise le Camaldule, Leonardo Bruni, Carlo Marsupini, le Pogge et Victorin lui-même reconnaissaient devoir beaucoup à son amitié sous ce rapport, mais il fallait déjà être quelque peu connu dans la science pour se voir ouvrir les portes de ce sanctuaire. Ainsi en fut-il de la bibliothèque publique que fonda la munificence des ducs d'Urbin, et même aussi de celle que le grand Cosme de Médicis ouvrit à Florence en 1444 dans le couvent de Saint-Marc de l'ordre des Prêcheurs, et où furent déposés tous les livres rassemblés par Niccolo Niccoli.

Mais la bibliothèque que voulait former à Mantoue l'infatigable Victorin devait non-seulement s'ouvrir devant un nom obscur aussi bien que devant un nom illustre, mais encore prêter ses livres au dehors à tous

ceux dont la probité et l'honnêteté permettraient de donner cette marque de confiance. On reconnaissait, à cette dernière disposition surtout, que Victorin avait gardé le souvenir de la difficulté qu'il avait eue, dans la pauvreté et l'obscurité de sa jeunesse, à se procurer les livres dont il avait besoin, et qu'il voulait l'épargner aux autres.

Ce n'était point une médiocre entreprise avant la découverte de l'imprimerie que de former une bibliothèque. La vie d'un homme y suffisait à peine, et cette entreprise ne paraissait-elle point impossible quand l'homme qui la tentait se trouvait déjà, comme Victorin, surchargé de soins importants, et entraîné par les besoins de son cœur ou ceux de son esprit dans une correspondance régulière avec les principaux savants de son temps : Ambroise le Camaldule, son ami le plus cher; Ficino Biondo, Flavio, François Aretin, qui lui dédia sa version des *Homélies* de saint Jean Chrysostome; Guarino, Francesco Filelfo, qui rompait de longs silences pour l'accabler de lettres; Francesco Barbaro, son élève bien-aimé, etc., sans compter tous ceux qui lui communiquaient leurs doutes scientifiques ou lui demandaient des conseils, et auxquels il répondait scrupuleusement? Cependant il réussit dans son dessein, et assez vite. Il était si généralement aimé, qu'heureux de pouvoir lui rendre un bon office, chacun se mit pour lui en recherche de manuscrits et de copistes intelligents et habiles; on lui adressa des livres de Grèce, d'Allemagne et de France, et six

années après sa fondation la bibliothèque de Mantoue était déjà comptée parmi les plus intéressantes.

Il offrait la preuve que si le génie et le savoir étaient plus souvent unis à une bonté constante et désintéressée, ainsi qu'à la simplicité et à la modestie, les hommes d'élite auraient moins à se plaindre de l'envie. L'homme est fait pour aimer, et il aime tout ce qui est digne de l'être, quand on ne soulève pas en lui des sentiments opposés à sa nature en blessant son amour-propre.

Son extrême délicatesse ne lui ayant pas permis de faire supporter à Gonzague tous les frais où l'entraîna le développement qu'il donna au gymnase de la Maison Joyeuse, il payait de son argent les maîtres qu'il faisait venir pour les écoliers pauvres, et il ne leur en épargnait aucun. C'était un secret pour tous, car au besoin qu'avait son humilité que ses bonnes actions demeurassent cachées s'ajoutait en cette circonstance la crainte que le seigneur de Mantoue, instruit du sacrifice qu'il s'imposait, ne voulût encore supporter cette charge. Comme il est difficile qu'une chose sue de plus d'une personne demeure toujours secrète, il en parvint quelque chose parmi les savants. Les plus illustres professeurs d'Italie lui offrirent aussitôt leur concours gratuit, qu'il se défendit vainement d'accepter. Il y eut toujours depuis quelques-uns d'entre eux à la Maison Joyeuse.

Malgré tous les soins dont il était surchargé, il savait se réserver du temps pour le service des pau-

vres; il visitait chaque jour les hôpitaux et les prisons, et les uns et les autres recevaient à Mantoue, grâce à son influence, de salutaires améliorations. En visitant les hôtes de ces lieux également tristes quoiqu'à des titres divers, il s'efforçait de se faire, comme saint Paul, tout à tous pour les gagner tous. Que d'âmes il ramenait du désespoir à l'espérance et à la confiance en Dieu! Combien arrachées au vice et à l'infamie, et qui, grâce à ses douces et persévérantes exhortations, réparaient leurs désordres passés par le travail de la pénitence! Partout où il y avait des larmes à essuyer, un conseil à donner, on était sûr de le voir accourir, et son nom était à Mantoue mieux connu peut-être encore du pauvre que du lettré.

Il se levait tous les jours un peu avant quatre heures, et commençait la journée par ses courses apostoliques dans Mantoue. Dieu seul avait le compte de tous les cœurs qui le bénissaient déjà quand il rentrait à six heures à la Maison Joyeuse pour entendre la messe avec ses chers disciples. Chaque mois, ces jeunes hommes, avec une joie qu'augmentait encore celle qu'il témoignait lui-même, lui remettaient pour ses pauvres le montant des économies qu'ils avaient faites sur leurs dépenses courantes. Continuez ainsi, chers fils, leur disait-il, ne perdez jamais le souvenir de ceux de vos frères en Jésus-Christ qui vivent dans la privation continuelle des choses qui vous paraissent le plus indispensables, et les bénédictions de Dieu se répandront sur votre jeunesse.

Comment sa charité si vive et si tendre n'aurait-elle pas passé dans l'âme de ses élèves? La jeunesse a des penchants si nobles quand on sait les développer, un cœur qui s'ouvre si facilement au bien, qu'un généreux exemple ne peut manquer d'agir fortement sur elle. C'est pourquoi les instituteurs indignes devraient être l'horreur de tout ce qui se sent un cœur chrétien, et contraints à quitter des fonctions où leur exemple et leur enseignement, qui se vicie au contact de leurs mœurs corrompues, concourent également à perdre, et quelquefois sans retour, ces âmes jeunes et impressionnables qu'on a l'imprudence de leur livrer.

L'exemple du zèle et de la régularité qu'apportait Victorin dans l'accomplissement de ses devoirs religieux n'était pas moins puissant; il avait suffi de voir cet homme qu'on respectait tant s'approcher deux fois la semaine de la table sainte, pour que la confession fréquente fût bientôt en usage dans la Maison Joyeuse, et que chaque dimanche ce fût, suivi de la plupart de ses disciples, qu'il prît sa part du pain des forts, de cette mystérieuse et divine nourriture où il puisait toutes ses vertus.

La piété de ce grand homme n'avait rien d'austère. L'innocence de sa vie et l'amour divin qui remplissait son âme l'avaient établi dans une paix si solide que la plus aimable gaieté l'animait toujours. On ne riait jamais d'aussi bon cœur que lorsqu'il était là; on n'était jamais si heureux qu'en sa présence : il était

l'âme et la vie de tous ceux qui l'aimaient. Il portait dans le monde, quand, bien malgré lui, il était obligé d'y paraître, cette même humeur douce et gaie, et animait la conversation par d'ingénieuses saillies.

D'un penchant naturel à l'impatience, qu'il avait sévèrement réprimé, il avait conservé une répartie vive qu'il retenait ordinairement, mais à laquelle il donnait libre cours quand il se trouvait en face de la sottise et de la suffisance.

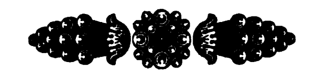
Un jour qu'il n'avait pu se dispenser d'assister à un grand dîner que donnait le souverain de Mantoue, il se trouva placé à table auprès d'un gentilhomme mantouan dont l'embonpoint excessif faisait un contraste parfait avec sa constitution délicate. Ce gentilhomme, qui dévorait plutôt qu'il ne mangeait tout ce qu'on plaçait devant lui, et qui buvait avec la même avidité, portait de temps en temps un regard dédaigneux du côté de Victorin, sur l'assiette duquel il ne voyait presque jamais rien. Enfin, tout orgueilleux de ses exploits en présence de cet impuissant, il ne put se retenir plus longtemps, et commença à se glorifier de jouir d'un appétit si formidable, d'une vigueur si peu commune, qu'il pouvait, sans se lasser jamais, boire et manger du matin au soir. Quelle différence! hein! continua-t-il en s'adressant plus directement à Victorin, entre vous et moi! Et comme les dons de la nature ont été inégalement répartis entre nous!

— C'est vrai, répondit tranquillement Victorin, et je vous plains, car la nature vous a traité en marâtre.

— Comment? dit le gentilhomme surpris.

— Eh! sans doute, puisqu'elle n'a mis au service de votre voracité que ce qu'elle a départi à ma sobriété, deux mains et un estomac!

Chacun rit de cette saillie inattendue, et le gros gentilhomme si fier de son appétit demeura déconcerté.



# CHAPITRE XV.

Prise de Brescia. — Espérances des républicains milanais. — Invasion de l'état de Mantoue par Philippe-Marie. — La guerre est reportée sur le territoire milanais. — Danger de Gonzague. — Le bruit de sa mort se répand à Mantoue. — Désespoir de Louis. — Il veut joindre l'armée des confédérés pour venger son père. — L'emportement de sa douleur est calmé par Victorin. — Paula prie avec ses fils et tout le peuple de Mantoue pour la conservation de son époux. — On reçoit des nouvelles de Gonzague. — Joie et repentir de Louis.

La campagne contre le duc de Milan était ouverte. Le généralissime de l'armée des confédérés, Carmagnola, avait formé le dessein de surprendre Brescia, une des places les plus fortes du duché de Milan. Le 17 mars 1426, il pénétra dans la ville basse; et quoique tous les lieux forts fussent demeurés au pouvoir du duc, et qu'il eût à repousser les attaques des plus grands capitaines de Philippe-Marie, Guido Torello, François Sforza, Nicolas Piccinino, il se maintint dans la partie de la ville où il était entré. Son courage, son activité, son génie suppléant au désavantage de sa position, et conjurant les dangers qui le menaçaient, il réduisit à l'inactivité les généraux qui lui étaient opposés, pendant qu'il faisait successivement

le siége de toutes les fortifications de la ville, indépendantes les unes des autres; et le 20 novembre 1426, après cinq capitulations obtenues à de longs intervalles, il complétait la conquête de Brescia sans que les ennemis eussent pu l'en distraire ou l'en empêcher. Ce magnifique fait d'armes excita des transports d'admiration et de joie; les hommes désintéressés crurent y voir la fin de la guerre, les bannis de Brescia et de Milan, et les anciens républicains, la déchéance du duc Philippe-Marie. Chacun escompta selon ses intérêts du moment la victoire de Carmagnola. Philippe-Marie, effrayé, se hâta de conclure une paix défavorable, presque honteuse, qui remplit d'indignation tous les ordres de la société milanaise. Dans toute la ferveur de l'espérance que la prise de Brescia et la paix qui l'avait suivie avaient donnée aux bannis milanais, Victorin vit venir à lui avec agitation un de ses disciples, jeune homme de vingt ans, plein de feu et d'imagination, et descendant d'une famille qui avait occupé les premières charges à Milan du temps de la république.

Eh bien, maître, s'écria-t-il en abordant Victorin, que dites-vous de ce qui se passe?

— Quoi? de la prise de Brescia?

— Non, non! de la chute inévitable de la tyrannie à Milan?

— Oh! vous allez bien vite! dit Victorin en souriant.

— Écoutez un passage de cette lettre qu'un de mes

amis qui habite Milan m'a fait remettre par une personne sûre.

— J'écoute.

« L'indignation de cette paix honteuse qu'il vient de conclure est à son comble. Le peuple, les bourgeois, la noblesse sont unanimes à détester sa conduite. On parle tout haut de ses vices, de sa lâcheté, de sa perfidie, et de renverser sa tyrannie. Que le parti républicain se tienne prêt. Encore quelques semaines, quelques jours peut-être, et la révolution sera accomplie. » — Maître, que dites-vous ?

— Que ces nouvelles sont très-graves, si votre ami est bien informé.

— Comment ! Mais puisqu'il habite Milan !

— Ah ! cela ne prouve rien. Si je devine la nature de votre ami par la lecture que vous venez de me faire, cette nature est un peu vive ?

— Oh ! très-vive.

— Il met facilement de la passion dans ses paroles et dans ses actes ?

Oh ! oui, beaucoup.

— Et c'est un républicain, n'est-ce pas ? sa lettre semble en faire foi ?

— De quel autre parti peut être à Milan quiconque se sent un peu de cœur ?

— Doucement, mon cher fils; nous reviendrons sur ce sujet tout à l'heure. Votre ami est très-jeune; vingt ans, comme vous, peut-être; c'est l'âge où l'on se croit de force à remuer le monde; de plus, sa na-

ture est vive, il a de l'ardeur, de la passion, il est républicain, et il annonce le triomphe de la républi-que : puis-je ne pas conclure que sa nouvelle pèche contre la vérité?

— Comment! vous le croyez capable d'un men-songe?

— A Dieu ne plaise! mais il se trompe, et, se trompant, il trompe les autres de la meilleure foi du monde. C'est l'histoire ordinaire des hommes. Ne voyez jamais légèrement avec les yeux d'autrui, si vous ne voulez point dans la vie vous exposer à de graves mécomptes. Reconnaissez qui vous parle avant de donner votre confiance au récit qu'on vous fait, quelque penchant que vous puissiez avoir à y ajouter foi. Pour que j'accepte sans la discuter avec moi-même l'appréciation que me fait un autre des hommes et des choses il faut que son caractère et son esprit me soient un sûr garant de la rectitude et de l'équité de ses jugements, et, de plus, que je le sache complétement désintéressé dans la question; car, dès qu'un intérêt s'en mêle, de quelque ordre qu'il soit, la passion, chez les meilleurs esprits, fausse singu-lièrement la raison.

— J'en conviens. Mais qu'y aurait-il d'impossible à ce que, les événements aidant, il y eût un retour à Milan vers l'ancien ordre de choses? dit le jeune homme, qui ne voulait point se dessaisir de son es-pérance.

— Il y a une impossibilité que je dirais absolue

(si j'osais me servir de ce terme, en rien de ce qui concerne l'homme), à ce retour vers les institutions républicaines; car les institutions politiques n'ont d'autre valeur que celle que leur prête le concours de l'homme, et les hommes manquent complétement chez vous au gouvernement républicain. — Oui, mon fils, malgré vous et vos amis, dévoués comme vous! La minorité d'un pays, dans un jour d'audace et de succès, réussira vainement à faire prévaloir une forme de gouvernement sur une autre; si les mœurs, les tendances, l'esprit du plus grand nombre, repoussent cette forme, elle est condamnée à périr avant d'avoir vécu, et les choses reprendront d'elles-mêmes le milieu dans lequel ce pays se sent vivre conformément à ses instincts et à ses goûts. Voilà ce que les hommes de parti ne veulent pas comprendre et le secret des chimériques efforts dans lesquels se consume leur vie, mais voilà ce que le sens commun dit merveilleusement tout autour d'eux, et pourquoi Milan, habituée depuis longtemps à l'autorité des Visconti, la considérant aujourd'hui comme la seule légitime et nécessaire, ne songera pas à la république, et restera fidèle à son duc, malgré l'irritation que lui cause cette paix signée après la prise de Brescia. Et c'est aussi pourquoi, mon fils, j'ai trouvé que vous vous étiez un peu hâté d'avancer que quiconque se sent un cœur à Milan ne peut manquer d'être républicain. Je dirais, moi, que, si sa raison règle son cœur, il doit y être

au contraire forcément antirépublicain, puisque la république ne saurait amener à sa suite que la violence, l'anarchie et la ruine de Milan, s'il ne se trouvait à temps un nouveau Visconti pour la tirer de l'abîme.

Le jeune disciple ne répliqua point. Il s'inclina sous l'autorité de la parole du maître, mais il ne se défendit point sans doute, dans ses illusions patriotiques, de désirer que les événements vinssent donner un démenti aux prévisions de Victorin.

Ces événements ne se firent pas attendre, et justifièrent pleinement l'opinion du maître. Toutes les classes de la société milanaise offrirent hommes et argent à Philippe-Marie, ne mettant d'autre condition à leur dévouement que la reprise des hostilités; et les espérances des républicains s'évanouirent comme un léger brouillard aux premiers rayons du soleil.

Philippe-Marie, l'année suivante, en 1427, facilement docile aux supplications que ses sujets lui avaient adressées, reprit tout à coup la guerre par une irruption dans l'État de Mantoue.

Ce petit État, si tranquille et si heureux sous l'administration paternelle de Jean-François, se remplit d'alarmes et de terreur; les habitants de la campagne se renfermèrent dans les lieux forts, châteaux élevés dans toute la Lombardie pour mettre les paysans et leurs troupeaux à l'abri d'une invasion soudaine, et qui pouvaient se comparer à des villages fortifiés. Partout on était résolu à se défendre jusqu'à la der-

nière extrémité plutôt que de céder aux Condottieri du duc de Milan. De son côté, Jean-François ne s'épargnait pas, et prenait tous les soins que la prévoyance et l'habileté peuvent suggérer. A l'ouverture inopinée de la campagne, le généralissime des confédérés était encore retenu loin de l'armée par les suites d'une chute de cheval; mais bien qu'en son absence les troupes milanaises eussent eu quelques succès, et que la flotte que le duc avait fait construire sur le Pô se fût emparée de Casal Maggiore, on parvint cependant à reporter le théâtre de la guerre dans le duché de Milan, après que Francesco Bembo, amiral des Vénitiens, eut pris ou brûlé une grande partie de la flotte milanaise.

Quand Carmagnola eut repris son commandement, il s'avança vers Crémone pour en former le siége; et l'on vit réuni sous les murs de cette ville le plus grand nombre de combattants que l'Italie eût encore fourni : on n'y comptait pas moins de soixante-dix mille hommes.

Malgré ses agitations politiques et ses guerres presque continuelles, l'Italie avait accru sa puissance et ses ressources sous ces dominations d'un seul qui s'étaient élevées partout sur les ruines de républiques mal réglées et mal défendues.

Philippe-Marie crut devoir se porter de sa personne sous les murs de la ville assiégée pour encourager les siens à bien faire. En effet, le désir de se signaler sous les yeux de son prince transporta l'armée mila-

naise d'une telle ardeur, qu'impatiente d'engager la bataille, elle se précipita sur le camp même de Carmagnola. La mêlée fut terrible. Le terrain sur lequel la cavalerie eut à se déployer, desséché par l'extrême chaleur, couvrit bientôt les combattants d'un nuage si épais de poussière qu'on ne se voyait pas à vingt pas, et qu'on avait à craindre de frapper ses amis comme ses ennemis.

Gonzague fit des prodiges de valeur, et séparé des siens, enveloppé de toutes parts, ce ne fut qu'après une suite d'efforts héroïques qu'il parvint à se faire jour à travers l'ennemi; mais comme il avait tardé à rejoindre le gros de l'armée, le bruit se répandit qu'il était demeuré parmi les morts, et parvint promptement à Mantoue, où la douleur et la consternation furent générales.

Paula courut aux autels, où elle fut suivie d'une foule toujours grossissante demandant à Dieu, comme elle, que cette triste nouvelle ne se confirmât point. Elle eût voulu qu'on dérobât à ses fils la connaissance du malheur dont on les disait atteints, pour leur épargner une douleur inutile, si les exprès qu'elle avait fait partir pour Crémone démentaient à leur retour ce bruit désolant. C'était un de ces bruits qui prennent pour se répandre la force expansive de la vapeur; on ne les peut arrêter nulle part, parce qu'ils circulent partout à la fois : il avait pénétré tout d'abord dans le paisible enclos de la Maison Joyeuse.

Ce coup inattendu, quand sa jeune et ardente ima-

gination ne rêvait pour son père que succès brillants et joies du retour, avait réveillé chez Louis toute la violence de son caractère, plutôt assoupie que vaincue. Après avoir fait retentir la maison des cris de sa douleur, il dit avec emportement qu'il voulait partir pour aller venger la mort de son père.

Victorin, qui avait laissé passer un premier moment dont aucune autorité n'aurait pu réprimer la violence, crut devoir intervenir alors, et dit qu'il s'opposait formellement à ce dessein.

Oh! maître! s'écria Louis, dans toute autre occasion, respect à vos paroles, soumission à votre autorité; mais aujourd'hui ne m'exposez pas, en vous opposant à mon départ, à oublier tout ce que je vous dois!

— Celui qui peut, à un moment donné, méconnaître une autorité légitime n'est pas encore bien avancé dans la voie qui mène à Dieu, dit Victorin.

— Mais quand l'amour filial et l'honneur l'obligent également à ne reconnaître plus qu'un seul devoir, celui de venger son père! répliqua l'enfant.

— Mais, s'il est chrétien, il sait bien que Dieu réprouve la vengeance; que son père fût-il tombé sous le fer d'un assassin, il devrait bannir de ses lèvres toutes paroles et de son cœur toutes pensées de vengeance; de plus, s'il n'a que treize ans, l'honneur l'engage simplement à donner à ses frères et à ses condisciples l'exemple de la soumission et de l'obéissance; et s'il lui reste une mère, l'amour filial

lui fait une loi de ne pas tuer cette mère en l'obligeant à craindre pour les jours de son fils quand elle a tout à redouter pour ceux de son époux ! Ne pensez-vous pas à votre mère ?

— Ma mère, ô ma mère! s'écria Louis, quelle doit être sa douleur! Et des larmes qui ne s'étaient point fait jour encore inondèrent son visage.

Les pensées du jeune garçon avaient pris une autre direction, il s'oubliait lui-même pour s'attendrir sur sa mère; la crise était passée. Victorin en remercia Dieu, mais il comprit tout ce qu'il y avait encore d'âpre et de violent dans cette nature, et craignit de n'en pas triompher complétement.

Votre place est auprès de votre mère, reprit-il au bout d'un moment, elle prie sans doute, et toute la ville avec elle; allons joindre nos prières à celles qui s'élèvent vers Dieu pour votre père, et soumettons-nous à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner de nous. — Allons! venez, que l'abattement ne succède pas à la violence; montrez ce qu'est un chrétien quand il pénètre dans la voie douloureuse appuyé sur son Dieu. Soyez fort; soyez un héros, non pas en nourrissant des projets insensés, mais en commandant à votre âme!

Louis le suivit en silence; il fut joint par ses frères. Tous les écoliers de la Maison Joyeuse sollicitèrent la grâce de pouvoir s'unir aux fils de Gonzague dans une commune prière, et le maître avec tous ses disciples descendit dans la ville.

Paula était à une église Saint-Paul qu'elle avait fait bâtir et qu'elle affectionnait particulièrement. Victorin et son intéressant cortége s'y rendirent. L'église était comble. Paula était près de l'autel, à genoux sur la terre nue, priant avec ardeur; quand elle sentit, plus qu'elle ne les vit, ses fils à ses côtés, elle les entoura de ses bras, et levant ses yeux chargés de pleurs vers le Dieu caché sous les voiles eucharistiques qui reposait sur l'autel, elle sembla lui demander de ne point laisser ses enfants orphelins.

Elle avait fait vœu de ne point quitter cette église qu'elle n'eût acquis la confirmation de son malheur, et personne ne voulut qu'elle y demeurât la dernière. La nuit enveloppa vainement la ville: les prières continuèrent aussi vives, aussi ardentes; les hymnes sacrées montèrent sans interruption vers Celui qui triomphe à son gré de la mort.

Louis, rendu complétement à lui-même, offrit son sacrifice à Dieu, et implora son pardon de la révolte momentanée de son âme. Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne! répétait-il encore, quand à l'aube blanchissante il se répandit dans l'église un vague murmure, dont cependant Paula fut agitée dans toutes les profondeurs de son être, et que peu après une voix d'enfant s'écria : Dieu a conservé le seigneur de Mantoue! A cette révélation, qui semblait être apportée par un ange, chacun se prosterna la face contre terre, et il y eut un moment de suprême silence. Un homme qui paraissait épuisé de fatigue,

mais dont le regard était joyeux, traversait alors la foule agenouillée, et s'approchant de Paula, il lui remit, un genou en terre, un billet de son époux.

C'était un exprès que Gonzague échappé au danger s'était empressé d'envoyer à sa femme, redoutant ce qui était arrivé, que la nouvelle du péril où il avait été ne parvînt à Mantoue avant celle de sa délivrance.

Paula lut, d'une voix profondément émue, à cette foule qui avait prié et pleuré avec elle, les quelques lignes qu'elle venait de recevoir; un grand cri de reconnaissance et d'amour fut élancé vers Dieu, et les voûtes de l'église retentirent ensuite de ce sublime chant d'actions de grâce sorti de la plume éloquente de saint Ambroise et de saint Augustin.

O maître, disait, dans la journée qui suivit cette nuit solennelle, Louis en reposant sa tête sur le sein de Victorin, la bonté de Dieu me confond! Je méritais si peu la grâce qu'il m'a faite! Je suis tout honteux de mes violences d'hier, j'ose à peine lever les yeux sur vous.

— Conservez-en le repentir, lui répondit Victorin, mais repoussez la honte qui n'est qu'un effet de notre amour-propre mécontent et surpris de notre faiblesse. La honte ne préserve point des rechutes, et conduit au désespoir; le repentir élève, transforme l'âme, et la rend capable de sortir victorieuse de grandes tentations. J'aurais plus de confiance dans la vertu d'un homme qui se repent que dans celle de l'homme qui croit n'avoir rien à se reprocher, car l'un a mesuré sa

faiblesse et lutte contre elle, tandis que l'autre peut se faire de dangereuses illusions ; mais je considérerais comme perdu pour la vertu l'homme que je ne verrais sensible qu'à la honte, sentiment purement humain, incapable tout seul de porter à la correction d'un seul défaut, et qui ne sait produire, si Dieu ne s'en mêle, que des hypocrites de vertu.

— Mais cependant, mon père, répliqua Louis, vous nous avez dit bien souvent qu'il est une confusion, une honte salutaire qui doit suivre le péché dans l'âme que Dieu n'a pas abandonnée.

— Et je le répète encore. Confusion qui naît immédiatement de la comparaison que fait l'âme pécheresse de la bonté de Dieu et de son ingratitude, qui la porte à rentrer dans l'abîme de son néant, à implorer le pardon de son péché d'un cœur contrit et humilié; confusion qui n'est à proprement parler qu'une première forme du repentir; confusion salutaire, parce qu'elle n'a point en vue les hommes, mais Dieu seul. Si je me suis trompé et que la honte que vous ressentez ce matin soit de cette espèce, conservez-la précieusement, car c'est par elle que vous réussirez à vous dépouiller du vieil homme.

— Non, non, mon père, elle est d'un ordre moins relevé, car elle me cause de la tristesse et du découragement, et me fait souffrir surtout d'avoir paru si peu maître de moi devant vous et mes condisciples!

— Ce sont là des surprises de la nature dont nous ne devons pas nous effrayer, et nous avons au con-

traire à remercier Dieu quand il permet, au milieu de nos obscurités, que nous parvenions à les découvrir. Prions, mon cher fils, prions plus que jamais dans ces luttes pénibles avec l'antique ennemi de l'homme; ne nous séparons pas de la croix, elle est encore, comme au temps de Constantin, le signe de la victoire. Vous aurez peut-être plus de combats qu'un autre à livrer, attendu l'impétuosité de votre nature et le fonds d'orgueil que vous portez en vous; mais, si, comme un généreux athlète, vous ne désertez pas la carrière, votre mérite en sera plus grand devant Dieu, et votre récompense proportionnée à la multiplicité des combats. Ayez toujours présentes à l'esprit ces paroles des divines Écritures : L'homme patient vaut mieux que l'homme fort, et celui qui domine son âme que celui qui réduit des villes.

— Eh quoi! s'écria le jeune prince surpris, devrai-je placer dans mon estime l'homme patient au-dessus du fort, du vaillant, du preneur de villes, de l'homme dont la gloire retentit en tout lieu?

— Non, si vous jugez l'un et l'autre d'après les maximes du monde; bien au-dessus, si vous les jugez d'après celles de l'Évangile. Qu'est-ce qu'un preneur de villes, un dompteur de peuples, un fort, un vaillant, sinon un homme plein de vanité et d'orgueil, qui se considère seul dans l'univers et demeure sourd à la voix qui s'élève du sang et des ruines dont il couvre le monde, un homme qui prétend à l'asservissement à son profit de la race hu-

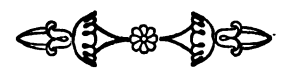
maine, en même temps qu'asservi à ses instincts de cupidité et d'ambition, incapable de se régler lui-même, il est l'esclave de toutes ses convoitises! Mais l'homme patient, qu'est-ce? Une créature qui a l'intelligence des hautes destinées de l'humanité, et ne veut en conséquence soumettre et captiver ses frères que par la charité, qui attend son succès de Dieu et du temps, qui rougirait de s'emporter contre soi ou contre les autres, qui ne permet point aux obstacles de lasser jamais sa paisible persévérance, qui s'avance sans bruit dans le sentier de la vertu, sans s'étonner d'y avancer lentement, et dont l'âme, au milieu des intérêts de la terre, est toujours affectueusement recueillie en Dieu. On fait en un jour, pour posséder ainsi son âme, plus d'efforts héroïques qu'il n'en faut pour prendre bien des villes, et l'on se retrouve après le combat dans un état de paix et de solide contentement infiniment préférable à la joie vaine et fugitive du triomphateur. Ce n'était pas assez pour la bonté de Dieu d'attacher à la vertu des récompenses éternelles, il a voulu qu'elle nous donnât le seul bonheur réel et durable dont nous puissions jouir ici-bas. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, » a dit le Seigneur. Mais, en nous invitant à pratiquer à son exemple la douceur et l'humilité, c'était, dans sa tendresse prévoyante, substituer à la vie de misères de toutes sortes que nous font l'orgueil et ses fruits nécessaires : la violence et l'injustice, une vie de quiétude et de paix qu'il ne serait au pouvoir de personne

de troubler. Et toutes les vertus chrétiennes étant fécondes comme le principe souverain dont elles émanent, cette paix que l'homme patient conserve avec lui-même et avec les autres, en même temps qu'elle assure son bonheur, donne à son intelligence plus de pénétration et d'étendue. Comment la vue de l'esprit ne gagnerait-elle pas en netteté et en lumière, comment son horizon ne s'étendrait-il pas, quand aucune passion mauvaise ne l'obscurcit? Ne sommes-nous pas alors comme l'oiseau qui plane en liberté après avoir rompu le lien fatal qui l'attachait à la terre? Si la vanité, l'orgueil, la colère nous font dire et faire tant de sottises, quelle supériorité ne devons-nous pas avoir sur les autres quand nous sommes parvenus à vaincre ces hôtes incommodes de nos âmes! Vous aurez plus d'une occasion dans votre vie d'observer quel avantage a dans la discussion l'homme maître de lui-même sur l'orgueilleux et le violent. Bonheur, développement de l'intelligence, véritable grandeur, voilà les fruits du temps de ces deux vertus chrétiennes, la douceur et l'humilité, en attendant ces joies infinies et éternelles qui doivent les couronner un jour. Vous voyez que l'écrivain sacré était vraiment inspiré de l'Esprit saint quand il a dit : « L'homme patient vaut mieux que l'homme fort, et celui qui domine son âme mieux que celui qui réduit des villes. »

La question ainsi présentée à son esprit chrétien avait convaincu le jeune homme, mais tout l'homme

terrestre en lui n'en était pas moins bien plus entraîné vers le fort que vers le patient; il le laissait voir sur son front attristé : Enfant, lui dit Victorin, ne vous préoccupez pas de vos préférences; confiez-vous au temps, c'est déjà faire œuvre de patience. Appliquez-vous simplement à déraciner en vous l'orgueil, cette peste de l'âme humaine; Dieu n'en demande pas plus pour l'instant.

Mais le digne maître n'était pas sans inquiétude sur ce disciple dont les qualités brillantes agissaient sur lui plus qu'il n'eût voulu, et pour lequel, en dépit de lui-même, il ressentait une secrète prédilection. Il n'avait pas encore assez gagné sur cette nature fougueuse et superbe pour ne pas appréhender l'avenir. Il répandit dans le sein de Dieu les angoisses de son âme, et appela les bénédictions célestes sur ce fils que son cœur avait si véritablement adopté.



## CHAPITRE XVI.

Charles Malatesti nommé généralissime des troupes milanaises. — Il est battu par Carmagnola. — Carmagnola ne poursuit point ses succès. — Mécontentement et soupçons de Venise. — Traité de paix entre Philippe-Marie et tous les confédérés. — Le gymnase de Mantoue continue sa marche ascendante. — Situation politique de l'Europe en 1428. — Ardeur de la jeunesse pour l'étude. — Formation des académies. — Guarino à Mantoue avec Leonello d'Este. — Frédéric de Montefeltro est placé par le duc d'Urbin sous la discipline de Victorin. — Guarino donne des leçons à la Maison Joyeuse. — Navigateurs et voyageurs italiens. — Le prince Henri de Portugal. — Paul Toscanelli. — Frère Mauro. — Définition de l'humilité.

La guerre se poursuivait avec ardeur, et les généraux de Philippe-Marie, tous illustres dans l'art des combats, Nicolas Piccinino, François Sforza, Guido Torello, Ange de la Pergola, auraient certainement réussi à balancer la fortune si la méfiance du duc de Milan eût permis que le commandement général fût confié à l'un d'eux; mais, égaux en autorité, ils ne se croyaient obligés en aucune occasion à faire le sacrifice de leurs prétentions respectives, leurs divisions jetaient le trouble et le désordre dans leurs opérations, et tous leurs mouvements ou se trouvaient mal calculés ou manquaient de l'ensemble et de la promptitude qui auraient pu en assurer le succès. Dans l'ar-

mée des confédérés, au contraire, Carmagnola, bien qu'il eût des princes souverains sous ses ordres, jouissait, dans le conseil et dans l'action, d'une autorité non contestée; il s'ensuivait que les mouvements de son armée étaient aussi sûrs, aussi décisifs que ceux de l'armée milanaise étaient incertains et mal combinés.

Quand le mauvais succès de la campagne eut forcé Philippe-Marie à ouvrir les yeux sur les dangers de sa politique dans l'occasion présente, il se résolut à faire choix d'un généralissime; mais il n'arrêta sa pensée sur aucun des généraux actuellement à son service. Il aurait craint de trouver un second Carmagnola dans celui de ses capitaines qu'il eût élevé à cette dignité; et de plus il ne voulait point s'exposer à les détacher de lui en paraissant accorder plus d'estime et de confiance à l'un d'entre eux qu'à tous les autres. Il choisit un homme qui pût imposer par sa naissance aux généraux sous ses ordres, à défaut de renom militaire: Charles Malatesti, fils du seigneur de Pesaro. Mais ici encore les combinaisons politiques de Philippe-Marie ne pouvaient manquer de tourner contre lui. Malatesti était à la fois un esprit médiocre et un officier vain et entêté, aussi incapable de déjouer ou de prévenir les manœuvres de l'ennemi que de recevoir un conseil salutaire.

Carmagnola, qui connaissait l'homme qu'on s'avisait de lui opposer, ne chercha plus qu'à le compromettre comme général. La division ne pouvait ainsi

tarder à éclater entre l'inexpérimenté et orgueilleux généralissime et les habiles et non moins orgueilleux capitaines que Malatesti avait sous ses ordres. Il lui tendit une suite de piéges dans lesquels Malatesti ne manqua jamais de se laisser prendre. Enfin, le 10 octobre 1427, ayant su l'attirer dans les marais qui entouraient le village de Macalo, non loin de l'Oglio, et qu'il avait reconnus lui-même avec le plus grand soin, il remporta sur l'armée milanaise une brillante et décisive victoire, et fit prisonnier l'inhabile généralissime.

Il semblait que Carmagnola n'eût plus qu'à se porter sur Milan pour que tous les États de Philippe-Marie tombassent au pouvoir des vainqueurs, et les commissaires vénitiens qu'il avait à son camp l'en pressaient vivement. Mais la hauteur superbe de Carmagnola était déjà blessée du despotisme que Venise prétendait exercer sur toutes ses actions Il ne s'était point si complétement donné à elle qu'il consentît à être traité comme un sujet de cette république; et il résista aux instances impérieuses des commissaires. Déjà, dans l'enivrement de la victoire, aux reproches que lui faisaient les envoyés de Venise d'avoir souffert que ses soldats relâchassent, sans la permission de la république, les prisonniers qu'ils avaient faits, il avait répondu en disant à ceux qui restaient encore dans son camp : Puisque mes soldats ont rendu la liberté à vos frères d'armes, je ne veux pas leur céder en générosité ; vous êtes libres aussi.

Soit que, mécontent de Venise, il voulût se ménager des chances de réconciliation avec son ancien maître, soit qu'il ne se sentît pas assez fort pour rien tenter sur Milan avec quelque certitude de succès, il se borna le reste de la campagne, quoi qu'on pût lui insinuer, au siége de petites places qui tombèrent facilement en son pouvoir. Venise dissimula son ressentiment jusqu'à ce qu'il se présentât des temps plus opportuns pour le faire éclater. La seule indifférence pour ses ordres eût été d'un trop dangereux exemple pour qu'elle le pardonnât jamais, qu'était-ce donc quand elle concevait en même temps les plus graves soupçons contre l'homme qui s'en rendait coupable, quand elle se répétait, dans sa prudence ombrageuse et défiante, que celui qui avait tourné ses armes contre un prince artisan de sa grandeur et de sa fortune militaire pourrait bien songer à les tourner aussi contre une république dont il n'avait épousé les intérêts que pour mieux servir sa vengeance!

C'est la punition de tout homme qui, dans une circonstance donnée, aura plus suivi les entraînements de sa passion que les enseignements de l'honneur, d'être tenu en suspicion par ceux mêmes qui auront tiré tout le profit de sa déloyauté, punition dont tous les actes subséquents de sa vie, quelle que soit leur droiture, ne peuvent guère le garantir. Une voix intérieure dit sans cesse aux hommes qui se servent de lui : Il s'est retourné une fois contre ceux qu'il devait respecter, sinon aimer, pourquoi ne se retournerait-il

pas contre nous? Et il n'obtient jamais ni cette confiance qui entretient en nous la force morale, ni cette estime, récompense la plus enviable de nos travaux et préservatif puissant contre les tentations de l'intérêt personnel dont les plus hommes de bien ne sont pas à l'abri.

Hormis les Vénitiens, aucun des confédérés n'avait eu en vue la ruine complète du duc de Milan; ils avaient voulu le mettre dans l'impossibilité de nuire à ses voisins, ils y étaient parvenus, et ils étaient dès lors tout disposés à accorder la paix à Philippe-Marie, qui venait, au prix de quelques concessions, d'en signer une séparée avec Amédée, duc de Savoie, dont il épousa peu après la fille Marie. Ils avaient d'ailleurs autant que lui besoin de la paix, malgré leurs victoires. Les Florentins étaient ruinés par cinq années d'une guerre dont les énormes sacrifices n'avaient eu pour eux aucune compensation. Moins puissants et surtout moins riches que les Florentins, les princes de Ferrare, de Mantoue et de Montferrat, bien qu'entrés après eux dans cette guerre, étaient épuisés. Dès que Philippe-Marie s'engageait à ne prendre plus aucune part aux affaires de la Toscane et de la Romagne, et qu'ils le considéraient d'ailleurs comme trop affaibli pour ne pas se tenir tranquille, ils n'avaient aucun motif de refuser une paix que le duc sollicitait avec instance. Mais les Vénitiens, possédés du désir de s'agrandir en terre ferme, avaient eu l'intention bien arrêtée de faire servir à cette fin la ligue

où ils avaient consenti d'entrer, et ne se prêtaient pas volontiers aux négociations entamées pour la paix. Ce ne fut qu'après s'être fait céder par le duc de Milan Bergame et Crémone, lorsqu'ils retenaient déjà Brescia, qu'ils consentirent enfin à une pacification générale, dont les différentes clauses furent signées le 18 avril 1428.

Si ce traité de paix était moins honteux pour Philippe-Marie que le premier, puisqu'il ne le signait qu'après une lutte active et prolongée, et lorsque tout l'État de Milan était menacé de devenir la proie de l'ennemi, il était bien plus onéreux; cependant il n'excita aucun murmure à Milan, on s'y confia sur l'esprit d'intrigue et le génie patient du duc pour recouvrer avec le temps autant et plus qu'on n'avait perdu. Carmagnola fut rétabli dans la jouissance de ses biens, sa famille lui fut rendue; en la pressant sur son cœur, il sentit peut-être revivre un reste d'attachement pour Philippe-Marie, qui ne l'avait point frappé dans ceux qu'il aimait, comme il avait pu le redouter. L'éloignement que lui inspiraient la hauteur despotique et la sombre méfiance du sénat de Venise s'augmenta de tout ce que perdait d'énergie la vengeance qu'il avait poursuivie contre le duc de Milan; ses paroles et ses actes s'en ressentirent à son insu, et l'œil sévère de Venise demeura plus que jamais attaché sur lui.

Pendant l'année qui s'était écoulée depuis la victoire de Macalo jusqu'à la conclusion de la paix, le

gymnase de Mantoue avait suivi, malgré la guerre, sa marche ascendante. Des demandes d'admission arrivaient non-seulement de toutes les parties de l'Italie, mais d'Allemagne, de France et d'Angleterre. Quel prix n'attachait-on pas dans ce temps à de bonnes études, et surtout à la direction d'un maître habile et vertueux ! Sans aucun des moyens dont on dispose de nos jours pour établir une réputation : communications nombreuses et rapides, imprimerie, journalisme, trois années avaient suffi pour répandre la bonne renommée du gymnase de Mantoue, et pour que les regards de la jeunesse et du monde lettré fussent tournés avec admiration de ce côté. Cependant si nous interrogeons l'Europe, l'état où nous la trouvons nous paraît peu favorable aux études savantes et littéraires. Il en faut moins à notre époque pour ôter tout élan aux esprits.

On était, en Angleterre, dans les premières années du règne de Henri VI, de ce prince qui à neuf mois avait été salué du titre de roi de France et d'Angleterre, et qui devait un jour, après avoir perdu toutes ses provinces de France, se voir refuser l'obéissance de ses sujets anglais. L'esprit ambitieux et inquiet du duc de Glocester, oncle du roi, et sa rivalité avec Henri de Beaufort, évêque de Winchester, troublaient profondément une minorité placée dans des circonstances difficiles.

En France, le duc de Bedford, l'autre oncle d'Henri VI, commandait en maître au nom de son

jeune neveu. Cette France, toujours en péril et toujours sauvée, avait vu toutes ses provinces passer successivement par toutes les horreurs d'une guerre longue et meurtrière. Les Anglais faisaient alors le siége d'Orléans, le dernier rempart de Charles VII en deçà de la Loire, et la ville, qui s'était vaillamment défendue, était réduite à de telles extrémités, que Charles, ne doutant plus qu'elle ne tombât au pouvoir des ennemis, songeait à s'enfuir en Provence. Mais Jeanne d'Arc n'était pas loin!

En Allemagne, Sigismond de Luxembourg avait à lutter contre la plupart des princes qui déclinaient son autorité, et s'efforçaient d'annuler tous ses efforts pour constituer définitivement l'Empire; les hussites désolaient ses États héréditaires de Bohême, et se répandaient en Allemagne, marquant par la désolation et les ruines tous les lieux où ils passaient. Ces farouches sectaires, dont Luther, au siècle suivant, devait faire revivre les doctrines, divisés entre eux depuis la mort de Jean Ziska, arrivée en 1424, et prenant les noms divers de taborites, orphanites, orébites, calixtins, ne s'entendaient que dans leur haine furieuse contre la société catholique et sur l'atrocité des moyens qu'ils employaient pour la détruire.

Nous avons vu de quels maux le nord de l'Italie était travaillé entre des princes ambitieux et des républiques jalouses et rivales; le midi n'était pas plus tranquille : Louis III d'Anjou et Alphonse le Magnanime, tour à tour adoptés et opposés l'un à l'autre par

l'inconstante Jeanne II, se faisaient une guerre qui ruinait le beau pays dont ils s'attribuaient la possession dans leurs prétentions respectives.

Cette Europe si tourmentée renfermait une jeunesse avide de bonnes études, appliquée à la science, prête à tous les sacrifices, à toutes les privations, pour assister aux leçons d'un maître dont la doctrine et la méthode pouvaient inspirer une plus entière confiance. De grands centres d'instruction, des universités bientôt fameuses s'établissaient partout, dans le but de faciliter les études et de les rendre plus complètes. Des savants, des poëtes, au sein de ces États déchirés par la guerre civile, se livraient les uns à de patientes investigations, les autres aux inspirations de leur génie. L'esprit humain s'avançait précédé du flambeau de la foi catholique, et cette splendide clarté dissipait toutes les ombres qu'auraient pu projeter sur lui les querelles des rois.

Les académies se formaient en même temps que les universités. Les hommes érudits et les poëtes, dit Tiraboschi, voulurent pouvoir se réunir ailleurs qu'aux écoles pour se faire part de leurs doutes scientifiques, pour profiter des lumières que la discussion fait jaillir, et aussi pour soumettre leurs productions à une censure éclairée avant de les livrer à la publicité. Sociétés aimables, dignes des hommes qui en conçurent l'idée, ajoute le judicieux écrivain, et fécondes en heureux résultats, tant que la jalousie et la flatterie ne s'y introduisirent pas.

La plus ancienne académie est celle qui s'était formée à Florence, dans le couvent du Saint-Esprit, occupé par des moines augustins. Un certain nombre de ces religieux, hommes d'esprit et d'érudition, avaient pris l'habitude de se réunir à une heure convenue pour disserter entre eux de science, de littérature et de philosophie. Giannozo Manetti, proche voisin des religieux, eut le désir d'être admis à ces réunions, et pour s'y rendre plus commodément il fit percer une porte de communication qui lui donnait entrée dans la salle même des conférences. Il apporta dans la réunion des moines augustins sa vivacité de dispute, sa puissance d'argumentation, son éloquence et son savoir. Les conférences devinrent si intéressantes que tout ce que Florence comptait d'hommes distingués sollicita successivement la faveur d'en faire partie.

On suspendait chaque jour à une des colonnes de la salle d'assemblée les questions qui devaient être proposées le lendemain, afin qu'il fût loisible à chacun de se préparer à y répondre. Des esprits éminents se formèrent à cette savante école, et cette première académie donna l'idée aux érudits des autres villes d'Italie d'ouvrir des réunions analogues. L'origine des conférences du couvent du Saint-Esprit remonte, dans l'opinion de Tiraboschi, à Luigi Marsigli, augustin très-docte du siècle précédent.

Guarino, appelé à Ferrare pour enseigner les belles-

lettres à Leonello, fils du marquis Nicolas III d'Este, avait aussi formé dans cette ville une espèce d'académie, aux réunions de laquelle le marquis, protecteur éclairé des lettres, ne manquait pas de se trouver quand ses loisirs le lui permettaient. Ferrare, sous Nicolas III, voyait s'accroître son renom scientifique et littéraire ; son université y attirait un grand nombre d'étudiants, et les réunions présidées par Guarino l'élite des savants de l'Italie.

Le temps n'avait rien fait perdre à l'amitié qui s'était formée à Venise entre Victorin et Guarino, mais leurs devoirs mutuels ne leur avaient point permis de se revoir depuis leur séparation. En 1428, la peste qui sévissait sourdement à Venise depuis l'année précédente éclata avec violence, et parut vouloir s'étendre dans les États de terre ferme de la république. Le marquis d'Este, effrayé de quelques cas qui se produisirent à Ferrare, voulut éloigner Leonello, et Guarino conçut la pensée de se rendre avec lui à Mantoue. Par un motif semblable, le duc d'Urbin envoyait aussi dans cette ville son fils d'adoption, le jeune Frédéric de Montefeltro, qu'il plaçait sous la discipline de Victorin.

A peine âgé de seize ans, Leonello, d'ailleurs pourvu de tous les dons extérieurs dont Dieu peut orner sa créature, dissertait avec autant de profondeur que de savoir sur les sciences, les arts, la jurisprudence, la philosophie, déployait une éloquence persuasive, et faisait des vers que n'aurait pas désa-

voués Pétrarque. Ce ne fut pas sans quelque orgueil que Guarino le présenta à Victorin; et il était en effet difficile de résister à la tentation de se glorifier dans un tel élève. Leonello voulut partager tous les exercices du gymnase; il augmenta encore l'émulation qui régnait parmi tous ces jeunes hommes : émulation sans jalousie, qui ne l'empêcha pas de compter autant d'amis que de condisciples.

Frédéric de Montefeltro n'avait que douze ans, mais sa raison avait devancé l'âge, et sa conduite ni ses discours n'avaient plus rien de l'enfance. Fils de Bernard de la Carda des Ubaldini, célèbre Condottiere, il avait été adopté par Gui d'Antonio de Montefeltro, comte d'Urbin, et s'était vu pendant quelques années l'objet de toute la tendresse du comte. Un second mariage d'Antonio avec une Colonna et la naissance d'un fils avaient changé depuis la position de Frédéric, et lui avaient ravi cette première place qu'il occupait dans le cœur de son père adoptif. Malgré son jeune âge, il avait reconnu cette décadence de sa fortune, et il en avait ressenti une tristesse profonde. Trop fier pour se plaindre, il avait souffert en silence, et la hauteur de son âme l'avait préservé du découragement comme de la jalousie. Il avait veillé sur lui-même avec une attention soutenue, et sa jeune raison s'était mûrie à l'exercice qu'il en avait fait. Je veux qu'il m'estime, s'il ne m'aime plus, s'était-il dit. Il avait certainement une très-grande part encore à la tendresse du comte; mais son esprit, offusqué par la

comparaison incessante du présent au passé, ne lui permettait pas de faire ce discernement.

Une nature forte et généreuse comme celle de Frédéric ne pouvait manquer de donner les plus excellents fruits sous la direction de Victorin. C'était pour forcer l'estime des hommes que Frédéric avait supporté ses peines avec tant de courage et de dignité, Victorin lui apprit à les supporter ainsi pour Dieu. Elles étaient un fardeau qui accablait le pauvre enfant, une pensée plus habituelle de Dieu lui fit trouver ce fardeau moins pesant. Les larmes solitaires qu'il versait devinrent plus rares, et son cœur s'ouvrit plus aisément à l'amitié pour le jeune Oddone, le fils du comte d'Urbin. Quand il fut plus avancé dans la voie où son digne maître l'avait fait entrer, ses larmes ne coulèrent plus, et son cœur se porta sans effort vers Oddone. Il repassa dans son esprit les biens qui lui restaient; il s'étonna de s'être trouvé si à plaindre, et craignit d'avoir manqué de reconnaissance envers Dieu. Il accepta sans réserve la situation que les événements lui avaient faite, et la sérénité régna désormais dans son âme comme il s'était efforcé de la porter sur son front dans les plus cruelles angoisses. Que de biens ne vous dois-je pas, disait-il quelquefois à Victorin, et de quel péril où mon orgueil me précipitait ne m'avez-vous pas retiré!

Guarino, dont l'enseignement était si célèbre en Italie, donna des leçons au gymnase pendant le séjour qu'il y fit avec Leonello d'Este. Victorin s'en réjouit

pour ses disciples; son cœur si chrétien ne pouvait connaître ces inquiétudes de se voir surpasser ou même égaler, qui ne permettent point trop souvent à de très-bons esprits d'ailleurs de supporter à côté d'eux aucun objet de comparaison.

Tous les jours, après le souper, à moins que le temps ne le permît pas, les disciples et le maître descendaient dans le Prato. Guarino se joignait souvent à eux, et son esprit ingénieux et facile répandait un grand charme sur les entretiens dont Victorin animait la promenade. Les sujets de ces entretiens étaient le plus souvent pris dans le spectacle que leur offrait la nature. On citait souvent Pline l'Ancien, à l'appui de ce que l'on avançait, et surtout Aristote, l'autorité souveraine du temps dans les sciences qui ont la nature pour objet. On parlait voyages, découvertes de terres inconnues, choses dont l'esprit public s'occupait beaucoup alors. On rappelait les courses merveilleuses, en Tartarie, en Chine, et dans diverses autres contrées de l'Asie, du Vénitien Marc-Paul, dans la dernière moitié du treizième siècle. On vantait l'énergique persévérance du prince Henri de Portugal, qui entretenait à ses frais des marins pour aller explorer des mers nouvelles, et qui faisait tracer et traçait lui-même des cartes nautiques pour guider ses hardis navigateurs. Entreprises que la boussole, rapportée d'Asie par Marc-Paul, perfectionnée par Flavio Gioja et appliquée par Torsello à la navigation, commençait à rendre moins hasardeuses.

Jean Gonzalez Zarco et Tristan Vaz Texeiro, naviguant d'après les inspirations du prince, avaient, en 1418, procuré au Portugal l'île de Puerto-Santo; en 1420, un autre des marins qu'il tenait à sa solde, Barthélemy Perestrello, avait découvert une nouvelle île, à laquelle on avait donné le nom de Madeira, à cause du bois dont elle était couverte. On avait allumé dans cette île un incendie qui ne s'éteignit que sept ans après avec sa dernière forêt.

Henri de Portugal, à chaque découverte, était plus heureux qu'un conquérant à qui l'on eût annoncé la soumission d'un nouveau royaume. Étranger à la politique, habitant près de la mer à l'extrémité méridionale du Portugal, ses regards étaient sans cesse arrêtés sur cet Océan qui lui semblait devoir conduire vers bien des rivages ignorés, et tous ses revenus employés à entretenir l'audace de ses aventuriers. Jean de Bethencourt, gentilhomme normand, s'était, au commencement du siècle, mis en possession, par son courage et son audace, des îles Canaries, ces îles retrouvées au douzième siècle par huit Arabes partis de Lisbonne, et perdues une seconde fois pour les Européens. Après avoir confié à son neveu la garde de ces îles, Jean de Bethencourt était allé dans sa patrie solliciter les secours qui lui étaient nécessaires pour conserver sa conquête; mais, à peine écouté d'une cour égoïste et frivole, et ne trouvant pas chez les particuliers plus de sympathie pour son entreprise, il était mort de chagrin. Son neveu, Maciot de Bethen-

court, hors d'état de conserver les îles, les avait cédées, en 1424, à don Henri, contre des pensions et l'abandon à son profit des fabriques de savon que le prince avait établies dans l'île de Madère peu après la découverte. La France préludait ainsi à l'abandon où elle devait laisser successivement la plupart des terres lointaines que lui assureraient la courageuse audace et les efforts héroïques de ses enfants.

Quand on commençait à parler de don Henri, les jeunes écoliers de la Maison Joyeuse eussent voulu que l'entretien ne tarît plus; et mille questions insidieuses étaient toujours adressées à Victorin pour l'engager à dire encore sur le prince quelque chose de nouveau. Il était difficile en effet qu'un tel homme n'excitât pas au plus haut point l'intérêt et la curiosité de la jeunesse.

On s'étendait aussi quelquefois sur Marco Cornaro, Vénitien, qui, au commencement du siècle précédent, avait voyagé en Perse et dans d'autres contrées de l'Orient, à travers des fatigues et des dangers incroyables; on vantait à ce sujet les encouragements intelligents que Venise savait donner aux voyages de découvertes, et l'on rappelait que ses voyageurs, à cette heure même, exploraient l'Asie dans tous les sens.

On nommait le Florentin Paul Toscanelli, que ses travaux de mathématiques appliqués à l'astronomie présentaient déjà à l'admiration des savants, quoiqu'il fût à peine âgé de trente et un ans. C'est à lui

qu'on dut, en 1468, le fameux gnomon de Florence, alors unique, et resté depuis sans rivaux en Europe. Comme la plupart des hommes distingués de son temps, dans cette féconde Italie, Paul Toscanelli ne s'était point borné à l'étude d'une science : il était excellent géomètre, savant géographe, et il possédait une connaissance si approfondie des langues grecque et latine qu'il fut choisi, avec Cosme de Médicis, Ambroise le Camaldule, Leonardo Bruni, Giannozo Manetti, Poggio, Carlo Marsupini, Baptiste Alberti et quelques autres, par le testament de Niccolo Niccoli, pour mettre en ordre et collationner la bibliothèque que léguait au public cet ami des lettres.

Le frère Mauro, simple frère convers de l'ordre des Camaldules, du couvent de Mureno, près de Venise, n'était pas oublié non plus. Ce bon frère, humblement et pieusement occupé des devoirs de son état, savait néanmoins, comme par une révélation du ciel, guider les navigateurs par des cartes excellentes, qu'il dressait dans ses veilles solitaires. On le vit plus tard, sur l'ordre que lui en donna Alphonse V de Portugal, à l'instigation de don Henri, construire un planisphère à l'usage des pilotes qu'on voulait envoyer à la découverte de ce fameux passage par mer aux Indes orientales, qui préoccupait tous les esprits. Ce planisphère, qu'il termina en 1459, fit l'admiration des savants.

Quand on avait terminé la promenade pendant laquelle avaient lieu ces entretiens tant aimés des

jeunes disciples, on s'arrêtait en un certain endroit du Prato que Victorin affectionnait parce qu'on y jouissait d'une vue charmante. Il s'asseyait au pied d'un saule, dont les branches redoublées et gracieusement inclinées caressaient légèrement la verte pelouse où les jeunes gens se plaçaient sans ordre mais aussi près qu'ils le pouvaient du maître vénéré dont ils ne se lassaient jamais d'entendre la parole.

Dans ce lieu, l'entretien prenait un autre tour; le cœur en faisait tous les frais; le sentiment dominait l'esprit; les pensées s'élevaient vers Dieu pour le remercier et bénir sa bonté du bonheur dont on jouissait. — Qu'elle est adorable, s'écriaient ces aimables jeunes gens, cette bonté de notre Dieu! comment pouvons-nous si souvent en détourner les regards de notre âme! et pourquoi tant d'hommes paraissent-ils jouir de tous les biens qu'elle nous a prodigués, avec aussi peu de reconnaissance et d'amour que si nous les tenions de nous-mêmes!

Après une réflexion de ce genre, on interrogeait du regard Victorin, pour qu'il y répondît, lui qui, disait-on, avait réponse à tout. Ce n'était pas bien difficile; c'était l'esprit de l'homme qu'il interrogeait pour répondre, cet esprit devenu si vain, si orgueilleux depuis sa chute, toujours prêt à s'attribuer les dons qu'il tient de Dieu, et à dire comme ce roi d'Égypte : Ce fleuve est à moi, c'est moi qui l'ai créé! — Je suis le dieu de toutes choses! — Je suis mon dieu!

Quand ces jeunes esprits s'étaient bien indignés de

cette monstrueuse ingratitude dont ils se supposaient incapables, leur digne maître les mettait en garde contre leur assurance, leur disant que l'homme qui n'établit point solidement dans son cœur le règne de l'humilité n'est pas à l'abri d'outrager Dieu de cette manière qui leur causait tant d'horreur. Et comme cette vertu, quoiqu'elle soit le fondement assuré et la sauvegarde de toutes les autres, prend racine la dernière dans le cœur de l'homme, et répugne surtout à la jeunesse, si portée au contentement de soi-même, à la vaine gloire, à l'amour des louanges et des distinctions, plus d'un jeune front devenait pensif, et plus d'un esprit s'étonnait de cette obligation de l'humilité qu'il avait crue plutôt une vertu du cloître que du monde. On acceptait la modestie parce que l'amour-propre y trouve encore son compte, mais on s'effarouchait de l'humilité; il paraissait dur, honteux peut-être, de s'y ranger, et la surprise de Louis quand il lui fut dit que l'homme patient est au-dessus du vaillant eût été partagée par presque tous ses condisciples.

Un de ces jeunes hommes, fils d'un prince souverain d'Allemagne, ne put se retenir de dire, dans l'un des entretiens du saule où Victorin avait encore préconisé la vertu de l'humilité, qu'il croyait difficile qu'un grand du monde, un prince, un chef de guerre alliât avec les devoirs de sa position les sacrifices qu'exige l'humilité, sans être exposé à se voir soupçonné de bassesse de cœur.

Et des marques d'approbation se lurent sur plus d'un visage.

Victorin sourit. Mon fils, demanda-t-il au jeune homme, supposez-vous votre prince, votre chef de guerre, disciple de Jésus-Christ?

— Quel autre maître pourrait-il suivre?

Comment donc alors s'y prendrait-il pour s'exempter des vertus qu'a pratiquées son maître? Avez-vous oublié ces paroles de Jésus-Christ que vous lisez dans l'Évangile : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur! » Le Roi des rois a été humble, et l'homme, ce ver de terre, cette créature que la mort arrachera dans un moment à ses grandeurs d'emprunt, craindrait de le paraître! Mais qu'est-ce que l'humilité? N'est-ce plus cette vertu surnaturelle qui fait sortir la créature d'elle-même pour ne la plus faire vivre qu'en son Créateur, qui la rend si jalouse de la gloire de son Dieu, qu'elle ne peut souffrir qu'on lui attribue rien des dons qu'elle tient de lui? L'humilité, n'est-ce pas l'oubli de soi-même poussé jusqu'à l'héroïsme? N'est-ce point encore l'amour le plus vrai, le plus tendre de l'humanité en Dieu et pour Dieu? Et si l'humilité est tout cela, quelle malheureuse condition dispensera un chrétien de cette vertu? Ah! si vous appelez bassesse, mon jeune ami, la patience, la douceur, le pardon et l'oubli des injures, le dévouement, l'esprit de sacrifice, l'humble est bien bas, je le confesse, et c'est ce qui fait sa gloire, car c'est par ces traits qu'il se rapproche de son Dieu; mais

si la bassesse se trouve encore dans l'égoïsme, la fraude, le mensonge, l'emploi réfléchi, persévérant des plus tortueuses intrigues pour arriver à ses fins, qui, plus que l'orgueilleux, nous présente de bassesse, et où la chercher, si ce n'est dans son cœur? Frappé des apparences que revêt l'humilité chez les religieux, voués par état à un détachement absolu, vous l'avez crue incompatible avec certaines positions élevées de la société, mais ce n'est là qu'une forme qui se modifie selon les situations; et si vous jugez que les vertus que j'ai nommées, et dont l'acquisition n'est assurée que par l'humilité, conviennent à tous les chrétiens sans distinction, vous ne direz plus que cette vertu mère n'est point compatible avec les devoirs des hommes appelés à en conduire d'autres, mais vous conclurez au contraire qu'ils ne sont qu'à ce prix dignes d'exercer le commandement sur leurs frères.

On ne quitta pas le saule ce soir-là sans s'être promis intérieurement de travailler à acquérir une vertu qu'on n'avait dédaignée que par irréflexion et légèreté.



## CHAPITRE XVII.

Vacances. — Partie de chasse. — Prómenade de Victorin. — Conversation qu'il entend. — Le jeune pâtre amateur de science. — Victorin chez Geraldi et Jeanne. — Nouveau disciple. — La longue absence de Victorin cause des inquiétudes à la Maison Joyeuse. — On se met à sa recherche. — Il présente à Guarino l'honnête Geraldi comme son ami.

On était entré dans les vacances de Pâques. Les cœurs étaient tout joyeux encore de cette belle fête, qui clôt si admirablement les tristes et touchantes solennités de la semaine sainte. Après avoir suivi le divin Maître dans les humiliations et les douleurs des derniers jours de sa vie mortelle, quelle douceur profonde n'éprouve point l'âme chrétienne à se reposer dans l'éclatant triomphe qu'il remporte sur la mort, et dans cette preuve irréfragable qu'il laisse au monde de sa divinité! Le juste que les Juifs ont mis à mort, pour sa doctrine et ses bienfaits, était bien le fils de l'Éternel, Dieu lui-même égal à son père, l'auteur et le conservateur du monde, qui, les temps qu'il avait marqués pour exercer sa miséricorde étant accomplis, s'est fait homme pour racheter l'humanité coupable, et réconcilier, par une magnifique et su-

prême expiation, la terre avec le ciel. Gloire à Dieu, et paix désormais aux hommes de bonne volonté! Ne sont-ce point là les enseignements de la fête de Pâques?

Pour récréer ses fils pendant leurs vacances, le seigneur de Mantoue organisa une grande chasse où furent invités à prendre part tous ceux de leurs condisciples demeurés à la Maison Joyeuse. La joie qu'en eurent les écoliers s'imagine aisément, mais elle ne leur fit point négliger le soin pieux de se rendre chez l'aumônier la veille de ce grand jour pour le prier de célébrer la messe le lendemain à quatre heures du matin. Il était convenu qu'on partirait avec l'aube. Ce ne fut, à la grande satisfaction de Victorin, qu'après avoir assisté avec recueillement au saint sacrifice que la jeune troupe, lestement équipée, se mit en route au bruit des fanfares et montée sur d'élégants coursiers fournis par les écuries du seigneur de Mantoue.

Après le départ de ses chers fils, Victorin remplit sa matinée des soins qui se la partageaient ordinairement, et profita de sa liberté pour donner un peu plus de temps à ses amis, les pauvres, les malades et les prisonniers. De retour à la Maison Joyeuse, le travail ne parvint pas à le distraire complétement de l'absence de ses disciples; et vers la fin de la journée il sortit pour aller faire une promenade dans la campagne.

Il errait çà et là, écoutant la grande voix de Dieu

parler à son cœur par cette ravissante nature qu'il avait sous les yeux; peu à peu les objets extérieurs disparurent, il ne vit plus que le grand Dieu qu'il adorait. La contemplation de cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, selon la belle et forte expression de saint Augustin, le ravit tout entier. Les élans impuissants de son âme pour se perdre sans retour dans l'éternelle lumière, mêlaient aux délices qu'il goûtait une sorte de souffrance; mais cette souffrance avait une telle douceur, qu'il ne l'eût pas échangée volontiers contre aucune joie de la terre.

Qui n'a point connu quelquefois dans sa vie ce violent et doux état de l'âme, où à l'étroit dans la prison du corps, qui fait obstacle à la flamme dont elle brûle, elle tend de toutes ses forces vers cet océan sans limites de lumière et d'amour, où, sans empêchement et sans trouble, elle pourra vivre pendant l'éternité de la vie qui lui est propre, l'amour et la vérité!

Victorin était parvenu à un petit monticule couronné d'un bouquet d'arbres qui prêtait son bienfaisant abri contre les ardeurs du jour. Son âme, redescendue sur la terre, lui permettait de rendre son attention à la nature. Charmé de la beauté du lieu où il se trouvait, il voulut y demeurer quelques instants, et s'assit au pied d'un hêtre. Il entendait le léger murmure d'une petite source qui coulait à deux pas de lui, et dont l'eau, comme un filet d'argent, ser-

pentait dans la plaine, où erraient, au gré de leur caprice, ainsi que sur les collines voisines, des vaches, des moutons et des chèvres.

Il était là depuis quelques minutes, jouissant pleinement des dons de Dieu, et suivant du regard le cours du Mincio, qui se déroulait sur la gauche comme un large ruban que la fantaisie se serait plu à faire revenir sur lui-même, quand derrière lui, près de la source dont un buisson élevé lui dérobait la vue, il entendit des voix fraîches et juvéniles.

— Convenez, disait une de ces voix qui était douce et pénétrante, que je suis une sœur attentive et prévoyante de vous avoir procuré les moyens de faire en ce lieu un si bon goûter!

— Oh! tu en es la meilleure et la plus aimable, ma chère Luisa, mais aussi est-ce que tu n'en es pas la plus aimée? fut-il répondu par une jeune voix de garçon; pour te récompenser de tes soins, demande à Agostino de te dire qui nous avons vu passer ce matin par ici.

— Qui a passé par ici, Agostino? dit Luisa.

— Toute la chasse de monseigneur de Mantoue, répondit celui à qui l'on s'adressait, les seigneurs de sa cour, et lui-même avec ses deux fils aînés, qui l'emportaient en bonne mine sur tous les autres. Ah! c'était très-beau! Nous avons retiré nos bonnets, et nous avons salué monseigneur, qui nous a rendu très-poliment notre salut. Nos pauvres bêtes ont été un peu effrayées de tout ce monde; il fallait les voir

s'enfuir sur toutes les collines! Comme ils étaient mis, tous ces seigneurs! que d'or sur leurs habits! et quelles belles plumes à leurs bonnets! Je ne leur envie pas tout cela, mais pourtant je voudrais être riche!

— Eh! pourquoi? moi! je me trouve très-heureuse comme je suis, dit la sœur.

— Pourquoi! parce que j'étudierais, que je deviendrais savant, comme le seigneur Victorin de Feltro peut-être! que je saurais toutes ces belles choses dont la connaissance doit agrandir en nous l'amour de Dieu, puisque nous n'ignorons alors aucune des raisons que nous avons de l'aimer! Voilà pourquoi je voudrais être riche!

— Il me suffit, à moi, dit la sœur, de savoir que c'est lui qui m'a donné la vie, mon père et ma mère à aimer, ainsi que Juliano et Agostino, et enfin que, bien avant que je fusse née, il avait sacrifié sa vie mortelle pour me racheter de mes péchés. Quels motifs plus pressants de l'aimer la science pourrait-elle me fournir?

— Oui, sans doute, je conçois qu'une fille raisonne ainsi, mais un homme, vois-tu, Luisa, porte en lui un esprit inquiet qui ne lui laisse point de repos dans son ignorance. Ah! si j'étais riche!

— Mais c'est très-mal de désirer la richesse quand Dieu ne nous l'a pas donnée! Si notre mère t'entendait, elle te gronderait, c'est sûr. Et toi, Juliano, voudrais-tu donc être riche aussi pour devenir un savant?

— Oui, je voudrais être riche, mais pour me faire général et gagner des batailles!

— Fi! Juliano! pour gagner des batailles, il faut tuer des hommes!

— Sans doute; mais comment faire, puisqu'on ne peut pas les gagner autrement?

— Il ne faut pas souhaiter alors de devenir général.

— Si je dois trop te déplaire, Luisa, je ne le souhaiterai plus.

— A la bonne heure!

Vivement intéressé par ce qu'il venait d'entendre, Victorin voulut connaître ces jeunes pâtres occupés d'idées si étrangères à leur état; il tourna le buisson qui le séparait d'eux, et se trouva en présence de deux jeunes garçons de quinze ans environ, de la figure la plus intelligente, mais dont l'un, moins grand que l'autre, avait dans le regard une expression de douceur remplacée chez l'autre par une fière assurance.

La sœur, qui pouvait avoir treize ans, offrait la beauté régulière des madones, et ses cheveux abondants, qui tombaient en longues tresses sur ses épaules, avaient cette teinte dorée particulière aux femmes de l'Italie du Nord, et qui rappelle la double descendance gauloise et lombarde de ces peuples. Elle se rapprocha de ses frères à l'aspect de l'étranger, et ils formèrent tous trois auprès de cette source ombragée un groupe d'une pureté antique que transfiguraient les derniers rayons du soleil. Victorin s'arrêta pour les contempler. Leurs vêtements propres et soignés indiquaient

qu'ils appartenaient à cette classe de cultivateurs aisés, à qui l'on devait le système de culture intelligente suivi dès ce temps dans toute la Lombardie et la Vénétie, et qui, moyennant un léger cens qu'ils payaient aux princes ou aux républiques, possédaient en réalité la plupart des terres.

— Le seigneur Victorin! s'écria Agostino.

— Eh quoi! je te suis connu?

— Comment ne serais-je point parvenu à connaître au moins les traits du noble dépositaire de cette science que j'envie!

— Tu prises la science, il paraît. Et si on te la procurait, souhaiterais-tu encore la richesse?

— Eh! que m'importerait alors la richesse, répondit Agostino avec un léger mouvement d'épaule, je n'y pense que pour arriver à la science!

— Eh bien! enfant, considère-toi désormais comme un disciple de Victorin; mais rappelle-toi qu'il fait plus de cas encore de la vertu que de la science, et que, devenir son disciple, c'est prendre l'engagement de marcher d'un pas ferme dans la voie qui mène à Dieu. As-tu père et mère?

— Oui, que Dieu et la sainte Vierge en soient bénis!

— Demeures-tu loin d'ici?

— Non, dans ce château qu'on voit là-bas sur le haut de la colline.

— Le soleil est près de se coucher, rassemble tes

troupeaux ; je t'accompagnerai chez ton père, afin d'avoir son consentement à ce que nous arrangeons.

— Mon rêve va donc s'accomplir! s'écria Agostino; je n'aurai plus rien à envier à ces jeunes hommes que je voyais à vos côtés, dans vos promenades à travers nos campagnes! O mon père, ô mon maître! j'espère, avec l'aide de Dieu, ne point me montrer indigne de vos bontés!

Et s'élançant dans la plaine comme un daim bondissant, en quelques minutes il eut, aidé de Juliano, rassemblé ses troupeaux.

On se dirigea vers le château; le bon Victorin fermait la marche, comme ces patriarches des anciens jours quand ils se transportaient d'un lieu à un autre avec leurs troupeaux et leur famille. Quand les clochettes des chèvres furent entendues de l'intérieur du château, un chien y répondit bruyamment, et vint bientôt se présenter aux caresses de ses jeunes maîtres : c'était Fidelio, en possession depuis longues années de garder le logis. Le père et la mère d'Agostino, avertis par la course précipitée du chien que c'étaient leurs troupeaux qui rentraient, vinrent au-devant des jeunes gens pour savoir le motif qui les ramenait de si bonne heure. A la vue de l'étranger, les questions qu'ils se proposaient de faire s'arrêtèrent sur leurs lèvres : ils ne pensèrent plus qu'à exercer l'hospitalité; et quand Agostino leur eut nommé Victorin, ils le conduisirent à leur maisonnette, avec les marques d'un profond respect, tandis qu'Agostino et

Juliano se mettaient en devoir de surveiller la rentrée des troupeaux dans les étables.

La vigne vierge, l'églantine, le chèvrefeuille odorant tapissaient la façade de cette maison rustique; un banc de pierre de chaque côté de la porte d'entrée invitait à s'asseoir le voyageur fatigué, tandis qu'à deux pas de la maison une petite fontaine qui épanchait ses eaux de cristal sur un lit de cailloux et de mousse lui offrait les moyens d'étancher sa soif.

Victorin fut introduit dans une salle dont le plancher était recouvert de larges dalles brillantes de propreté; un souper composé de lait et de fruits était servi sur une table de chêne bruni, dont les pieds en spirale étaient soutenus par deux traverses croisées également tournées. Cette table, avec les lourds bancs de chêne qui servaient aux convives, occupait le milieu de la salle; au fond, vis-à-vis la porte d'entrée, se déployait un gigantesque buffet qui présentait sur ses rayons une belle vaisselle d'étain rangée avec symétrie. Victorin se disposait à s'arrêter dans cette salle, dont l'ordre et la propreté le charmaient; mais ses hôtes, qui la jugeaient indigne d'un tel personnage, ne le voulurent point souffrir, et le firent entrer dans une vaste pièce où l'on ne se tenait que dans les grandes occasions, et qui inspirait aux enfants une sorte de vénération. Un large lit surmonté d'un ciel non moins spacieux, d'où descendaient d'épais rideaux, occupait le fond de la cham-

bre ; un grand christ d'albâtre, deux prie-Dieu, deux fauteuils de bois sculpté et trois tabourets, qui paraissaient être les siéges des enfants quand ils étaient admis dans ce sanctuaire, en complétaient l'ameublement.

Geraldi et Jeanne, les respectables hôtes de Victorin, étaient en vénération dans la contrée par la sagesse de leurs discours, la sainteté de leurs mœurs et leur active charité. On s'inspirait de leur exemple, on suivait religieusement leurs conseils, et dans toutes les souffrances du corps et de l'esprit on recourait à eux avec confiance. Ils avaient peu et ils savaient donner beaucoup, parce qu'ils se donnaient eux-mêmes dans leur tendre charité; leurs personnes appartenaient, autant que leurs biens, aux membres souffrants de Jésus-Christ.

Victorin reconnut vite à quelle sorte de gens il avait affaire; son âme fut bientôt en contact et à l'aise avec celles de ces humbles et vertueux époux.

Geraldi avait servi longtemps sous le père du seigneur actuel de Mantoue; sa valeur lui avait fait décerner toutes les récompenses alors en usage. Il avait obtenu deux chaînes d'argent, et, de la main même de son souverain, il en avait reçu une d'or où était suspendue une médaille rappelant l'action d'éclat qui lui avait mérité cette honorable distinction. Ces précieux trophées, ces titres de noblesse de la famille reposaient à côté du grand christ, la piété du vieux soldat ayant voulu les consacrer à Dieu.

Quand il s'enrôla sous les étendards de son seigneur, il était tout jeune encore et avait une fiancée. Les guerres continuelles où l'Italie était alors engagée ne lui permirent pas pendant près de vingt années de rentrer dans ses foyers. En quittant celle qu'il avait choisie pour être la compagne de sa vie, il lui avait promis et en avait reçu la même promesse que le temps ni l'absence ne rompraient les engagements pris. Il revint après vingt ans avec le même cœur, et la retrouva aussi fidèle que lui. Ils se marièrent, et Dieu leur accorda deux enfants : Agostino et Luisa. Juliano, qui avait un an de plus qu'Agostino, n'était pas leur fils, mais celui d'un ami de Geraldi, d'un compagnon d'armes mort sur le champ de bataille. Geraldi avait si bien tenu la parole qu'il avait donnée de servir de père à l'orphelin, qu'il le confondait aujourd'hui dans un même amour avec son fils.

Victorin dit à Geraldi ce qui l'amenait, et s'il n'aurait point de répugnance à ce que son fils étudiât.

— Non, répondit Géraldi, et, voyant le goût qu'il avait pour la science, je l'eusse fait étudier si je n'avais craint pour lui, dans une si tendre jeunesse, l'habitation des villes, surtout loin de sa famille, et aussi que Dieu ne vît pas d'un œil favorable des sacrifices que je n'aurais pu m'imposer qu'au préjudice de son frère et de sa sœur ; mais aujourd'hui je n'ai qu'à bénir Dieu de vous avoir conduit sur les pas de cet enfant, et à vous témoigner toute ma reconnaissance des bonnes dispositions où vous êtes à son égard.

Les jeunes garçons rentraient dans ce moment; on leur fit signe d'avancer.

— Et toi, Juliano, dit Victorin, tu ne désires donc pas étudier?

— Moi j'ai besoin du grand air et de la liberté, et j'aurai assez de ce que mon frère le savant voudra bien m'apprendre dans ses heures de loisir.

— Et la petite Luisa, que dit-elle? reprit Victorin.

— Qu'elle sait, grâce à sa mère, prier, coudre et filer, et qu'elle n'en demande pas davantage, répondit de sa douce voix l'enfant interrogée et en cachant sa tête sur le sein de sa mère.

— Bien répondu, chère enfant; tu possèdes en effet la véritable science pour une femme. Adieu, mes bons amis, adieu, dit-il à Geraldi et à sa femme; je remercie Dieu d'avoir permis que je vous découvrisse.

Il se disposait à partir. Le crépuscule du soir était déjà descendu dans la plaine; une bande pourprée à l'occident indiquait seule l'endroit où le soleil avait disparu. Geraldi ne voulut point laisser Victorin s'éloigner sans escorte, et après avoir jeté un manteau sur ses épaules il se mit en devoir de le reconduire avec ses fils.

A un mille environ du château, et alors que les dernières lueurs du crépuscule s'étaient éteintes pour faire place à la nuit, ils virent venir à eux des hommes à cheval, qui, placés à quelque distance les uns des autres, paraissaient faire une battue dans la campagne.

Le nom du seigneur de Feltro, qui retentit bientôt, leur apprit le motif de cette expédition, et le bon Victorin demeura confondu quand il sut les inquiétudes qu'avait causées sa longue absence. Guarino était à la tête de la troupe, composée des serviteurs de la maison et de ceux des professeurs qui n'avaient pas accompagné les élèves à la chasse. Victorin raconta sa promenade avec la simplicité et la bonhomie qui s'alliaient chez lui au plus beau génie, et termina son récit en présentant Geraldi comme son ami. Geraldi essuya furtivement une larme qu'à ces dernières paroles l'émotion et la reconnaissance avaient fait trembler sur sa paupière.

On avait amené un cheval, que monta Victorin après avoir serré cordialement la main de son nouvel ami.



## CHAPITRE XVIII.

Agostino à la Maison Joyeuse. — Louis et Otton. — Mauvaise journée de Louis. — Entretien du saule. — Leonardo Bruni et Giannozo Manetti. — Repentir et réparation.

Il n'était bruit le lendemain à la Maison Joyeuse que de l'inquiétude où l'on avait été sur Victorin. Chacun eût voulu avoir fait partie du détachement qui s'était mis à la recherche du maître, et l'on se faisait répéter les détails de la rencontre. Victorin du reste se chargea de les compléter lui-même en racontant toute son aventure.

Oh! oh! dit Louis avec une légère nuance de dédain, nous allons avoir un pâtre parmi nous! Négligemment couché au pied d'un hêtre, il nous chantera des bucoliques; ce sera tout à fait dans son rôle!

— Ne raillez pas, Louis, répliqua Victorin d'un ton un peu sévère, tous les hommes ne peuvent naître princes ou gentilshommes; mais ce jeune pâtre est homme, et par cet endroit votre égal : car c'est sur ce titre, et non sur un autre, que Dieu vous jugera tous les deux. Quand Jésus-Christ a répandu son sang pour sauver le monde, il n'a point fait acception

de personnes; il est mort pour le pâtre comme pour le prince, pour le pauvre comme pour le riche. Et de même quand il a dit : « Aimez-vous les uns les autres, » il n'a point apporté de restriction à cette fraternité qu'il nous prescrivait; il n'a pas dit au riche : Le pauvre ne descend pas du même père que toi; au monarque : Tu ne seras pas tenu à croire tous tes sujets indistinctement tes frères en mon humanité sainte!

— Oubliez, mon cher maître, une parole irréfléchie; vous verrez de quelle amitié je recevrai ce jeune pâtre!

Et Louis tint parole; il se montra le protecteur tendre et dévoué d'Agostino, que Victorin crut pouvoir introduire sans imprudence parmi ses disciples. Il n'y avait point là de première éducation vicieuse à redouter : tout était simple, innocent et bon dans cette jeune nature, et il n'était point fâché de reconnaître si l'esprit chrétien qu'il s'était efforcé de développer chez tous ces jeunes gens était devenu assez puissant pour mettre à l'abri des sarcasmes la rusticité et l'ignorance du monde de l'obscur Agostino. Il put se réjouir dans son âme du succès de ses leçons, car non-seulement aucun de ces jeunes seigneurs ne se permit une parole ou un geste qui pût déconcerter le pauvre et timide enfant, mais chacun s'empressa autour de lui et le combla de soins et d'attentions. Louis de Gonzague et Frédéric de Montefeltro donnaient l'exemple de cette fraternité chrétienne. Agos-

tino, de son côté, avec ce tact parfait que possèdent les natures distinguées, si incultes qu'elles soient, témoignait sa tendresse et sa reconnaissance à ses jeunes protecteurs, et répondait aux avances qu'ils voulaient bien lui faire sans sortir jamais des bornes de la convenance et du respect.

La noble et forte nature de Louis se prêtait facilement à secourir et à protéger les faibles; mais pour ne point affliger par une parole impérieuse et fière ceux qu'il aimait le plus, il fallait qu'il exerçât sur lui une surveillance de tous les instants; dès qu'il se relâchait de cette sévère attention, plus d'un cœur pouvait être blessé autour de lui.

A l'occasion d'Agostino, il avait laissé échapper une raillerie dont Victorin lui avait aussitôt fait sentir la dureté. Cette nouvelle surprise de son orgueil l'avait mis sur ses gardes; et pourtant à peu de temps de là il se montra un moment impitoyable pour un de ses jeunes condisciples qu'il aimait d'une tendresse particulière et qu'il couvrait de son appui comme Agostino. Otton San-Severino était le fils d'un obscur serviteur du seigneur de Mantoue; mais ce serviteur fidèle et dévoué avait suivi son maître sur tous les champs de bataille, où il avait plus d'une fois exposé sa vie pour le tirer du péril, et il avait enfin trouvé la mort dans un dernier combat. Gonzague n'avait cru pouvoir mieux faire pour marquer le souvenir qu'il conservait des services du père que de placer le fils sous la discipline de Victorin. Il avait

voulu que Louis fût le patron de cet enfant, et lui avait abandonné tous les soins qui auraient pu regarder un père. Louis s'acquittait avec scrupule de cette charge; sa sollicitude ne s'était jamais démentie depuis un an et demi que l'orphelin lui avait été confié. Le jeune Otton le payait de ses soins par un amour si tendre, qu'on disait communément à la Maison Joyeuse que l'âme d'Otton était confondue dans celle de Louis, et que le jeune protégé ne connaissait d'autres joies et d'autres peines que celles de son protecteur. Ce jeune garçon si inoffensif ne fut pas à l'abri des hauteurs de cette nature superbe. On interprétait en classe un auteur latin. Louis et Otton furent d'une opinion différente sur le sens qu'il convenait de donner à un passage de cet auteur. Louis, irrité d'être contredit avec quelque vivacité, et surtout par son protégé, lui dit quelques mots d'une ironie si dure et si méprisante, que le pauvre Otton, ne pouvant retenir ses larmes, se hâta de quitter la salle.

Louis affecta de sourire dédaigneusement du départ précipité d'Otton, et la leçon continua, sans que Victorin dît autre chose de la scène qui venait de se passer, sinon qu'Otton avait raison et que c'était ainsi que le passage devait être entendu. Louis rougit; Victorin n'en demandait pas plus pour le moment.

La classe finie, il le fit prier de se rendre dans son cabinet.

— Je sais, maître, je sais, dit Louis en entrant,

ce dont vous voulez me parler, et je confesse mes torts, que votre présence a encore rendus plus graves. Mais ne me pardonnerez-vous pas d'avoir oublié que vous étiez là, dans mon stupide emportement ?

— Je n'ai rien à vous pardonner, mon cher fils, car je n'ai pas reçu d'offense ; mais Otton n'en saurait dire autant.

— Oui, j'ai été bien dur pour lui !

— Dites cruel, Louis. N'a-t-il pas droit d'attendre une réparation ?

— Exigeriez-vous que je lui fisse des excuses ? s'écria Louis avec émotion.

— Je n'exige rien.

— Des excuses à Otton ! mais ce n'est pas possible !

— Pourquoi ?

— D'abord parce qu'Otton est beaucoup plus jeune que moi.

— Oui, deux ans ; et puis ?

— Qu'il est ici le protégé de mon père et le mien.

— Quoi encore ?

— Et que je suis prince, dit-il avec un peu de hauteur.

— Voilà le grand mot lâché ! Qu'il m'est aisé de retourner contre vous chacune de vos paroles ! S'il est beaucoup plus jeune que vous, la morale la plus vulgaire vous enjoint de lui donner l'exemple de la modération, de l'équité, du respect de soi et des autres, et la morale chrétienne vous en fait un pré-

cepte si formel, qu'il y va de votre salut éternel. Est-ce vrai ?

— Oui, dit le jeune prince avec quelque embarras.

— Quant à cette autre objection fondée sur ce qu'il est ici le protégé de votre père et le vôtre....

— Oh ! elle ne vaut rien, je l'ai reconnu tout d'abord, s'empressa de dire Louis. Si Otton est mon protégé, ou plutôt celui de mon père, c'est une raison pour être avec lui, plus qu'avec tout autre, modéré, doux, patient, équitable, et pour ne pas reculer devant la réparation d'une injustice ! Mais....

— Bien ! nous commençons à nous entendre. Examinons maintenant si votre qualité de prince nous présente une difficulté plus sérieuse. La distance sociale qui sépare le fils du souverain de Mantoue de l'orphelin laissé par un pauvre et obscur officier est très-grande, je le reconnais; cependant, n'est-ce point quand vous vous êtes montré dur et injuste pour Otton que vous avez compromis l'honneur de votre rang? N'ajouteriez-vous pas, au contraire, au respect qu'il inspire en sollicitant votre pardon de cet enfant si grièvement insulté? Le monde attache toujours de la grandeur à une démarche libre et volontaire, que nous aurions pu lui refuser, quoiqu'il fût en droit de l'attendre de nous. Mais j'ai honte de vous parler du monde et de ses opinions, quand j'ai à vous dire que notre maître à tous, Jésus-Christ, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, n'a pas craint d'aller au-devant du plus pauvre et du plus petit d'entre nous, de

l'appeler son frère, de se faire son serviteur et son ami, de s'exposer à ses injures et à ses mépris, et qu'auprès de ce juge suprême, qui nous a si parfaitement enseigné la voie que nous devons suivre, le rang ne sauvera point l'homme qui aura négligé d'accomplir ce précepte de son Évangile : « Que celui qui présente son offrande à l'autel, et qui se rappelle qu'il a offensé son frère, laisse là son don, et aille auparavant se réconcilier avec son frère [1]. » Je livre, mon fils, à vos réflexions les raisons par lesquelles je combats ce que vous me permettrez de nommer les sophismes de votre orgueil, et je prie Dieu qu'il vous inspire la conduite que vous devez tenir.

Louis s'inclina et sortit.

Il regrettait vivement la scène du matin, mais plutôt parce qu'elle lui paraissait indigne de lui, et qu'il répugnait à l'expiation qui lui était proposée, que par l'effet d'un véritable retour à la douceur et à l'humilité chrétiennes. Le reste de sa journée fut triste ; son travail se ressentit du malaise de son âme. Il évitait Otton ; il évitait aussi les regards de Victorin ; et, tiraillé entre son orgueil et sa conscience, il ne se souvenait point d'avoir jamais été aussi malheureux, quoique ses violences l'eussent placé quelquefois dans des situations plus difficiles. Quand, le lendemain, il faisait cet aveu à son maître : Remerciez-en Dieu, lui disait Victorin. C'est une

[1] *Évangile selon saint Matthieu,* ch. V, v. 23, 24.

preuve que votre conscience est devenue plus délicate.

Otton, de son côté, ne se consolait pas de ce qui était arrivé; la douceur de son âme, ainsi que sa tendresse et sa reconnaissance pour Louis, ne lui avait point permis de conserver le ressentiment de l'injure qu'il avait reçue. Il eût voulu se jeter dans les bras de Louis, et lui demander pardon de lui avoir involontairement déplu; mais sa position inférieure et dépendante le retenait. Il se résolut d'aller s'ouvrir à Victorin de ce qu'il souffrait, et de prendre son avis.

Dès les premiers mots, ses larmes s'étaient fait jour.

— Il doit être si malheureux de cette triste scène! avait-il dit en parlant de Louis. Est-il vrai, mon père, comme je le crains, que l'honneur, tel que les hommes l'entendent, ne me permet pas de me jeter à ses pieds pour le supplier de me rendre son amitié?

— Enfant, ce n'est point moi qui t'enseignerai à confondre avec le noble sentiment que tu viens de nommer les folles suggestions de la vanité et de l'orgueil; aussi Louis de Gonzague ne te serait-il pas si supérieur par la naissance, et ne tiendrais-tu pas tout ce que tu es de ses bontés et de celles de son père, que tu m'entendrais te dire : Va, mon enfant, suis le mouvement de ton cœur; la véritable grandeur ne consiste pas dans le ressentiment, mais dans l'oubli de l'offense! Mais dois-je t'exposer, en te parlant ainsi

dans l'occasion présente, à voir attribuer à ta démarche généreuse et chrétienne de viles considérations d'intérêt? Je ne le dois pas, enfant!

— Non, non, mon cher maître; et le pauvre enfant s'en était allé tristement, et avait porté sa peine toute la journée.

Louis n'avait encore pu s'arrêter à aucun parti, quand arriva l'heure de la causerie tant aimée du saule. Il la vit venir sans rien ressentir de sa joie accoutumée, et il n'aurait pas paru au Prato s'il n'avait craint d'attirer une fois de plus sur lui l'attention de Victorin.

La journée avait été magnifique, et les derniers rayons d'un splendide couchant répandaient sur la nature des teintes ravissantes; de légers nuages d'un rose tendre se balançaient dans l'océan du ciel, et semblaient des voiles d'une fine gaze déployés pour tempérer l'éclat encore trop brillant du jour.

— Quelle belle soirée, mes enfants, dit Victorin en levant vers le ciel un regard attendri et reconnaissant, et quel charme y ajoute cette belle et fertile campagne que nous avons sous les yeux! O ma chère Italie, contrée favorisée entre toutes, ne semble-t-il pas que sous ton ciel si doux et si pur tes enfants devraient s'embrasser tous dans un inaltérable amour? D'où vient, hélas! que ton sein robuste et fécond est si souvent déchiré par leurs armes fratricides?

— C'est qu'emportés par leurs passions, les hommes ne laissent plus de prise sur leurs cœurs à la grande

voix de la nature, répondit Frédéric de Montefeltro gravement, et que, comme ces idoles des nations dont parle le Psalmiste, ils ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre.

— Parfaitement dit, mon jeune philosophe! dit Victorin en badinant. Ce sont d'étranges créatures, continua-t-il, et il n'en est point dans l'univers qui fassent, quand elles s'en mêlent, plus complétement défaut aux vues que Dieu avait sur elles en les créant dans sa bonté. O mes fils, priez Dieu que sa grâce vous conserve les pures et saintes émotions qui s'emparent de vos âmes à l'aspect des beautés de la nature; tant que vous serez sensibles aux œuvres sublimes de la création, vous ne serez ni méchants, ni corrompus; et si vous avez dans quelques-unes des actions de votre vie méconnu les préceptes de la loi chrétienne, vous ne devez désespérer ni de votre retour à la vertu, ni de la miséricorde de Dieu; il ne laisse qu'à ceux que sa bonté cherche encore ces joies bénies d'une âme chrétienne.

— Ah! puisse Dieu ne nous en priver jamais! s'écrièrent comme de concert tous ces aimables garçons. Mais, instruits à vos leçons, ne pouvons-nous pas espérer de nous conserver purs et chrétiens?

— Chers enfants, nous sommes tous si impuissants pour le bien, que ce n'est jamais qu'avec tremblement que je m'examine en ce qui vous touche, et toutes les fois que l'un de vous tombe en faute, je crains, avec raison, de n'avoir pas su le diriger dans

la voie qui donne à l'homme la paix dans le temps et le bonheur dans l'éternité.

— Rassurez-vous, ô maître! lui dit Louis d'un ton grave et triste : celui de nous qui tombe en faute reconnaît toujours qu'il a violé les préceptes de conduite qu'il tient de vous, dès qu'il rentre en lui-même.

— Mais ce ne sera point assez auprès de Dieu de vous avoir donné des préceptes si je n'ai point su vous les faire aimer, et la loi qu'on aime, on la respecte, on ne la viole pas.

— Oui, si les penchants de l'homme ne l'inclinaient pas au mal dès son enfance, reprit Louis.

— Vous avez raison; nous avons tous été conçus dans l'iniquité, dit le Psalmiste. Mais, alors, à la loi d'amour qu'il a violée, l'homme revient par le repentir et la réparation : le repentir, ce magnifique élan de l'âme vers la justice et la vérité; la réparation, qui désarme la colère de Dieu, quelle qu'ait pu être l'énormité du péché.

Louis garda le silence. Victorin reprit aussitôt la parole, pour distraire son jeune auditoire de faire l'application de ce qu'il venait de dire. — Puisque j'ai tant exalté le repentir et la réparation, dit-il, il faut bien que j'essaie de vous faire partager les sentiments que l'un et l'autre m'inspirent. Il s'agit d'un homme que sa grande réputation vous a fait connaître depuis longtemps, et que la république florentine a l'honneur d'avoir pour chancelier. Je dis l'honneur, car il est de ce petit nombre d'hommes qui ne tirent

point leur lustre du poste qu'ils occupent, mais qui au contraire donnent à ce poste, par le seul fait qu'ils le remplissent, un éclat et une grandeur inaccoutumés. Vous savez déjà que je veux parler de Leonardo Bruni.

Ce nom illustre circula dans la jeune assemblée; on se rapprocha encore du cher et vénéré maître, pour mieux entendre ce qui allait suivre.

— S'il est une grandeur réelle ici-bas, dit Victorin, c'est sans contredit celle que donne le génie, et c'est la seule dont l'homme aurait le droit d'être fier, s'il était permis à un chrétien de s'enorgueillir jamais des dons qu'il a reçus de Dieu. L'homme resplendissant de ces clartés intellectuelles qui donnent la vie et l'immortalité aux nations s'élève si réellement au-dessus de ses semblables, qu'aucune révolution politique, aucun changement de la fortune ne saurait obscurcir sa gloire. Les siècles futurs, qui auront peut-être à peine gardé le nom du prince sous lequel il aura vécu, ne parleront de lui qu'avec respect et enthousiasme. On mettra un prix infini à tout ce qui rappellera ce qu'il aura été et ce qu'il aura dit quand il gouvernait la raison de son temps et l'enrichissait du fruit de ses méditations.

— C'est vrai! s'écrièrent les jeunes gens; la gloire de l'homme de génie est immortelle!

— Immortelle! voilà un mot bien ambitieux, reprit Victorin en souriant, et qui s'accorde mal avec la durée si limitée de l'homme terrestre et de tout ce

qui vient de lui! mais c'est au moins la gloire la moins fugitive. Leonardo Bruni, un de ces rois de l'intelligence, naquit, en 1369, dans cette petite ville d'Arezzo qui a déjà produit tant de grands hommes. Dès son enfance, il promettait ce qu'il fut plus tard, et la précocité de son génie attirait sur lui tous les regards. Emmanuel Chrysoloras, qui lui avait enseigné la langue grecque, disait de lui que c'était un des esprits les plus vifs et les plus pénétrants qui se pussent rencontrer; qu'il comprenait en un instant ce qui aurait demandé des jours d'application et de labeur à tout autre écolier, et que les images des choses s'imprimaient si fortement dans son cerveau, qu'il répétait la nuit tout ce qu'il avait appris le jour.

— De qui parlez-vous? demanda Guarino, qui venait rejoindre la jeune troupe sous le saule, en faisant signe de la main qu'on ne se levât point pour le salue

— De Leonardo Bruni, dirent les jeunes gens.

— Nom cher aux savants et à l'Italie! Mais savez-vous, Victorin, ce qui a décidé de sa vocation, comme je le lui ai entendu dire à lui-même?

— Non, et ces jeunes hommes seront bien aises de l'apprendre.

— Il avait à peine quinze ans, dit Guarino, quand les troubles qui agitaient si fréquemment la petite ville d'Arezzo, et qui devaient enfin la faire tomber sous le joug des Florentins, recommencèrent avec fureur. Les bannis (et chaque année il y en avait de

nouveaux) étaient rentrés sous la protection des troupes françaises conduites par Enguerrand de Coucy. Ils bannirent et emprisonnèrent à leur tour ceux par lesquels ils avaient été bannis et emprisonnés. Le père de Leonardo fut au nombre des victimes de cette nouvelle révolution, et Leonardo lui-même, malgré son extrême jeunesse, fut détenu dans un château fort. Dans la chambre où on l'enferma se trouvait un portrait de Pétrarque; à cette vue, son jeune cœur oublia sa misère; ses regards s'arrêtèrent nuit et jour sur ces traits révérés; il s'enflamma dans cette contemplation solitaire d'un vif amour pour la science et les belles-lettres, et promit à l'ombre illustre qu'il croyait voir errer autour de lui de leur consacrer sa vie autánt que Dieu le lui permettrait. Mais j'ai peut-être interrompu, continua Guarino, un récit commencé par notre sage et docte Victorin. Pardonnez-moi, mes jeunes amis, d'avoir retardé votre plaisir.

— Ils n'avaient rien à regretter, Guarino; c'est toujours pour eux une bonne fortune de vous entendre. Leonardo Bruni, à l'époque de sa vie où se rattache le trait que je veux vous faire connaître, reprit Victorin en s'adressant à ses disciples, était déjà chancelier de la république; il avait été honoré de la confiance de trois papes, Innocent VII, Grégoire XII et Alexandre V. Par son éloquence, il venait de sauver Florence d'une excommunication que voulait prononcer contre elle notre seigneur et pape Martin V, comme une juste punition de couplets ou-

trageants pour la papauté, répandus avec profusion dans la ville. La réputation de Leonardo avait pénétré dans tous les pays étrangers où l'on se pique de goûter les sciences et les lettres. On avait vu des Français et des Espagnols faire le voyage de Florence dans le seul but de le connaître. On racontait même qu'un Espagnol chargé par Jean II, son maître, de lui faire une visite, s'était agenouillé devant lui, et n'avait consenti qu'avec peine à se relever. Voilà ce qu'était l'homme, et voici comment il savait réparer ses fautes. Giannozo Manetti, dont le nom est devenu justement célèbre, mais qui était alors aux débuts de sa carrière littéraire, avait, dans une discussion philosophique où Leonardo avait pris part, déployé une telle force d'argumentation et un si brillant esprit, qu'il avait rangé chacun à son opinion, opposée à celle de Leonardo. Dans la chaleur de la discussion, et blessé peut-être, sans s'en rendre compte, de la vivacité avec laquelle un si jeune homme soutenait une controverse avec lui, Leonardo sortit de sa modération accoutumée, et lui adressa quelques paroles injurieuses. Giannozo Manetti, sans se laisser enivrer par son triomphe, répondit avec une douceur mêlée de respect, et n'oublia pas un moment quel illustre et respectable adversaire il avait devant lui. Belle leçon pour les jeunes gens à qui la présomption et une fougue mal réglée font trop souvent tenir une conduite toute différente! La douceur que montra Giannozo, qui eût peut-être encore aigri un caractère

nouveaux) étaient rentrés sous la protection des troupes françaises conduites par Enguerrand de Coucy. Ils bannirent et emprisonnèrent à leur tour ceux par lesquels ils avaient été bannis et emprisonnés. Le père de Leonardo fut au nombre des victimes de cette nouvelle révolution, et Leonardo lui-même, malgré son extrême jeunesse, fut détenu dans un château fort. Dans la chambre où on l'enferma se trouvait un portrait de Pétrarque; à cette vue, son jeune cœur oublia sa misère; ses regards s'arrêtèrent nuit et jour sur ces traits révérés; il s'enflamma dans cette contemplation solitaire d'un vif amour pour la science et les belles-lettres, et promit à l'ombre illustre qu'il croyait voir errer autour de lui de leur consacrer sa vie autant que Dieu le lui permettrait. Mais j'ai peut-être interrompu, continua Guarino, un récit commencé par notre sage et docte Victorin. Pardonnez-moi, mes jeunes amis, d'avoir retardé votre plaisir.

— Ils n'avaient rien à regretter, Guarino; c'est toujours pour eux une bonne fortune de vous entendre. Leonardo Bruni, à l'époque de sa vie où se rattache le trait que je veux vous faire connaître, reprit Victorin en s'adressant à ses disciples, était déjà chancelier de la république; il avait été honoré de la confiance de trois papes, Innocent VII, Grégoire XII et Alexandre V. Par son éloquence, il venait de sauver Florence d'une excommunication que voulait prononcer contre elle notre seigneur et pape Martin V, comme une juste punition de couplets ou-

trageants pour la papauté, répandus avec profusion dans la ville. La réputation de Leonardo avait pénétré dans tous les pays étrangers où l'on se pique de goûter les sciences et les lettres. On avait vu des Français et des Espagnols faire le voyage de Florence dans le seul but de le connaître. On racontait même qu'un Espagnol chargé par Jean II, son maître, de lui faire une visite, s'était agenouillé devant lui, et n'avait consenti qu'avec peine à se relever. Voilà ce qu'était l'homme, et voici comment il savait réparer ses fautes. Giannozo Manetti, dont le nom est devenu justement célèbre, mais qui était alors aux débuts de sa carrière littéraire, avait, dans une discussion philosophique où Leonardo avait pris part, déployé une telle force d'argumentation et un si brillant esprit, qu'il avait rangé chacun à son opinion, opposée à celle de Leonardo. Dans la chaleur de la discussion, et blessé peut-être, sans s'en rendre compte, de la vivacité avec laquelle un si jeune homme soutenait une controverse avec lui, Leonardo sortit de sa modération accoutumée, et lui adressa quelques paroles injurieuses. Giannozo Manetti, sans se laisser enivrer par son triomphe, répondit avec une douceur mêlée de respect, et n'oublia pas un moment quel illustre et respectable adversaire il avait devant lui. Belle leçon pour les jeunes gens à qui la présomption et une fougue mal réglée font trop souvent tenir une conduite toute différente! La douceur que montra Giannozo, qui eût peut-être encore aigri un caractère

nouveaux) étaient rentrés sous la protection des troupes françaises conduites par Enguerrand de Coucy. Ils bannirent et emprisonnèrent à leur tour ceux par lesquels ils avaient été bannis et emprisonnés. Le père de Leonardo fut au nombre des victimes de cette nouvelle révolution, et Leonardo lui-même, malgré son extrême jeunesse, fut détenu dans un château fort. Dans la chambre où on l'enferma se trouvait un portrait de Pétrarque; à cette vue, son jeune cœur oublia sa misère; ses regards s'arrêtèrent nuit et jour sur ces traits révérés; il s'enflamma dans cette contemplation solitaire d'un vif amour pour la science et les belles-lettres, et promit à l'ombre illustre qu'il croyait voir errer autour de lui de leur consacrer sa vie autant que Dieu le lui permettrait. Mais j'ai peut-être interrompu, continua Guarino, un récit commencé par notre sage et docte Victorin. Pardonnez-moi, mes jeunes amis, d'avoir retardé votre plaisir.

— Ils n'avaient rien à regretter, Guarino; c'est toujours pour eux une bonne fortune de vous entendre. Leonardo Bruni, à l'époque de sa vie où se rattache le trait que je veux vous faire connaître, reprit Victorin en s'adressant à ses disciples, était déjà chancelier de la république; il avait été honoré de la confiance de trois papes, Innocent VII, Grégoire XII et Alexandre V. Par son éloquence, il venait de sauver Florence d'une excommunication que voulait prononcer contre elle notre seigneur et pape Martin V, comme une juste punition de couplets ou-

trageants pour la papauté, répandus avec profusion dans la ville. La réputation de Leonardo avait pénétré dans tous les pays étrangers où l'on se pique de goûter les sciences et les lettres. On avait vu des Français et des Espagnols faire le voyage de Florence dans le seul but de le connaître. On racontait même qu'un Espagnol chargé par Jean II, son maître, de lui faire une visite, s'était agenouillé devant lui, et n'avait consenti qu'avec peine à se relever. Voilà ce qu'était l'homme, et voici comment il savait réparer ses fautes. Giannozo Manetti, dont le nom est devenu justement célèbre, mais qui était alors aux débuts de sa carrière littéraire, avait, dans une discussion philosophique où Leonardo avait pris part, déployé une telle force d'argumentation et un si brillant esprit, qu'il avait rangé chacun à son opinion, opposée à celle de Leonardo. Dans la chaleur de la discussion, et blessé peut-être, sans s'en rendre compte, de la vivacité avec laquelle un si jeune homme soutenait une controverse avec lui, Leonardo sortit de sa modération accoutumée, et lui adressa quelques paroles injurieuses. Giannozo Manetti, sans se laisser enivrer par son triomphe, répondit avec une douceur mêlée de respect, et n'oublia pas un moment quel illustre et respectable adversaire il avait devant lui. Belle leçon pour les jeunes gens à qui la présomption et une fougue mal réglée font trop souvent tenir une conduite toute différente! La douceur que montra Giannozo, qui eût peut-être encore aigri un caractère

nouveaux) étaient rentrés sous la protection des troupes françaises conduites par Enguerrand de Coucy. Ils bannirent et emprisonnèrent à leur tour ceux par lesquels ils avaient été bannis et emprisonnés. Le père de Leonardo fut au nombre des victimes de cette nouvelle révolution, et Leonardo lui-même, malgré son extrême jeunesse, fut détenu dans un château fort. Dans la chambre où on l'enferma se trouvait un portrait de Pétrarque; à cette vue, son jeune cœur oublia sa misère; ses regards s'arrêtèrent nuit et jour sur ces traits révérés; il s'enflamma dans cette contemplation solitaire d'un vif amour pour la science et les belles-lettres, et promit à l'ombre illustre qu'il croyait voir errer autour de lui de leur consacrer sa vie autant que Dieu le lui permettrait. Mais j'ai peut-être interrompu, continua Guarino, un récit commencé par notre sage et docte Victorin. Pardonnez-moi, mes jeunes amis, d'avoir retardé votre plaisir.

— Ils n'avaient rien à regretter, Guarino; c'est toujours pour eux une bonne fortune de vous entendre. Leonardo Bruni, à l'époque de sa vie où se rattache le trait que je veux vous faire connaître, reprit Victorin en s'adressant à ses disciples, était déjà chancelier de la république; il avait été honoré de la confiance de trois papes, Innocent VII, Grégoire XII et Alexandre V. Par son éloquence, il venait de sauver Florence d'une excommunication que voulait prononcer contre elle notre seigneur et pape Martin V, comme une juste punition de couplets ou-

trageants pour la papauté, répandus avec profusion dans la ville. La réputation de Leonardo avait pénétré dans tous les pays étrangers où l'on se pique de goûter les sciences et les lettres. On avait vu des Français et des Espagnols faire le voyage de Florence dans le seul but de le connaître. On racontait même qu'un Espagnol chargé par Jean II, son maître, de lui faire une visite, s'était agenouillé devant lui, et n'avait consenti qu'avec peine à se relever. Voilà ce qu'était l'homme, et voici comment il savait réparer ses fautes. Giannozo Manetti, dont le nom est devenu justement célèbre, mais qui était alors aux débuts de sa carrière littéraire, avait, dans une discussion philosophique où Leonardo avait pris part, déployé une telle force d'argumentation et un si brillant esprit, qu'il avait rangé chacun à son opinion, opposée à celle de Leonardo. Dans la chaleur de la discussion, et blessé peut-être, sans s'en rendre compte, de la vivacité avec laquelle un si jeune homme soutenait une controverse avec lui, Leonardo sortit de sa modération accoutumée, et lui adressa quelques paroles injurieuses. Giannozo Manetti, sans se laisser enivrer par son triomphe, répondit avec une douceur mêlée de respect, et n'oublia pas un moment quel illustre et respectable adversaire il avait devant lui. Belle leçon pour les jeunes gens à qui la présomption et une fougue mal réglée font trop souvent tenir une conduite toute différente! La douceur que montra Giannozo, qui eût peut-être encore aigri un caractère

pour les gagner tous, plus que jamais il apportait une attention sévère à ne point permettre de communication familière entre les disciples de la maison et ceux du dehors, surtout quand les âges étaient différents, et il veillait sur tous avec une vigilance égale, pour que la pureté des mœurs, cette puissante auxiliatrice des vertus de l'homme, ne fût exposée à aucune altération. On connaissait si bien l'ordre établi au gymnase de Mantoue qu'un jeune homme d'une vie irrégulière n'eût osé s'y présenter, et que ceux qui en faisaient partie étaient dans le monde l'objet d'une bienveillance et d'une estime toute particulière.

Les Mantouans, fiers de leur gymnase, donnèrent vers ce temps une preuve naïve mais non équivoque du haut rang qu'occupait le fondateur dans leur estime. Ils députèrent vers lui les hommes les plus distingués de la ville pour lui exprimer, au nom de tous, le vœu qu'il se mariât pendant qu'il en était encore temps, afin qu'un nom qu'il élevait si haut, et qui faisait tant d'honneur à sa patrie adoptive, ne s'éteignît pas avec lui, et que Mantoue, dans sa reconnaissance, pût encore honorer le père dans les enfants. Victorin écouta les députés en souriant, et, sans leur répondre, il ouvrit une porte qui donnait sur une vaste salle où travaillaient ses disciples en attendant l'heure de la leçon : Voilà mes fils, leur dit-il alors, ils doivent suffire à Mantoue comme ils suffisent à ma gloire et à mon bonheur.

Les députés s'inclinèrent devant cette décision si noblement exprimée, et les Mantouans durent prendre leur parti du célibat auquel s'était voué l'homme qu'ils auraient voulu glorifier jusque dans ses enfants. Son âme sainte lui faisait considérer les fonctions d'instituteur de la jeunesse comme un sacerdoce qui demande, presque aussi impérieusement que celui du prêtre, le sacrifice entier de celui qui s'y consacre, et dont les devoirs sacrés et multiples s'accordent mal avec les embarras, les sujétions et les tendresses exclusives de la famille. Dans les jours de sa jeunesse, la pauvreté lui avait fait une loi de fermer soigneusement son cœur à tout désir de mariage; ce n'était pas à l'âge où il était déjà parvenu, et quand il avait contracté devant Dieu et avec sa conscience le grave engagement de former à la vertu des âmes immortelles, qu'il allait rompre son célibat. Bien que touché du sentiment qui avait dicté la démarche des Mantouans, la simplicité de sa vertu s'étonnait qu'ils n'eussent pas compris que le mariage était désormais incompatible avec ses devoirs.

Il ajouta encore par son refus au respect qu'on lui portait, et peu s'en fallut que Mantoue, en s'exaltant sans cesse sur ses vertus, ne voulut le considérer comme un saint. Il était encore question de cette affaire quand un des hommes qui remplissaient le plus l'Italie du bruit de leur renommée, Francesco Filelfo, vint faire une visite à la Maison Joyeuse. Il se récria sur cette détermination de ne point connaître

les joies du mariage, et, pour ébranler Victorin, il se mit à parler de sa chère Chrysolorine; mais en même temps qu'il faisait la peinture très-vive et très-poétique de leur tendresse mutuelle, il faisait aussi, sans y prendre garde, celle non moins expressive de toutes les misères de leur intérieur, et le récit de ce qu'il appelait son bonheur était plus fait pour exciter la compassion que l'envie.

Nous avons quitté Filelfo lorsqu'il se préparait à partir pour Constantinople; malgré les injures qu'il prétendait avoir reçues de Venise, il avait sollicité et obtenu la faveur d'être attaché en qualité de secrétaire à l'ambassade qu'elle entretenait dans cette ville. Posé tout d'abord d'une manière honorable, et précédé, quoiqu'il eût à peine vingt-deux ans, d'un certain prestige de réputation, les maisons les plus distinguées de Constantinople lui furent ouvertes, et Jean Paléologue lui-même l'accueillit avec une extrême bienveillance. Les Grecs occupèrent bientôt le premier rang dans son estime, qu'il ne mesurait jamais d'après la valeur des hommes, mais bien d'après les empressements et les louanges dont il se voyait l'objet. Chargé par son ambassadeur d'aller traiter de la paix avec Amurat II, il avait réussi dans sa négociation, et ce succès ne l'avait pas rendu plus modeste. Il s'était cru habile politique, et il avait accepté en 1423, de Jean Paléologue, une mission diplomatique à Bude auprès de l'empereur Sigismond. Cette mission d'un prince dont les affaires

étaient dans le plus triste état avait été sans fruit, et le seul avantage que l'envoyé en avait retiré pour lui-même avait été de figurer comme ministre impérial aux noces de Ladislas Jagellon, roi de Pologne, qui s'étaient célébrées à Cracovie le 14 février 1424 [1]. Il n'avait pas été, il est vrai, médiocrement satisfait de se voir mêlé sur un pied d'égalité à tous ces grands seigneurs allemands et polonais qui se pressaient à ces noces, et d'être invité à haranguer devant eux Ladislas. Mais, en dépit de sa vanité, beaucoup de louanges et peu d'argent ne lui pouvaient convenir longtemps. Il revint à Constantinople après une absence de quinze mois, tout disposé à philosopher sur le mépris qu'il convient de faire des grandeurs humaines; mais l'accueil qu'il reçut comprima son élan, en lui faisant espérer quelques solides effets de l'amitié de Jean Paléologue. Il reprit ses études de la langue et de la littérature grecques sous la direction de Jean Chrysoloras, frère du célèbre Emmanuel Chrysoloras, mort pendant la durée du concile de Constance, et dont le Pogge avait prononcé l'oraison funèbre.

Ce Jean, dont la renommée égalait presque celle de son frère, avait une fille nommée Théodora, âgée seulement de quatorze ans, mais déjà belle et formée. Filelfo demanda sa main, qui lui fut accordée après

[1] Jagellon, que son union avec sainte Hedwige avait fait roi de Pologne, épousait alors en quatrième noces Sophie, fille d'André, duc de Kiovie.

qu'il eut obtenu l'agrément de l'empereur, dont la jeune Théodora était un peu parente. Ce mariage, qui décupla, s'il est possible, la vanité de Filelfo, fut célébré avec une grande magnificence. Filelfo crut qu'un train de princesse était seul digne d'une parente de l'empereur et d'une Chrysoloras, et il s'épuisa pour fournir au luxe de sa maison. La jeune Grecque se laissait faire avec une docilité merveilleuse, et chaque jour enfantait de nouveaux besoins. Les dons de Paléologue, souvent promis, n'arrivaient jamais. Le malheureux empereur avait peine à vivre lui-même; tous les diamants de la couronne étaient ou engagés ou vendus, et remplacés par du verre, comme la vaisselle d'or et d'argent, les coupes enrichies de pierres précieuses l'étaient par du cuivre ou de l'étain : que lui restait-il à donner? Filelfo, fatigué du luxe apparent et de la misère réelle où il vivait, revenu sur le compte des Grecs comme il avait fait avec moins de justice sur celui de tant d'autres, était parti pour Venise en 1427 avec Théodora, qu'il ne nomma plus que sa chère Chrysolorine dès qu'il eut mis le pied sur le sol italien, afin que personne ne pût perdre de vue qu'il avait épousé la nièce du fameux Emmanuel Chrysoloras. Il arrivait à Venise plein d'espérance, réconcilié avec les Vénitiens, et prêt à soutenir envers et contre tous qu'il avait toujours été à leur égard dans les mêmes dispositions. Mais cet état de son esprit ne devait pas tenir contre la réalité. Il trouva Venise ravagée par la peste, et cha-

cun trop tristement préoccupé pour accorder beaucoup d'attention à son arrivée. Les effets et les livres qu'il avait envoyés devant lui avaient été mis sous le séquestre, car il était mort un pestiféré dans la chambre où les avait déposés l'ami auquel il les avait adressés, et on ne les lui rendit qu'après bien des difficultés et de longs délais. Mécontent de son ami, qui n'avait pas su mettre hors de tout contact avec la maladie le dépôt qu'il lui avait confié; surpris et blessé de l'indifférence des Vénitiens, que la peste ne suffisait pas à excuser à ses yeux; furieux contre cette peste elle-même, qui renversait tous ses projets, et faisait vivre Chrysolorine dans un continuel effroi, il quitta Venise pour Bologne, avec une suite nombreuse, et fort embarrassé pour vivre.

C'était en 1428, Bologne, cette ville incorrigible, toujours séditieuse, quoique toujours dupe de ses séditions, venait de retourner sous la domination paternelle de l'Église. Les honnêtes gens respiraient, et les cœurs s'ouvraient à l'espérance d'un meilleur avenir. Filelfo ne pouvait se présenter dans de plus heureuses circonstances, son entrée à Bologne fut un vrai triomphe : le légat, cardinal d'Arles, pour plaire au peuple, comme pour faire honneur à Filelfo, s'était porté au-devant de lui, et lui témoigna les mêmes empressements qu'à un prince souverain. Une chaire d'éloquence et de philosophie morale fut aussitôt ouverte avec une rétribution annuelle de 450 scudis d'or. Ses premières leçons portèrent l'enthou-

siasme jusqu'au délire. On imaginait tous les jours de nouvelles fêtes pour lui et pour Chrysolorine, et les présents les plus ingénieux et quelquefois les plus riches leur étaient sans cesse envoyés. C'était alors une belle vie dans cette Italie, que celle d'un homme dont la parole était éloquente et savante. Il n'avait, pour commander à la fortune, qu'à laisser faire les villes, qui s'empressaient toutes de lui ouvrir leurs portes; si sa vie s'assombrissait jamais, ce n'était point par la faute d'autrui, mais par la sienne propre. Filelfo, ravi, ne tarissait pas d'éloges sur les Bolonais, c'était le paradis qu'ils lui avaient ouvert. « Quelle agréable ville! comme il s'y rencontre en abondance toutes les commodités de la vie! écrivait-il à Antonio di Campanoro; quel peuple courtois, et sensible aux enseignements des belles-lettres! Et ce qui me plaît par-dessus tout, continuait-il, c'est que je suis aimé à Bologne comme je ne l'ai été en aucun lieu du monde! » Il confondait toujours l'engouement avec la tendresse. Il aimait si peu en réalité, hors lui-même et sa chère Chrysolorine (dans laquelle il se recherchait encore), que les transports d'une foule enthousiaste lui suffisaient. Dans la satisfaction de son amour-propre, il rendait aux autres tout l'engouement dont il était l'objet. Il prenait pour l'effet d'une véritable tendresse cet état de son esprit, qui disparaissait rapidement dès que sa vanité, toujours plus insatiable, lui suggérait des prétentions qui refroidissaient l'enthousiasme. Cependant il n'eut point

le temps de se détacher des Bolonais; il était encore dans l'enivrement de ses succès, quand, au mois d'août 1428, éclata une des plus furieuses séditions dont Bologne eût jamais été le théâtre. Les honnêtes gens consternés s'effacèrent, comme c'est leur coutume dans ces occasions, malgré leur supériorité numérique; le légat fut chassé et Bologne livrée à une minorité audacieuse, qui, sentant sa faiblesse, appela, pour l'aider à vivre, la violence et la terreur. Filelfo s'enfuit; l'université demeura fermée jusqu'en 1431, où la ville rebelle rentra sous l'obéissance de l'Église, après avoir été abandonnée de ceux sur lesquels elle avait compté, entre autres des Florentins.

A la nouvelle des désastres de Filelfo, les citoyens les plus illustres de Florence pensèrent à l'attirer dans leur ville; Niccolo Niccoli, Leonardo Bruni, Ambrogio le Camaldule, qui estimaient ses talents et traitaient ses défauts avec une grande indulgence, s'entendirent à ce sujet avec Philippe Strozzi, l'émule de Cosme de Médicis dans la protection que celui-ci accordait aux savants, et Filelfo fut engagé à se fixer à Florence.

Il professait dans cette ville depuis un an, quand, ses affaires privées l'ayant contraint à une courte absence, il vint faire une visite à Victorin.

Il l'entretint de Florence avec sa passion ordinaire. « C'était la première ville du monde, l'Athènes moderne. Où pouvait-on trouver une réunion si nombreuse d'hommes d'esprit et de goût, sachant rendre

nouveaux) étaient rentrés sous la protection des troupes françaises conduites par Enguerrand de Coucy. Ils bannirent et emprisonnèrent à leur tour ceux par lesquels ils avaient été bannis et emprisonnés. Le père de Leonardo fut au nombre des victimes de cette nouvelle révolution, et Leonardo lui-même, malgré son extrême jeunesse, fut détenu dans un château fort. Dans la chambre où on l'enferma se trouvait un portrait de Pétrarque; à cette vue, son jeune cœur oublia sa misère; ses regards s'arrêtèrent nuit et jour sur ces traits révérés; il s'enflamma dans cette contemplation solitaire d'un vif amour pour la science et les belles-lettres, et promit à l'ombre illustre qu'il croyait voir errer autour de lui de leur consacrer sa vie autant que Dieu le lui permettrait. Mais j'ai peut-être interrompu, continua Guarino, un récit commencé par notre sage et docte Victorin. Pardonnez-moi, mes jeunes amis, d'avoir retardé votre plaisir.

— Ils n'avaient rien à regretter, Guarino; c'est toujours pour eux une bonne fortune de vous entendre. Leonardo Bruni, à l'époque de sa vie où se rattache le trait que je veux vous faire connaître, reprit Victorin en s'adressant à ses disciples, était déjà chancelier de la république; il avait été honoré de la confiance de trois papes, Innocent VII, Grégoire XII et Alexandre V. Par son éloquence, il venait de sauver Florence d'une excommunication que voulait prononcer contre elle notre seigneur et pape Martin V, comme une juste punition de couplets ou-

trageants pour la papauté, répandus avec profusion dans la ville. La réputation de Leonardo avait pénétré dans tous les pays étrangers où l'on se pique de goûter les sciences et les lettres. On avait vu des Français et des Espagnols faire le voyage de Florence dans le seul but de le connaître. On racontait même qu'un Espagnol chargé par Jean II, son maître, de lui faire une visite, s'était agenouillé devant lui, et n'avait consenti qu'avec peine à se relever. Voilà ce qu'était l'homme, et voici comment il savait réparer ses fautes. Giannozo Manetti, dont le nom est devenu justement célèbre, mais qui était alors aux débuts de sa carrière littéraire, avait, dans une discussion philosophique où Leonardo avait pris part, déployé une telle force d'argumentation et un si brillant esprit, qu'il avait rangé chacun à son opinion, opposée à celle de Leonardo. Dans la chaleur de la discussion, et blessé peut-être, sans s'en rendre compte, de la vivacité avec laquelle un si jeune homme soutenait une controverse avec lui, Leonardo sortit de sa modération accoutumée, et lui adressa quelques paroles injurieuses. Giannozo Manetti, sans se laisser enivrer par son triomphe, répondit avec une douceur mêlée de respect, et n'oublia pas un moment quel illustre et respectable adversaire il avait devant lui. Belle leçon pour les jeunes gens à qui la présomption et une fougue mal réglée font trop souvent tenir une conduite toute différente! La douceur que montra Giannozo, qui eût peut-être encore aigri un caractère

rien entendre aux affaires de ce monde. Il souhaitait passionnément d'être présenté au seigneur de Mantoue. Victorin satisfit ce désir. Il reçut l'accueil le plus flatteur, et en revanche il éleva aux nues le mérite de Gonzague. Ce prince lui fit un riche présent quand il quitta Mantoue, et lui dit agréablement de se rappeler cette ville toutes les fois qu'il aurait besoin qu'un ami lui vînt en aide. Filelfo, dans la suite, usa plus que de raison de cette permission.

De retour à Florence, il reprit avec ardeur ses travaux littéraires; son activité eût pu servir de modèle s'il s'y fût joint une pensée distincte et généreuse de bien public. Savant dans les deux langues et les deux littératures grecques et latines, il expliquait et commentait dès l'aube du jour à une nombreuse assistance ou Cicéron, ou Tite-Live, ou l'Iliade d'Homère. Il se surpassait lui-même quand il expliquait les traités de l'art oratoire de Cicéron; il semblait ressusciter, par son élocution facile et brillante, par la pureté de sa diction, l'orateur romain lui-même. Après ces premiers exercices de son éloquence et de son savoir, il revenait chez lui, où il retrouvait quelques hommes d'élite avides de l'entendre. Après midi, il remontait dans sa chaire, et faisait des lectures accompagnées d'éloquents commentaires de Térence, de Thucydide ou de Xénophon. Le soir venu, dans des assemblées particulières, il se faisait encore entendre; et comme si ces travaux de chaque jour n'eussent pu suffire à son zèle, le dimanche, devant une foule considérable, il

commentait Dante, poëte révéré de l'Italie, dans l'église Santa-Maria del Fiore.

Mais il n'était soutenu dans ces travaux presque surhumains que par la vaine gloire; il lui fallait chaque jour même foule et mêmes applaudissements; et quand l'enthousiasme était au-dessous de ce qu'il avait attendu, il eût volontiers, comme Néron, fait châtier les récalcitrants. De là des tristesses, des dépits, des défiances qui assombrissaient de si beaux jours, et la lassitude qui s'emparait par degrés de ses plus chauds partisans. Il n'appartient qu'à l'homme qui consacre à ses frères ses talents et ses veilles, non pour la gloire fragile que dispense le monde, mais pour cette immortalité glorieuse que Dieu réserve à ses élus, de marcher d'un pas égal et ferme au milieu des fluctuations de la pensée humaine sur son compte, et de forcer l'opinion à une estime sérieuse et durable de sa parole comme de sa personne.



## CHAPITRE XX.

Marguerite et Cécile de Gonzague. — Victorin ouvre des conférences particulières de morale religieuse pour les deux sœurs. — Les princes de Gonzague, Frédéric de Montefeltro et Leonello d'Este ont la permission d'assister à ces conférences. — Sujets qu'on y traite : De la surveillance que nous devons exercer sur toutes nos pensées ; de l'effet des tentations sur les âmes ; de l'abandon à la Providence ; des Pères de l'Église ; des novateurs en matière religieuse.

Marguerite, cette vive et charmante fille de Gonzague, avait reçu, comme elle l'avait demandé, les leçons de Victorin, et quoiqu'elle n'eût point un goût bien décidé pour les sciences, elle avait pourtant acquis une instruction qui étonnerait peut-être aujourd'hui chez une femme, et qui se rencontrait généralement alors en Italie parmi les filles de savants et les femmes d'un rang distingué. D'un esprit plus ingénieux que profond, plus brillant que solide, elle glissait rapidement sur les choses, et, satisfaite d'en avoir une vue générale, elle ne cherchait pas à pénétrer leur sens intime. Il n'en était point de même de sa jeune sœur Cécile, qui grandissait à ses côtés, et que Victorin chérissait d'une tendresse de père. Cécile, qui n'avait pas encore atteint l'adolescence, étonnait et charmait

son maître par la netteté et la solidité de son jugement, le sens exquis et profond qu'elle apportait dans l'examen des questions sur lesquelles avait à s'exercer son esprit; mais recueillie en elle-même, timide et réservée, simple et modeste comme nous aimons à nous représenter la vierge chrétienne, elle se livrait peu, si ce n'est dans le cercle étroit et intime de la famille, où elle prodiguait encore plus les trésors de son cœur que ceux de son esprit.

Marguerite, sans dessein prémédité, par une simple suite de l'attrait puissant que le monde exerçait sur elle, déployait une séduction de manières et de langage qui éblouissait, entraînait, subjuguait; elle remuait les esprits à son gré; le sceptre du monde convenait à sa main, et avec un peu moins de piété elle eût pu exercer un dangereux empire. Mais auprès d'elle, l'âme demeurait fixée aux choses de la terre; elle faisait oublier le ciel, où ramenait la pure auréole qui entourait le front de Cécile. Celle-là commandait à l'homme terrestre, celle-ci appelait à elle l'homme immortel. On se sentait heureux d'être homme et sensible auprès de l'une; on remerciait Dieu d'être chrétien auprès de l'autre, et de pouvoir tendre soi-même à cette beauté morale dont elle offrait un si touchant et si parfait modèle.

Marguerite s'alarmait quelquefois du charme que le monde exerçait sur elle; elle confiait ses craintes à Victorin, et lui demandait son appui contre elle-même; mais son esprit fasciné lui suggérait souvent

plus de raisons qu'il ne lui en fallait pour imposer silence aux scrupules de sa conscience, et se persuader qu'il est facile de se donner au monde sans rien retrancher de ce que l'on doit à Dieu. Victorin, qui suivait avec sollicitude toutes les fluctuations de cet esprit où il était accoutumé à lire, s'efforçait dans ces occasions de le ramener aussitôt par quelque sage entretien à des idées plus nettes et plus exactes de nos devoirs envers Dieu. Il était difficile qu'une jeune fille fût souvent mêlée à tous ces jeunes gens dont Victorin était entouré. Marguerite n'assistait pas aux entretiens du saule, qui avaient fini par prendre le caractère de haute morale religieuse. Il sut lui réserver trois fois par semaine un certain temps pour des conférences du même genre, où il admit, avec Cécile, qui sollicita la grâce d'y assister, Louis et Charles de Gonzague, Frédéric de Montefeltro et Leonello d'Este tout le temps que celui-ci passa encore dans la maison.

Marguerite se rendait à ces conférences avec assiduité; elle adressait souvent sur les points de morale qui l'embarrassaient des questions que Victorin résolvait ou faisait résoudre par son jeune auditoire quand il l'en jugeait capable. Cécile écoutait en silence, et conservait soigneusement le souvenir de tout ce qui se disait.

Marguerite, effrayée de cette obligation que nous fait la loi chrétienne de combattre toute pensée qui d'une manière médiate sinon immédiate ne se rap-

porte point à Dieu, demandait un jour avec sa vivacité ordinaire s'il ne suffisait point de s'abstenir du péché dans les actes de quelque importance, sans se fatiguer à vouloir se rendre compte de chacune de ses pensées. — N'est-ce pas une entreprise gigantesque, disait-elle, qui peut avoir le grave inconvénient de soulever des scrupules exagérés, et d'entretenir la terreur dans une âme que Dieu a créée pour le servir dans l'amour et la paix?

— Qu'a-t-on à répondre à cela? demanda Victorin.

— J'y réponds immédiatement et en deux mots, dit Louis en se levant. Je suis instruit là-dessus par par ma propre expérience. Ce que vient de dire Marguerite, je me le suis dit aussi dans les premiers temps où, sous la discipline de notre cher maître, je commençais à aspirer à un état de mon âme qui me rendît plus satisfait de moi-même que je ne l'avais été jusqu'alors. Pour acquérir les vertus chrétiennes que Dieu demande à chacun de nous, me disais-je, il doit suffire de se surveiller assez pour ne jamais offenser Dieu de propos délibéré, et d'avoir une volonté ferme de tendre toujours à quelque bien dans ses actions; mais se rendre compte de toutes ses pensées, ce peut être l'affaire d'un religieux, ce ne saurait être celle des hommes destinés à prendre part aux affaires de ce monde. Une attention si minutieuse sur eux-mêmes les rendrait timides, irrésolus, peu propres à l'action, et finirait par les annuler complétement. Dieu, dans

sa sagesse, ne saurait l'exiger d'eux. Voilà ce que je me disais, ma chère Marguerite, et j'agis en conséquence, mais ce fut pour apprendre bientôt à mes dépens que la volonté qui procède d'un cœur et d'un esprit mal réglés est fort sujette à chanceler, et que celui qui n'est pas maître de ses pensées ne saurait l'être de ses actes.

— Comment, objecta Marguerite, une pensée qui me viendra surprendre pourra-t-elle réagir sur ma volonté dès que j'ai l'intention bien arrêtée de rapporter à Dieu toutes mes actions?

— Par la raison, reprit Louis, que j'aurai beau exprimer dans un vase les sucs les plus salutaires, si j'y mêle du poison, je préparerai un breuvage qui donnera la mort à quiconque le prendra. Quel fond faire sur une volonté qui pèche par sa base, c'est-à-dire par ces mystérieuses et puissantes opérations de l'âme qui appuient et font mouvoir la volonté! Dites-moi, quelle force aurons-nous pour pratiquer l'humilité, la douceur, la charité, quand nous n'aurons pas combattu le ressentiment d'une offense, ou des préventions défavorables légèrement conçues, ou ces idées exagérées que la nature nous donne de notre propre importance, et des services que nous sommes en droit d'attendre de nos inférieurs et même de nos égaux! Nos pensées, ma chère Marguerite, c'est nous-mêmes; vouloir faire le bien sans les régler et les assujettir, c'est se condamner à remplir, comme ces filles de la fable, un tonneau qui ne sait point garder l'eau qu'on

lui confie. Je vous parle de ces choses, ajouta-t-il avec un sourire, en homme qui sait ce qui en est, et qui a toujours lieu de reconnaître, quand il n'a pas bien rempli sa journée, qu'il a manqué à cette surveillance intérieure sans laquelle la vertu n'est pas possible.

Chacun des jeunes gens fut du même avis. Marguerite dit qu'il était bien entendu qu'un esprit chrétien ne devait point s'arrêter sur des pensées décidément mauvaises, et qu'elle n'avait eu en vue que ces pensées frivoles et fugitives dont on est le jouet comme malgré soi, et qui semblent ne point éloigner de Dieu, quoiqu'elles ne l'aient pas pour objet.

— Toute pensée, dit Victorin, qui est sans rapport avec la gloire de Dieu, but suprême des actions du chrétien, doit être combattue, quelle qu'en soit l'innocence apparente. La volonté procède de l'entendement; quand l'entendement s'obscurcit, la volonté devient faible, malhabile, inintelligente, et l'entendement s'obscurcit quand des pensées qui ne sont pas de Dieu, mais du monde, prennent dans notre âme droit de domicile, ou par négligence ou par suite d'une orgueilleuse confiance en nous-mêmes. Faibles comme nous sommes, c'est par une vigilance continuelle que nous parvenons, je ne dis pas à bien vivre, qui peut se flatter de bien vivre! mais à nous rendre moins indignes des miséricordes de Dieu. « Quiconque ne se surveille pas dans les petites choses manquera peu à peu dans les grandes, » dit l'Esprit saint. Quant à votre crainte, ma chère fille, que ces examens fré-

quents et sévères n'aient pour résultat de remplacer en nous l'amour de Dieu par la crainte de ses jugements, j'y opposerai qu'on peut au contraire juger de l'amour que nous portons à Dieu sur la surveillance plus ou moins active que nous exerçons sur nous-mêmes. Aime-t-on jamais sans chercher à se rendre digne de la personne qu'on aime, et, si elle offre d'héroïques vertus, sans s'exercer à les imiter? Qu'est-ce donc quand on a placé son amour si haut! Peut-on jouir d'aucun repos qu'on n'ait réparé dans son âme la divine image défigurée par le péché! Et comment y parvenir, si ce n'est en fermant soigneusement l'entrée de son âme à tous les fruits du péché! Plus l'amour sera grand, et plus la surveillance sera sévère et incessante.

Et Marguerite, en s'interrogeant plus sérieusement, confessait avec son attrayante franchise qu'elle avait cherché à se tromper elle-même pour ne point prendre corps à corps quelques pensées de vanité qui lui paraissaient légères et qui plaisaient à son esprit.

Une autre fois c'était un des jeunes hommes qui prenait la parole, et qui, troublé d'avoir à souffrir de nombreuses tentations, demandait avec inquiétude si Dieu ne peut point voir dans les tentations une marque de lâcheté ou d'ingratitude.

— Je vous répondrai, mon cher fils, lui dit Victorin, par cette parole des livres saints : « Que sait celui qui n'a pas été tenté? » Il ne sait rien en effet, car il ne se connaît pas. Il se croit fort peut-être, et

il n'est qu'ignorant de sa misère; il court risque d'être renversé au premier choc. Tant que la lice des combats lui demeure fermée, le chrétien ne sait rien et ne peut être compté pour rien. La tentation nous rend forts et vaillants, de faibles et timides que nous pouvions être; elle déracine en nous l'orgueil, et le remplace par l'humilité; elle répand dans nos âmes les fruits de la lumière, qui consistent, dit l'écrivain sacré, dans toutes sortes de bonté, de justice et de charité. O mes fils, continuait-il en s'adressant à tous, ne vous plaignez jamais d'être tentés; réjouissez-vous, au contraire, dans les tentations : Dieu s'en est souvent servi pour former ses plus grands saints. Livrez sans vous troubler ces généreux combats que contemplent avec joie toutes les hiérarchies des esprits bienheureux. Le reproche de lâcheté et d'ingratitude ne peut être adressé qu'à ceux qui jettent leurs armes et désertent l'arène. Tant que vous combattez, vous êtes à Dieu; ses anges tressent vos couronnes, et la plus brillante est réservée à celui qui a combattu avec le plus de vaillance et de persévérance.

On voulut aussi savoir comment il convenait d'entendre l'abandon à la providence de Dieu recommandé sous la loi du Christ comme sous celle de Moïse. Dans une récente instruction, l'aumônier de la maison avait pris pour texte ces paroles de l'Ecclésiaste : « Les hommes sont dans la main de Dieu comme l'argile dans la main du potier, pour en dis-

poser et en faire tout ce qu'il lui plaît. » Il avait paru à quelques-uns des jeunes hommes qui avaient assisté à l'instruction, et particulièrement à Louis, que le digne prêtre avait fait une part trop grande à l'action de la Providence, et qu'il avait ainsi réduit presque à néant la liberté de l'homme. L'humeur un peu aventureuse de Louis, sa vivacité d'imagination et aussi son orgueil le rendaient peu propre à comprendre du premier coup cette adorable doctrine de l'abandon à la Providence. Marguerite, dont le caractère se rapprochait de celui de son frère, sauf les nuances apportées par la différence de sexe, Marguerite fit cause commune avec Louis dès qu'elle eut entendu ses objections : Si, m'en remettant à la providence de Dieu, dit-elle, je me borne, là où il faut agir, à attendre qu'elle arrange toutes choses pour moi, je suis fort exposée à ne point voir réussir mes affaires.

— Aussi l'abandon à la Providence, dit doucement Victorin, ne consiste pas à attendre son action comme la pierre inerte attend dans le sein de la terre que de nouvelles molécules viennent s'adjoindre aux molécules préexistantes.

— Non, sans doute, il ne saurait en être ainsi, reprit Marguerite. Mais, si nous devons, tout en comptant sur le secours de Dieu, ne rien négliger pour la réussite de nos affaires, voici, comme disait Louis tout à l'heure, les troubles, les inquiétudes, les impatiences qui marchent à la suite de l'action, et

que devient cette inaltérable tranquillité que le chapelain a dit être le partage des chrétiens qui se confient parfaitement à la Providence?

— Chère enfant, répondit Victorin, il suffit d'aimer Dieu pour la conserver partout et toujours. Dès qu'on aime Dieu comme il mérite d'être aimé, on ne veut plus rien qu'en lui, par lui et pour lui. Après avoir disposé toutes choses avec cette vigilante prudence qui en prépare le succès, on s'en remet cependant à Dieu de ce succès, prêt à recevoir d'une âme égale les biens comme les maux, puisqu'il est le dispensateur des uns et des autres, et que l'amour nous découvre qu'il a toujours en vue notre plus grand avantage. Voilà le véritable abandon à la Providence, et l'on ne peut se dire enfant de Dieu si l'on ne le met en pratique.

— Maître, s'écria Louis, il n'y a que les saints qui puissent connaître un tel abandon!

Chacun était bien disposé à en dire autant, à l'exception de la jeune Cécile, dont le visage s'était coloré d'une aimable rougeur, et qui, les yeux levés vers le ciel, semblait promettre à Dieu de l'aimer assez pour que cette parfaite soumission ne lui coûtât rien.

— Non, mes fils bien-aimés, dit Victorin en s'adressant à tous, il suffit de tenir son âme unie à Dieu dans la prière et l'amour. Le chrétien ne passe pas sur la terre comme l'homme des temps anciens, qui, ne voyant rien d'assuré au delà des biens qu'elle

pouvait lui offrir, restait sans consolation aucune, sans espérance, quand lui échappaient ces biens sur lesquels il fondait tout son bonheur. Le chrétien sait qu'il ne traverse ce monde que pour arriver à la maison de son Père, où lui seront payées au centuple les peines et les fatigues du voyage. Que le chrétien prie et aime, ces grandes vérités lui seront assez présentes, et les récompenses célestes lui paraîtront assez précieuses pour *qu'il use de tout ici-bas comme n'en usant pas*, selon la parole du grand apôtre. Après avoir été, dans les affaires de ce monde, courageux, patient, persévérant comme un enfant de Dieu, il attendra sans trouble et résigné à tout, le résultat de ses efforts et de son travail.

— Pensez-vous, maître, demanda Louis, qu'en demeurant aussi indifférent au succès, un homme puisse réellement apporter dans la vie active la même énergie et la même persévérance qu'un autre qui se passionnera pour le succès? A vous dire vrai, je crains bien qu'un chrétien aussi complétement détaché soit peu propre aux affaires de ce monde, et que les intérêts terrestres de ses frères, s'il s'en trouve chargé, ne soient mal entre ses mains. Il est bien entendu que je fais réserve des saints, chez qui la passion du ciel est un assez puissant mobile pour leur tenir lieu de tout autre.

— Réservés aux mêmes grandeurs que les saints, mon cher fils, répondit Victorin, vivant sous la même loi, ayant le même Dieu pour objet de notre amour,

je ne sais comment nous pourrions nous croire libres de ne point marcher sur leurs traces, et de prendre un autre mobile de nos actions que celui dont vous paraissez vouloir faire leur patrimoine particulier. Les saints, de leur vivant, étaient des hommes comme nous, sujets aux mêmes erreurs, aux mêmes faiblesses, aux mêmes passions. Ils furent prédestinés pour édifier et éclairer le monde, me direz-vous peut-être, Dieu leur départit ses dons avec plus d'abondance qu'au commun des chrétiens; je vous l'accorde. Mais sans qu'il atteigne à la vertu d'un Basile, d'un Ambroise ou d'un Augustin, vous m'accorderez à votre tour qu'un chrétien qui a l'espérance de se réunir un jour à eux ne peut cependant se flatter de gagner le ciel par un autre chemin, et s'appuyer en ce monde sur la chair et le sang quand ces grands hommes ne se sont avancés dans la carrière glorieuse qu'ils ont parcourue qu'en retenant captive la nature rebelle et pécheresse. Vous reconnaissez qu'ils ont dû leur héroïsme à l'amour divin qui enflammait leurs âmes, si l'amour les a fait forts et leur a rendu facile l'accomplissement de ces grandes choses dont la postérité ne lit pas le récit sans admiration, pourquoi voulez-vous que ce même amour, quoique à un degré inférieur, ne suffise pas au commun des chrétiens, et qu'ils aient besoin d'appeler à leur aide la nature corrompue? L'homme trop détaché, dites-vous, apportera de la mollesse, de l'inconstance dans la poursuite des affaires; les hommes que j'ai vus mous et incon-

stants étaient pour l'ordinaire de ces hommes enfoncés dans la chair et le sang, qui sont les tristes jouets de leurs passions, et peuvent être rangés parmi les chrétiens indignes du nom qu'ils portent. Si toutes mes actions sont inspirées par un amour dont l'essence est d'exciter sans cesse à ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait, comment pourrai-je remplir mes devoirs avec mollesse et légèreté? Ne remplirai-je pas au contraire courageusement, fidèlement, sans délai ni dégoût, toutes les obligations de mon état? Étranger aux mille petitesses que renferme un cœur mal réglé, rien ne pourra me distraire du but que je me serai proposé; et je ne me croirai pas libre de quitter le travail où Dieu m'aura appelé, avant que ma tâche soit terminée. Croyez-moi, mes chers fils, continua Victorin, vous que Dieu destine à commander aux hommes, et dont le commandement, je l'espère, sera une protection, et non un fardeau pour les peuples, confiez de préférence les emplois importants à des hommes remplis de l'amour de Dieu; vous les trouverez fidèles à leur prince, équitables, modérés, doux et fermes à la fois, courageux sans ostentation, et prêts à mourir pour l'accomplissement de leurs devoirs. Le véritable héroïsme ne saurait se trouver que dans les cœurs où Dieu a établi son règne; car la grandeur de l'homme lui vient de Dieu, celle qu'il s'imagine tenir de lui-même, fruit mensonger de son orgueil et de sa vanité, ne soutient point l'épreuve et s'évanouit honteusement.

Ils n'avaient qu'à reporter leurs pensées sur celui qui leur parlait pour avoir la plus haute idée du chrétien que l'amour divin conduit dans toutes ses œuvres, et pour rougir d'avoir douté, peut-être plus par lâcheté que par défaut de lumières, de la supériorité de sa conduite dans les diverses situations où Dieu peut le placer.

Ils arrêtèrent sur Victorin des regards attendris; et la jeune Cécile lui ayant pris une main pour la porter à ses lèvres avec un tendre respect, ce fut comme le signal qu'attendaient pour éclater leur attendrissement et leur reconnaissance. Ils se précipitèrent dans les bras de leur maître, en le remerciant, avec une touchante effusion, de ses soins et de son dévouement.

— Assez, assez, chers enfants, leur dit le bon Victorin d'une voix basse et émue; ménagez-moi. Si je vous ai fait quelque bien, vous m'en enlevez tout le mérite devant Dieu !

Est-il en effet de douceur comparable à celle qui s'insinue dans le cœur quand on reçoit l'expression de la tendre reconnaissance de ces jeunes âmes que l'on s'est efforcé de former à la piété et à la vertu ? et n'a-t-on pas raison de craindre, comme Victorin, que Dieu ne trouve qu'il y ait là une suffisante récompense des soins qu'on a pu prendre ? O aimable jeunesse ! que de trésors précieux tu renfermes quand on sait creuser la mine féconde qui les recèle !

Victorin voulut procurer à Marguerite une con-

naissance éclairée des écrits et des doctrines des Pères de l'Église, et ces pures lumières du catholicisme fournirent une nouvelle série de doctes et pieux entretiens. Il n'avait point manqué de faire une large part à ces colonnes de la vérité dans son enseignement public, aussi dans ce petit comité ne dit-il rien sur les Pères que les jeunes hommes qui en faisaient partie ne connussent déjà; mais les vives et poétiques couleurs dont il se servait pour fixer l'attention de Marguerite, et les réflexions que chacun était libre d'exprimer tout haut, sans se demander, comme dans la leçon publique, si l'interruption était opportune, rendaient ces entretiens d'un égal intérêt pour tous. D'ailleurs qui peut trouver qu'il connaît assez un saint Grégoire, un saint Basile, un saint Augustin, un saint Ambroise, un saint Paulin de Nole, un saint Jean Chrysostome, et tant d'autres! Il suffit, pour être porté à les relire sans cesse, d'avoir le sentiment des grandes choses et le goût des savants et éloquents écrits!

La lecture des Pères devrait être la lecture habituelle et favorite de la jeunesse; elle y puiserait, avec le sentiment éclairé de ses devoirs, un héroïsme qui n'aurait pas besoin pour se produire du renversement des bases sur lesquelles, par la volonté de Dieu, reposent les sociétés modernes; elle y apprendrait le dévouement et l'amour, ce qui nous manque le plus, et ce qui peut seul sauver l'avenir des orages du présent.

Les disciples de Victorin avaient l'avantage de vivre dans un temps où ces hommes, l'honneur et le flambeau de l'esprit catholique, n'étaient point encore bannis des écoles, et ils étudiaient sous un maître qui eût cru profaner le titre qu'il portait, si, chargé d'élever une jeunesse chrétienne, son enseignement n'eût pas été chrétien.

A la fin d'un entretien sur les Pères, où il avait été principalement question de la brûlante énergie avec laquelle partout et toujours leur plume éloquente avait réduit au néant tous les sophismes des hérésiarques de leur temps, Frédéric de Montefeltro se récria sur l'état malheureux de ces hommes que la lumière rendait aveugles, et dit ne pouvoir attribuer qu'à la folie cet étrange phénomène.

— Vous avez raison, répondit Victorin, ils ont tous été fous d'orgueil, la pire de toutes les folies.

— La vérité est si belle, reprit le jeune homme, que l'orgueil dont ils pouvaient être dominés ne suffit pas pour m'expliquer leur obstination à tenir leurs yeux fermés à sa divine clarté.

— Il suffira, mon fils, répliqua Victorin, si nous portons sur nous-mêmes un regard attentif; car nous reconnaîtrons quel voile jette aussitôt sur notre entendement une pensée d'orgueil. Qu'est-ce donc quand notre esprit ne nourrit plus d'autres pensées! Nous possédons tous, nous autres chrétiens, un certain nombre de vérités fondamentales et révélées qui brillent à nos yeux comme autant de soleils. Les lois

du monde moral s'expliquent avec une merveilleuse clarté à l'aide de ce trésor de vérités : nous comprenons et ce que nous sommes et pourquoi nous sommes, et le but où nous tendons; mais à mesure que ces vérités se rapprochent de l'essence infinie, est-ce que nous pouvons les soumettre à l'analyse et les rendre compréhensibles à notre intelligence?

— Non, sans doute, dit Frédéric, puisqu'il faudrait d'abord nous rendre compréhensible l'essence infinie elle-même, ce que ne peut faire un être fini.

— Nous reconnaissons ces vérités, reprit Victorin, par les lumières de la foi, bien autrement certaines que celles de la raison; mais la foi, c'est l'amour, et l'orgueilleux ne sait pas aimer, si ce n'est lui-même : devons-nous nous étonner de ses grossières erreurs? Plutôt que de soumettre sa raison, il refait Dieu à son image; il pose des bornes à la bonté, à la puissance de celui qui n'en connaît point. Il dit à Dieu, dans son audacieuse folie, ce que Dieu dit à la mer quand il régla ses flots : « Tu n'iras pas plus loin! » et il nie tout ce qui lui parle de Dieu en dehors des limites où s'arrête sa chétive raison. S'il était conséquent, il se nierait lui-même. Que sait-il de son existence, qu'est-ce que lui en explique sa raison! Mais, loin de pousser jusque-là la rigueur de son principe, sa confiance en lui est sans bornes; on le voit aspirer à la royauté, après être descendu volontairement d'un trône d'honneur et de gloire!

Toute la jeune compagnie voulut aller à la chapelle pour remercier Dieu de ses bienfaits et appeler ses miséricordes sur les cœurs que l'orgueil tenait séparés de lui.



# CHAPITRE XXI.

Les Florentins veulent s'emparer de Lucques. — Le seigneur de Lucques, Paul Guinigi, appelle le duc de Milan à son secours. — Les Milanais battent les Florentins. — Paul Guinigi est dépossédé de sa souveraineté par les intrigues de Philippe-Marie. — Ligue des Vénitiens et des Florentins contre le duc de Milan. — Mauvais succès des Vénitiens. — Ils en accusent leur généralissime Carmagnola. — Ils le mandent à Venise avec Jean-François de Gonzague. — Carmagnola condamné à mort et exécuté. — Jean-François de Gonzague généralissime des Vénitiens.

Les conquêtes de Venise avaient excité l'ambition des Florentins ; ils aspiraient à la domination de toute la Toscane. Le triste état où les sacrifices de la dernière guerre avaient réduit les finances ne déconcertait pas les desseins qu'ils avaient formés. Les jeunes hommes qui dominaient dans les conseils poussaient à la guerre, les uns pour rétablir une fortune dissipée dans les prodigalités d'une folle jeunesse, les autres pour se rendre indispensables ; et le peuple, que séduit partout des projets de conquête, s'enivrait de leurs discours téméraires, et voyait déjà soumises à son autorité toutes les villes de Toscane encore indépendantes. Dans ces dispositions favora-

bles des esprits, un impôt nouveau, qui dans toute autre circonstance eût probablement excité de nombreuses réclamations, passa sans opposition. Ce fut celui par lequel tout Florentin, après estimation faite de sa propriété mobilière et immobilière, était tenu au payement d'un demi pour cent sur son capital. Le produit de cet impôt devait être consacré à la libération des dettes de la république. Quand il s'agit de le faire agréer aux villes sujettes, la chose fut plus difficile. Qu'importaient à ces villes mécontentes et jalouses de Florence la gloire et la puissance de la république ! son abaissement et sa faiblesse leur eussent bien mieux convenu, car elles auraient eu l'espérance de rompre leurs chaînes et de rentrer dans cette liberté dont Florence voulait s'arroger le monopole. Il y eut résistance générale à l'impôt chez toutes les villes assujetties; la prison, l'exil, la confiscation ne vainquirent pas la résistance, et Volterra, l'une de ces villes, en vint à une rébellion ouverte. C'est quand ils avaient tout à craindre de leurs propres sujets, qu'ils étaient sans argent et sans moyens certains de s'en procurer, que leur convoitise s'arrêta sur Lucques, et qu'ils s'efforcèrent de la faire tomber en leur pouvoir. Lucques était gouvernée depuis trente ans par Paul Guinigi, dont le gouvernement avait été assez heureux pour que l'histoire n'eût pas à faire mention de cette ville pendant tout ce laps de temps.

La domination de Paul Guinigi était douce, la

sollicitude des intérêts de ses sujets prudente et éclairée : « Lucques lui a dû, dit Sismondi, plusieurs lois sages et plusieurs institutions économiques qu'elle a gardées jusqu'à nos jours. » Mais Paul n'avait point de ces qualités éclatantes qui subjuguent les hommes et qu'ils aiment à trouver dans ceux qui les gouvernent, dussent-ils en être les victimes, comme il est trop ordinaire que cela leur arrive. Les Lucquois se lassèrent du bonheur tranquille et uniforme dont ils jouissaient; ils accusèrent le gouvernement de Paul Guinigi de manquer de grandeur et de dignité, et payèrent d'ingratitude les bienfaits que leur avait procurés la sage et paisible administration de leur souverain. Les Florentins, qui avaient travaillé secrètement l'esprit public des Lucquois, firent paraître leurs troupes, et toutes les places fortes du territoire de Lucques s'empressèrent d'arborer le drapeau de la république, comme le signe de leur délivrance. Paul Guinigi ne s'abandonna pas dans ces circonstances difficiles; décidé à faire son devoir jusqu'au dernier moment, il pourvut à la défense de la ville contre l'ennemi qui la menaçait : elle n'avait pas, par malheur, de plus cruel ennemi qu'elle-même. Il voulut opposer Philippe-Marie aux Florentins, et lui dénonça les menées de ceux-ci, ainsi que leur agression. Lucques n'avait été respectée jusqu'alors de ses deux puissants voisins que par la crainte qu'ils s'inspiraient l'un à l'autre; mais dès que l'un, dans sa fougueuse impatience de s'agrandir, avait méprisé

toute retenue, l'autre, non moins avide et non moins ambitieux, ne pouvait demeurer tranquille. Philippe-Marie promit des secours, que Paul Guinigi regretta bientôt d'avoir sollicités. Il n'avait pas tardé à se convaincre qu'il suffirait, pour ruiner l'entreprise des Florentins et dissiper son danger, des seuls Florentins. Les commissaires qu'ils avaient envoyés pour soumettre tout le territoire de Lucques y commettaient de si grandes exactions, se montraient si follement avides, que les populations, punies de leur ingratitude, retournaient les unes après les autres à l'obéissance de Guinigi.

Rien ne devait réussir aux Florentins dans cette guerre injuste; leurs troupes, qui s'étaient montrées si ardentes au pillage, manquèrent de cœur quand il fallut entrer véritablement en campagne. Elles refusèrent d'entreprendre le siége de Lucques pendant l'hiver, et par cette lâche conduite laissèrent aux Lucquois tout le temps nécessaire pour se mettre en état de leur résister avec succès.

Le fameux Brunelleschi, à la fois peintre et architecte, et qui suivait l'armée florentine en qualité d'ingénieur, imagina de diriger le cours du Serchio, grossi par les pluies de l'hiver, contre les murs de la ville, afin que la violence des eaux y pratiquât une brèche, à défaut de la valeur des soldats florentins. Les Lucquois laissèrent construire la digue qu'on élevait à grands frais; ils comptaient avec raison sur l'inconcevable mollesse de l'ennemi pour rendre

vains les effets qu'on s'en promettait. Quand elle fut achevée, ils la rompirent de nuit, et les eaux du Serchio, qui se répandirent dans la plaine, obligèrent les Florentins à abandonner leurs positions. Paul Guinigi avait dégagé sa ville avant que François Sforza, le général de Philippe-Marie, eût encore rien entrepris en sa faveur. Cependant, loin de se prévaloir de ses succès, Guinigi, qui voulait ménager le duc, envoya un de ses fils au camp de Sforza pour servir sous ce général, et porter l'expression de sa reconnaissance du secours qu'on se préparait à lui donner. Il avait raison de redouter un tel allié; le danger qui le menaçait était plus grand que celui auquel il venait d'échapper. Les desseins actuels de Philippe-Marie sur Lucques eussent rencontré trop d'obstacles dans leur réalisation si la ville fût demeurée entre les mains de Guinigi; sa ruine immédiate était résolue. L'intrigue qui devait le perdre s'ourdissait par les soins du duc pendant que François Sforza chassait les Florentins du territoire de Lucques et portait la guerre dans leur pays. Un Siennois, Antonio Petrucci, fut l'âme du complot. Cet homme était venu de son propre mouvement au secours de la ville assiégée; il exerçait sur les principaux habitants une certaine influence. Il avait été le premier que Philippe-Marie avait cherché et réussi à corrompre. On produisit des lettres par lesquelles, démentant la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors, Guinigi promettait aux Florentins de leur livrer la ville moyennant deux

cent mille florins. Il se couvrait de cette infamie, quand le danger était passé, qu'il était près de recueillir le fruit de son courage et de ses sacrifices et que les Florentins, battus par les troupes milanaises, n'eussent osé de longtemps reprendre leurs desseins sur Lucques! Néanmoins, sur ces lettres invraisemblables, Petrucci et quelques autres parvinrent à organiser une conspiration, dont ils recrutèrent les membres principalement parmi les hommes que Guinigi honorait de toute sa confiance et qui avaient la liberté d'entrer chez lui à toute heure.

Petrucci, à la tête des conjurés, pénétra de nuit dans les appartements du prince. Guinigi et ses fils, surpris dans leur sommeil, furent arrachés de leurs lits et traités comme de vils criminels. Guinigi demanda froidement aux conjurés ce qui lui attirait ce traitement inattendu : ils n'eurent point le courage de lui parler de ces prétendues lettres qui avaient servi d'échafaudage à la conspiration. Cennami, l'un d'eux, lui dit : « Il y a déjà trop longtemps que, t'étant emparé du gouvernement, tu as attiré à nos portes les ennemis qui nous font périr par le fer ou la faim. Nous sommes résolus à nous gouverner désormais nous-mêmes. Nous venons te demander les clefs de notre ville et le trésor qui lui appartient. — Le trésor amassé par mon économie, répondit noblement Paul Guinigi, je l'ai dépensé tout entier pour repousser loin de vous une injuste agression ; quant aux portes, elles sont en votre pouvoir, ainsi que ma

personne et ma famille : souvenez-vous seulement que j'ai obtenu la seigneurie et que je l'ai conservée trente ans sans répandre de sang ; faites que le terme de mon pouvoir réponde à son commencement et à sa durée [1] ! »

L'aîné des fils de Guinigi, Ladislas, qui était au camp de Sforza, fut arrêté cette même nuit ; il fut envoyé dans les prisons de Pavie par ordre du duc de Milan, ainsi que son père et ses frères. Guinigi y mourut au bout de deux ans, tué par le chagrin ou peut-être par le poison.

Aussitôt après l'expulsion de son souverain, Lucques se mit en république sans éprouver d'opposition de la part du duc de Milan. Cette réserve apparente n'en imposa pas aux Florentins. Il était évident que cette ville, privée du chef habile qui avait fait sa force, et désormais la proie de divisions intestines, serait à Philippe-Marie dès qu'il jugerait opportun d'y arborer le drapeau milanais. Les Florentins accusèrent le duc d'avoir violé le dernier traité de paix, et, pressés par ses armes victorieuses, ils appelèrent encore une fois les Vénitiens contre lui. Les Vénitiens se souciaient peu d'entrer dans cette guerre, où la république florentine n'avait pas plus la justice pour elle que Philippe-Marie ; mais comme ils n'étaient pas moins avides que ces deux antagonistes, ils se laissèrent persuader dès que pour prix de leurs efforts

[1] SISMONDI, *Républiques italiennes,* ch. LXV, p. 409.

les Florentins leur eurent fait espérer la possession de Crémone. Ils déclarèrent la guerre à Philippe-Marie, et firent marcher contre lui les généraux auxquels ils avaient dû leurs succès dans la dernière guerre : le marquis d'Este, le seigneur de Mantoue, et Carmagnola, qui depuis la victoire de Macalo était resté la terreur des ennemis. Carmagnola ne devait point soutenir sa réputation dans cette nouvelle campagne. Il ne montra que faiblesse et indécision, et fut accusé par ses ennemis de favoriser secrètement le duc de Milan. Piccinino et François Sforza étaient au service du duc, qui venait de fiancer au second sa fille Blanche, à peine âgée de sept ans, dans le dessein d'attacher plus fortement à ses intérêts le célèbre Condottiere. Ces deux généraux firent preuve d'autant de talent que d'activité. C'étaient deux adversaires dignes de Carmagnola, mais dont personne ne supposait que la supériorité dût l'écraser. Cependant il ne prit que de fausses mesures, toujours déconcertées par l'ennemi ; il demeura inactif quand tout lui démontrait qu'il fallait agir ; et quand il agit, ce ne fut jamais qu'à contre-temps. Il se laissa tromper au château de Soncino par les ruses de l'ennemi, sans en retirer le profit d'être mieux sur ses gardes dans l'avenir. Pendant que la flotte vénitienne était menacée sur le Pô par les vaisseaux milanais, une nouvelle ruse de Piccinino et de Sforza réussit à l'écarter du fleuve, et le lendemain de ce jour, où il avait compromis la flotte, trompé encore par de faux avis,

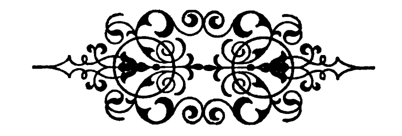
il refusa obstinément les secours que l'amiral Trevisani, qui s'attendait à un nouveau combat naval, lui faisait demander avec instance. Il ne reconnut qu'il avait encore été joué que lorsqu'il fut trop tard pour joindre Trevisani, que la crue rapide du fleuve avait porté sur la rive droite. Maître d'une armée qui n'avait pas encore eu d'engagement, il lui fallut demeurer, sur la rive gauche, spectateur d'un combat où les Vénitiens se firent mettre en pièces plutôt que de céder, et qui finit par la ruine de la flotte, dont vingt-huit galères furent prises avec quarante-deux vaisseaux de transport.

Deux mille cinq cents Vénitiens étaient tombés sous le fer de l'ennemi. L'indignation de Venise égala sa douleur quand elle apprit que le général de son armée de terre, dupe d'illusions inexplicables, s'était refusé à prévenir ce désastre aussi longtemps que le secours avait été possible. Dans tous les pays du monde, Carmagnola eût été exposé à payer de sa tête une pareille conduite; mais la dissimulation dont usa Venise pour satisfaire sa justice a répandu sur la fin de Carmagnola un intérêt dont il n'est pas bien sûr qu'il fût digne. Après qu'il eut encore tenu la campagne quelques mois, sans rien entreprendre qui pût relever l'honneur de ses armes, la république, que le mauvais succès de cette guerre faisait penser à la paix, invita ses deux généraux, Carmagnola et Jean-François de Gonzague, à se rendre à Venise, afin qu'elle pût en conférer avec eux. La république

ne mit presque point de différence dans les honneurs qu'elle leur rendit, bien que l'un des deux fût prince souverain ; mais dès qu'elle crut avoir dissipé toutes les défiances de Carmagnola, par les marques publiques d'estime qu'elle lui avait données, elle le fit arrêter dans le sein même du sénat, où on l'avait introduit sous le prétexte de prendre son avis sur la paix. Le procès fut instruit, comme on savait les instruire alors, par les souffrances de la torture, et sans qu'il transpirât rien des aveux que Carmagnola avait pu faire, ni du genre de trahison dont il était accusé. Vingt jours après son arrestation, le 3 mai 1432, il fut conduit sur la place Saint-Marc et décapité.

Frappant exemple que l'homme n'a pas de plus cruels vengeurs de ses fautes que lui-même. On le voit souvent poursuivre pour sa perte l'exécution de desseins qu'il a formés pour assurer son triomphe. Ceux-là mêmes que Carmagnola avait choisis pour servir d'instruments à la vengeance qu'il méditait assurèrent contre lui celle de l'homme dont ces trois fléaux de l'esprit humain, la cupidité, l'ambition et l'orgueil, l'avaient rendu l'ennemi. Pour plusieurs, Carmagnola fut une victime de cette république qui ne savait pardonner à un général ni un manque de déférence à ses ordres, ni des revers prolongés. D'autres en plus grand nombre, tout en condamnant la marche qu'on suivit avec lui, ne tinrent pas la sentence pour injuste. Quoique affecté de ce triste

événement, le loyal François de Gonzague n'y vit point de motifs suffisants de refuser ses services à la république quand elle lui offrit, peu après, le titre de généralissime de ses armées.



## CHAPITRE XXII.

L'empereur Sigismond en Italie. — Philippe-Marie, après l'avoir attiré dans la péninsule, refuse de le voir. — Position difficile de Sigismond. — Jean-François de Gonzague reçoit de lui le titre de marquis. — Sigismond offre sa médiation pour la paix, qui est signée à Ferrare. — Il arme chevalier Leonello d'Este. — Ce jeune prince le harangue en latin. — Succès de cette harangue. — Sigismond couronné à Rome. — Les hussites. — Nouveau schisme dans l'Église. — Le pape chassé de Rome. — Consolations de l'Église dans son affliction.

Sur les insinuations du duc de Milan, Sigismond venait d'entrer en Italie. Philippe-Marie s'était porté garant de l'accueil que lui feraient les Italiens, et lui avait donné les plus grandes espérances d'être immédiatement reconnu par eux empereur du saint Empire romain. Il n'avait point reculé, pour attirer ce prince en Italie, devant les assurances les plus positives de le secourir en hommes et en argent. Sigismond prêta facilement l'oreille aux paroles du duc de Milan. Fatigué et humilié du peu de soumission des princes de l'Empire et du succès malheureux de la guerre qu'il soutenait contre les hussites, il se complut dans la pensée de voir la majesté impériale traitée avec honneur en Italie. Il s'était mis en route avec une escorte de trois mille cavaliers environ, qu'atti-

rait sur ses pas le désir d'avoir leur part des honneurs qui lui seraient rendus. C'était trop pour une simple escorte, c'était trop peu pour représenter l'armée sans laquelle Sigismond eût dû se rappeler que ses prédécesseurs n'avaient jamais réussi à se faire respecter des Italiens.

Philippe-Marie, en attirant l'empereur en Italie, avait eu sans doute en vue de travailler par le moyen de ce prince, à son agrandissement et à la ruine de ses voisins. Des considérations plus puissantes paraissent lui avoir fait ensuite redouter cette arrivée. Non-seulement Sigismond n'obtint du duc ni conseils, ni troupes, ni argent, mais il ne put réussir à le voir. Après avoir donné des ordres pour que l'empereur fût reçu avec splendeur à Milan, Philippe-Marie se renferma dans son château d'Abbiate-Grasso, et se refusa obstinément à toute entrevue. Sigismond se vit exposé à la risée par le peu de moyens dont il disposait pour réaliser ses prétentions. Abandonné du duc, il ne s'abandonna pas lui-même, et, à travers des dangers sans cesse renaissants, il parla toujours et agit en empereur. Jean-François de Gonzague vint le saluer, et, en vertu des droits, mal définis, souvent contestés, mais non sans crédit sur l'esprit des peuples, que les empereurs prétendaient avoir sur l'Italie, Sigismond érigea en marquisat la seigneurie de Mantoue. C'était donner le dernier caractère de légitimité à une possession légitimée déjà par le temps, et qui l'avait été du reste dès l'origine par le

libre choix du peuple. Jean-François reçut ce titre comme une faveur, qu'il reconnut par le don qu'il fit à l'empereur de douze mille florins d'or. Le nouveau marquis continuait la guerre pour le compte de Venise avec d'heureux succès, mais non point décisifs; tous les partis étaient également fatigués de la guerre; Sigismond avait offert sa médiation, on l'accepta concurremment avec celle de Nicolas III d'Este; les conférences s'ouvrirent à Ferrare, et un traité de paix fut signé dans cette ville le 26 avril 1433. Chacune des parties belligérantes se retrouvait précisément dans la même situation qu'avant la guerre, si l'on en excepte plus de désordre dans les finances et plus de malaise chez les peuples.

A la cour de Ferrare Sigismond avait distingué le jeune Leonello, qui étonnait par son savoir, en même temps qu'il charmait par son éloquence, l'agrément de son caractère et les grâces de sa personne. Il dit avec courtoisie qu'il voulait avoir l'honneur d'armer chevalier un jeune seigneur si accompli, et lui donna l'accolade avec toutes les cérémonies en usage. Le jour de sa réception Leonello harangua l'empereur en latin devant une assemblée imposante par le nombre et le rang des personnes qui la composaient, et il enleva tous les suffrages. Cicéron lui-même, disait-on, ne se serait pas exprimé avec plus d'élégance et de pureté.

Les succès de Lionel excitèrent une grande joie à la Maison Joyeuse, où il avait laissé de si bons et si

aimables souvenirs; une copie de la fameuse harangue y arriva bientôt par les soins de Guarino, et ce n'est point là certainement où elle fut le moins admirée et goûtée.

C'était l'honneur de l'Italie que cette noble jeunesse dont Lionel d'Este, Frédéric de Montefeltro, Louis de Gonzague furent les plus brillants représentants. Doit-on s'étonner de l'éclat que répandirent les lettres dans une contrée dont les différents princes mettaient leur gloire non-seulement à les protéger, mais à les cultiver eux-mêmes?

Vers la fin de cette même année 1433, le savoir et l'éloquence du jeune Leonello se produisirent encore avec éclat. Il fut chargé de complimenter le pape Eugène IV, qui avait succédé à Martin V. Les intrigues de Philippe-Marie, l'orgueilleuse violence des grands seigneurs de l'État ecclésiastique et la turbulence des Romains avaient forcé le pape à fuir de Rome. Il s'arrêta un moment à Ferrare avant de se rendre à Florence, où il fixa son séjour. Le jeune prince prononça une nouvelle harangue, qui excita une aussi vive admiration que la première. Il reçut du pape, émerveillé de son éloquence, un chaperon brodé d'or et de pierres précieuses. Leonello joignait au plus pénétrant génie une mémoire prodigieuse. Il suffisait qu'il eût entendu une fois un discours quelconque pour qu'il le répétât d'un bout à l'autre, sans en omettre un seul mot.

Une mémoire vaste et sûre est un don précieux;

elle donne l'apparence de l'esprit à qui n'en a pas, s'il a le discernement nécessaire pour en user à propos, et elle permet à l'homme d'esprit d'aller plus vite et plus loin qu'un autre dans ses études avec moins de travail et d'application. Il est vrai que ce peut être aussi un grand écueil, pour peu que l'esprit ait de lenteur ou de paresse; la mémoire est bientôt la seule faculté qu'on exerce, cette extrême facilité à s'assimiler l'esprit des autres fait perdre celui qu'on a. On cite parmi les prodiges de mémoire que fournit l'Italie pendant la durée du quinzième siècle Panfilo Sassi et Jean Pic de la Mirandole. Le premier fit un jour le désespoir d'un pauvre poëte qui venait de réciter des vers à la louange du podestat de Brescia, dans le lieu où il se trouvait. Il prétendit connaître déjà ces vers, et, pour preuve de ce qu'il avançait, il se mit à les réciter à son tour d'un bout à l'autre.

L'assemblée commençait à prendre une assez singulière opinion du poëte, qui se défendait en vain de plagiat, quand Sassi, trouvant qu'il y aurait cruauté à pousser la plaisanterie plus loin, avoua le larcin que sa mémoire avait fait. Afin qu'il ne restât de doute dans l'esprit de personne, il répéta l'expérience sur tous les vers qu'on se plut à réciter devant lui. Ce Panfilo Sassi, qui mourut en 1515 plus qu'octogénaire, était lui-même poëte; il improvisait dans les langues latine et italienne avec une égale facilité; mais ce qu'il a laissé confirme l'opinion que nous avons émise qu'à certains esprits une grande

mémoire peut être préjudiciable. Il paraît qu'il ne brille pas dans ses poésies par ces deux qualités si nécessaires aux poëtes : l'invention et le jugement. Pic de la Mirandole, au contraire, peut être rangé parmi les hommes dont la mémoire sert le génie. Non-seulement il répétait comme Sassi tous les vers qu'on récitait devant lui, mais il s'amusait souvent à le faire en commençant par le dernier vers et remontait ainsi jusqu'au premier sans que sa mémoire fût un moment troublée de cet ordre rétrograde. On sait l'enfance merveilleuse de cet homme extraordinaire qui à vingt ans parlait vingt et une langues; sa jeunesse ne la démentit pas. Il fit l'étonnement et l'admiration de ses contemporains par l'étendue et la variété de ses connaissances, dans un siècle et dans une contrée où le savoir n'était pas chose rare, comme il fit leur édification par sa piété, sa douceur et son humilité. Frappé par la mort dans toute la force de sa jeunesse et l'éclat de son génie, il s'éteignit en 1494, à trente-deux ans, avec les sentiments d'un saint, dans les bras de Laurent de Médicis, petit-fils de Cosme, et laissa l'Italie dans la consternation de sa fin prématurée.

Après la paix de Ferrare, Sigismond s'était mis en route pour Rome, où il reçut la couronne impériale des mains d'Eugène IV. Il voulut ensuite travailler à rendre la paix à l'Église, mais le vaisseau, ballotté par l'orage, échappait à ceux qui prétendaient à l'honneur de lui faire toucher le port. Le pilote,

tristement assis à la barre du gouvernail, priait et attendait.

Les ennemis de l'Église ne lui pardonnent point la patience qu'elle oppose à son apparente faiblesse dans les persécutions que chaque siècle dirige contre elle. Incapables dans leur aveuglement de percer le secret de ses destinées, ils attribuent cette patience, où s'émoussent leurs armes, à une politique tout humaine, qui compte sur le temps pour triompher des desseins mauvais de l'homme, et sur ses passions mêmes pour ruiner l'ouvrage de ses passions, et ils s'irritent de ne pouvoir forcer l'Église dans ce dernier retranchement. Ce serait certainement une grande sagesse que de savoir attendre sa délivrance du temps, quand échappe dans le présent tout moyen de salut; mais c'est une sagesse qui va peu à la nature de l'homme. Un point de la durée dans le désir ou l'attente semble un espace infranchissable à cette nature mobile et impatiente. L'Église, ce grand corps dont les pieds touchent à la terre et la tête au ciel, a les éléments de sa patience hors de ce monde; c'est pourquoi sa patience est invincible. Comme cet oiseau qui trouve son repos au milieu des vagues furieuses de l'Océan, elle ne se trouble point de la tempête. Le front ceint d'une couronne d'épines, elle prie pour ceux qui la persécutent, et, confiante, elle attend des jours meilleurs, parce qu'elle sait, d'une ferme foi, qu'assis par une main divine le roc d'où, sentinelle vigilante, elle veille au salut du monde, ne sau-

rait être ébranlé par la mer en fureur, quels que fussent l'orgueil et l'audace de ses flots.

Les hussites continuaient à désoler l'Église. Les dangereuses doctrines de Jean Huss avaient été dépassées dans les multiples sectes nées depuis sa mort. La religion était accommodée à toutes les passions, et cette licence qu'on y trouvait pour faire le mal attachait aux hérésiarques une foule d'hommes pris dans les rangs les plus infimes de la société, surpris et satisfaits de faire leur salut en s'abandonnant à leurs instincts les plus féroces et les plus corrompus. Quand on a entrepris de substituer parmi les hommes l'erreur à la vérité, il faut nécessairement les mener par leurs passions, pour leur obscurcir l'entendement et les rendre incapables de distinguer le vrai du faux. C'est la tactique grossière de tous ces fils de l'orgueil, dont l'histoire nous a transmis les noms avec le récit des maux qu'ils ont causés. Quand ils croient avoir atteint le but où tendaient leurs efforts, ils veulent en vain poser une digue au torrent qu'ils ont déchaîné. Il faut marcher, marcher toujours; il faut marcher ou se voir abandonné. Comme ce Juif dont nous parle la légende, il ne leur est plus permis de s'arrêter à considérer le chemin qu'ils ont parcouru, c'est en avant qu'il leur faut se porter sans cesse, non plus conduisant mais conduits, entraînés à leur tour par ceux qu'ils ont séduits, et leur première punition c'est de devenir les esclaves de ceux dont ils voulaient être les maîtres.

Ce n'était point assez dans les desseins de Dieu que l'Église eût à gémir de cette guerre impie que lui faisait l'hérésie, et de la désolation où vivait depuis longtemps une partie de son troupeau dans les provinces que ravageaient les hussites; il permit encore qu'un nouveau schisme s'élevât du cœur même de sa puissance, quand elle était à peine sortie de celui dont elle avait été affligée l'espace de plus de quarante ans.

Un concile œcuménique avait été convoqué à Bâle par le pape Martin V; Eugène IV, à son avénement, en avait pressé l'ouverture. Mais, à peine assemblé, le concile, cédant aux inspirations d'un faux zèle ou aux conseils d'une ambition purement humaine, étonna et affligea les véritables amis de l'Église par le genre de ses travaux. Des discussions déplorables sur le degré de puissance qu'il convenait de laisser au pape ménagèrent bientôt plus d'un triomphe aux adversaires de l'unité catholique. Navré de douleur, Eugène en appela à Dieu de l'égarement des hommes. Il se promit de ne jamais permettre qu'on détachât une seule pierre de l'édifice catholique, quelles que pussent être les violences qu'on employât contre sa personne. Méconnu par le concile dans ses droits comme chef suprême de l'Église, chassé de Rome par la sédition, ce fut alors qu'il alla chercher un asile à Florence, comme il a déjà été dit à l'occasion de la harangue qui lui fut adressée par Leonello d'Este.

Mais dans toutes ses calamités l'Église n'était pas

sans consolations. Au nombre des saints qu'elle pouvait présenter au monde, on reconnaissait facilement qu'elle était toujours l'épouse bien-aimée, la compagne inséparable du Saint des saints. C'est dans les jours malheureux qui n'apportent que périls pour l'Église que cette parole divine, « les portes de l'enfer ne prévaudront pas, » reçoit une éclatante confirmation. Partout de grandes âmes, animées de l'esprit de Dieu, entretenaient la foi chez les peuples et leur enseignaient toutes les vertus chrétiennes. Il a déjà été parlé de saint Bernardin de Sienne et de son illustre disciple Jean Capistran. Jean était alors chez les hussites, auxquels il arrachait le plus de victimes qu'il pouvait, sans se laisser ralentir dans son zèle par les menaces et les persécutions. Ce grand homme parcourait ces provinces désolées, n'épargnant la vérité à personne, mais montrant à tous une charité si tendre que les plus furieux sectaires n'osèrent jamais attenter à sa vie, quoiqu'ils redoutassent ses prédications plus que les armes des princes d'Allemagne et de l'empereur Sigismond. Ils auraient craint de se rendre odieux même à ceux de leur secte.

Saint Antonin, qui fut archevêque de Florence, remplissait l'Italie du renom de sa vertu, bien que son humilité, qui le portait à s'ignorer lui-même, s'efforçât de la dérober aux hommes.

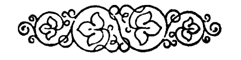
Françoise Buxo et Laurent Ponzani, son époux, distingués par le rang et la fortune, se vouaient à toutes les œuvres de piété et de charité dans cette

Rome qui chassait ses papes, et qui, dans son inepte fureur, s'efforçait d'arracher de son front l'incomparable couronne que le Christ y a posée. La maison de ces vertueux époux était l'asile de la paix et de l'innocence; leurs enfants et leurs serviteurs s'y formaient à la pratique de toutes les vertus, et leur exemple attirait chaque jour au service de Dieu des âmes attristées et fatiguées des agitations et de la corruption de Rome. En 1425, avec l'agrément de son époux, Françoise avait fondé un couvent où devaient être reçues, quel que fût leur âge, celles des personnes de son sexe qui voudraient passer le reste de leur vie dans la retraite et la prière. Dans l'année où nous sommes (1433), elle avait donné à cette œuvre un développement considérable. Elle voulait qu'on s'offrît à Dieu dans son ordre purement et simplement sans qu'il fût question de profession. De là le nom d'oblates donné aux religieuses qui le composaient. La pieuse fondatrice se retira dans ce couvent après la mort de son mari; elle fit son oblation le jour de saint Benoît 1437. L'Église l'a mise au rang des saintes; elle est honorée sous le nom de sainte Françoise, veuve, et l'on fait sa fête le 9 mars.

Dans ce royaume de Naples, si agité sous le sceptre de l'incertaine et changeante Jeanne II, un jeune homme à peine âgé de dix-sept ans commandait l'admiration et le respect par sa vertu extraordinaire et la rigidité de sa vie. Ce jeune homme fut saint François de Paule, le fondateur de l'ordre des Minimes,

qu'il fit reposer si complétement sur la charité, la pénitence et l'humilité. Un demi-siècle plus tard, alors que le jeune homme était devenu un vieillard dont la sainteté et les miracles portaient le nom par toute la chrétienté, il sortit de sa chère solitude de Calabre, par obéissance pour le pape, et ne s'arrêta qu'en France, au château du Plessis-lez-Tours, où le mandait un roi qui se mourait, mais opiniâtré à vivre, et résistant à la mort de toutes les forces de son esprit. Ce roi voulait un miracle; le saint en fit un en effet : il le résigna à mourir.

Ces héros chrétiens (et je ne nomme pour ce qui regarde l'Italie que les plus illustres) avaient des imitateurs dans les autres pays de la chrétienté. C'était appuyée sur eux et consolée par leur vertu que l'Église traversait ces temps difficiles, triste du présent, mais forte de l'avenir, et sûre de se retrouver, après ces jours d'épreuves, plus digne encore de l'amour et des miséricordes de son divin époux.



## CHAPITRE XXIII.

Sigismond à Mantoue. — Fêtes qui lui sont données. — Le mariage de Louis arrêté avec une princesse allemande. — Gian Lucido destiné à l'état ecclésiastique. — Victorin instruit les deux jeunes princes de la volonté de leur père. — Résistance de Louis, dont Victorin triomphe. — Soumission prompte et entière de Gian Lucido. — Règlement de vie qu'il se propose. — Arrivée de la jeune Allemande. — Sa rusticité insupportable à Louis. — Elle est mise au couvent aussitôt après le mariage. — Louis continue à habiter la Maison Joyeuse.

Le nouveau marquis de Mantoue fut honoré d'une visite de l'empereur. Il le reçut dans sa ville avec une pompe toute royale, et voulut que Sigismond y commandât en souverain. Une telle conduite faisait un contraste frappant avec celle qu'avait tenue le duc Philippe-Marie après avoir sollicité Sigismond à passer en Italie. Ce prince était bien capable d'apprécier chez les autres la générosité et la courtoisie, car il était lui-même généreux et courtois. Il ne lui a manqué peut-être pour tenir la première place parmi les princes de son temps qu'un peu plus de constance dans ses desseins et d'énergie dans sa volonté. Je me trompe, il eût fallu qu'il travaillât encore à vaincre sa prodigalité, qui lui causait des embarras d'argent presque incessants. Je ne sache pas qu'un prince plus qu'un particulier toujours aux expédients puisse me-

ner à bien ses entreprises, et répondre toujours de leur sagesse ou de leur opportunité. Il se place sous une trop dure dépendance, celle de l'argent et des hommes qui peuvent le lui fournir.

Les fêtes se succédèrent à Mantoue en l'honneur de Sigismond. Il y eut des joutes, des tournois, des représentations théâtrales, c'est-à-dire des mystères, car dans cette Italie lettrée pas plus que dans les autres États de l'Europe l'art dramatique n'existait encore. Les fils de Gonzague figurèrent dans ces fêtes; Louis, par sa bonne mine et son adresse dans tous les exercices du corps, fut particulièrement distingué de Sigismond, ainsi que Gian Lucido par son savoir précoce et la grâce avec laquelle il récita des vers latins de sa composition.

Le mariage de Louis avec une princesse allemande fut décidé entre Gonzague et Sigismond. Le droit d'un père et d'un souverain à régler dans sa sagesse le sort de ses enfants paraissait si incontestable à Gonzague, qu'il n'avait pas cru nécessaire de parler de ses desseins avant que sa parole fût engagée. Après le départ de Sigismond, il chargea Victorin de prévenir Louis que dans un très-court espace de temps la jeune princesse qui lui était destinée pour épouse arriverait à Mantoue. Ce n'était encore qu'une enfant, et Louis même venait seulement d'accomplir sa dix-huitième année. Ces unions prématurées étaient si communes parmi les princes et les grands, que Victorin reçut cette nouvelle sans étonnement,

si ce ne fut point sans tristesse. Il trouvait contraires à l'esprit de la religion et à la morale ces sortes de mariage, mais c'était là une opinion particulière que Gonzague était libre de ne point partager. Ce prince, si éclairé d'ailleurs, cédait encore à l'ascendant de son siècle en destinant Gian Lucido aux ordres sacrés, par cette seule considération que cet enfant était le plus jeune de ses fils. Il s'en ouvrit à Victorin après lui avoir parlé du mariage prochain de Louis, et lui dit qu'il croyait le temps venu d'instruire Gian Lucido de ses desseins. La santé délicate d'Alexandre, qui semblait devoir le rendre peu propre aux fatigues de la guerre, avait fait un moment penser à Gonzague qu'il conviendrait peut-être de lui faire embrasser l'état ecclésiastique de préférence à son jeune frère; mais la grande aptitude de Gian Lucido aux sciences, l'éloquence naturelle de sa parole, et en dernier lieu ses succès auprès de Sigismond, avaient mis fin à toute incertitude. Il ne doutait point que Gian Lucido ne parcourût la carrière ecclésiastique avec un grand éclat, et son orgueil de gentilhomme, dont sa piété ne le défendait pas, envisageait avec complaisance l'illustration nouvelle qui en rejaillirait sur sa maison. C'était là des pensées bien éloignées de celles que Dieu demande des parents qui veulent lui consacrer leurs enfants; mais est-il bien certain qu'elles ne se retrouvassent point quelquefois parmi nous, si l'Église était encore le chemin des honneurs, des richesses et de la puissance?

Avant de faire connaître à ses deux élèves les volontés de leur père, Victorin pria longtemps ce Dieu puissant qui tient entre ses mains le cœur de l'homme. Il les manda tous deux auprès de lui, voulant les fortifier l'un par l'autre dans l'obéissance, si cette obéissance devait leur coûter quelque peu.

Gian Lucido n'avait encore que treize ans; mais la sagesse précoce de son esprit le rendait aussi cher que respectable à ses frères, et plus d'une fois, par une parole que lui inspirait son cœur autant que sa raison, on l'avait vu arrêter la fougue de Louis.

Ainsi que l'avait prévu Victorin, l'indépendance naturelle du fils aîné de Gonzague lui rendit insupportable la pensée d'un mariage pour lequel il n'avait point été consulté. — Mon père peut-il donc ainsi disposer de ma liberté? s'écria-t-il; l'autorité paternelle n'a-t-elle point de limites?

— Louis, dit Gian Lucido d'un ton épouvanté et en joignant les mains, ne parlez point ainsi! Un père est le maître de ses fils, et peut régler leur sort comme il lui convient, car il représente Dieu même auprès d'eux!

— Il a raison, dit Victorin; est-ce donc de la bouche d'un enfant, Louis, que vous avez besoin d'apprendre votre devoir? Et, au nom de Jésus-Christ, ce parfait modèle d'obéissance, il le conjura en termes si touchants et si forts de s'incliner sans murmurer devant la volonté de son père, que la conscience chrétienne du jeune homme l'emporta sur

toutes les répugnances de la nature. Il dit en fondant en larmes, mais d'un cœur complétement soumis : — J'obéirai. Victorin le bénit, et remercia Dieu du travail de la grâce sur cette nature superbe.

Gian Lucido baisait les mains de son frère en les couvrant de ses larmes. — L'un et l'autre, mes enfants, leur dit Victorin, vous êtes appelés aujourd'hui à donner à Dieu le premier gage de votre fidélité à ses divins préceptes, car la vie du plus jeune comme celle de l'aîné est également engagée par l'autorité d'un père, quoique d'une manière bien différente.

— Eh quoi ! dit Louis en portant sur Gian Lucido un regard attendri, lui aussi ! un enfant ?

— Mon frère, dit Gian Lucido, c'est un père qui a parlé, et un père qui ne cesse de nous donner des preuves d'un amour aussi tendre qu'éclairé. Il sait bien mieux que nous ce qui nous convient.

— Maître, je vous écoute, continua-t-il en s'adressant à Victorin.

— La sagesse de votre père, mon cher enfant, lui dit Victorin, vous appelle à une vie qui ne place l'homme qu'un peu au-dessous des anges, puisque, comme ces célestes esprits, étranger aux passions humaines, il ne vit que pour la vérité et par la vérité.

— Est-il vrai, maître? demanda l'enfant avec un regard où se trahissait quelque anxiété.

— Oui, mon fils, votre père vous destine au ministère des autels, et veut, avec raison, que dès à

présent vous vous prépariez par une surveillance assidue sur vous-même à vous rendre digne du saint état que vous devez embrasser.

Gian Lucido baissa les yeux, et garda le silence. Victorin recommanda l'enfant à Dieu.

Louis contemplait Gian Lucido, et pleurait. Il se mit ensuite à marcher avec agitation jusqu'à ce que, s'arrêtant devant Victorin, il lui dit d'une voix très-émue : — Mais si Dieu ne l'appelle point à cet état?

— Il m'y appellera, je l'espère! répondit Gian Lucido en arrêtant sur son frère un regard doux et mélancolique... Mon obéissance me vaudra cette grâce, n'est-ce pas, mon père? dit-il à Victorin. Ah! bénissez votre fils, qui se repent de n'avoir point préféré à toute autre cette sainte carrière où l'appelle aujourd'hui une volonté chère et respectée!

— Cher enfant, dit Victorin, que les bénédictions de Dieu reposent sur vous!

— Lucido! mon frère! ne pourrions-nous pas obtenir de mon père....

— Que je n'entre point dans la milice sacrée où il veut m'engager? répliqua vivement Lucido. Non, Louis, je ne me permettrais pas de lui demander de revenir sur ce qu'il a décidé pour mon avenir, lors même que je serais plus âgé que je ne le suis; car ce serait contester ses droits de père, et blâmer indirectement une décision qu'il a prise dans sa sagesse pour mon plus grand bien; encore moins le saurais-je faire aujourd'hui que je ne suis qu'un enfant incapable de

discerner justement ce qui me convient ou ce qui ne me convient pas.

Louis pressa en silence Gian Lucido sur son cœur. L'exemple du noble enfant l'aurait encore fortifié dans son obéissance, s'il en eût été besoin.

Quand les deux frères parurent devant leur père, ce fut pour l'assurer d'un front calme et serein qu'ils n'auraient jamais, avec l'aide de Dieu, d'autre volonté que la sienne. — Je l'en bénis, mes enfants, leur dit Gonzague; c'est ainsi que sa bonté récompense les parents qui mettent tous leurs soins à faire recevoir à leurs enfants une éducation vraiment chrétienne. Les enfants élevés dans l'amour de Dieu et la pratique exacte de sa loi sainte ne sauraient être des fils ingrats. Mais, après Dieu, continua-t-il, je remercie votre digne maître, envers lequel rien ne saurait m'acquitter!

N'était-ce pas en effet aux soins pieux et vigilants de Victorin que ces jeunes hommes devaient d'être si bien disposés à aimer et à pratiquer la vertu dans ce qu'elle a d'aimable comme dans ce qu'elle a quelquefois de difficile et de rude! et des soins comme ceux dont ils avaient été l'objet, le marquis de Mantoue n'avait-il pas bien raison de dire qu'il n'était pas en son pouvoir de les récompenser dignement!

Mais ils comptent pour rien les récompenses terrestres, les hommes qui comprennent et remplissent leurs devoirs comme Victorin. L'amour du gain, des honneurs, des louanges ou de la renommée peut in-

spirer des actions d'éclat, il ne saurait produire un acte de vertu. Qu'est-ce donc quand il s'agit de ne faire de sa vie qu'un long acte d'abnégation et de dévouement!

Nul n'est vraiment digne d'élever la jeunesse, si, comme Victorin, il ne porte le cœur assez haut pour s'animer à la vertu par la contemplation incessante de Dieu et de ses perfections adorables. Et alors, à quel autre prix de ses soins que celui qu'il attend de Dieu peut-il être sensible?

La joie chrétienne qu'avait manifestée Paula lorsqu'il s'était dit prêt à ne plus vivre désormais que pour Dieu avait été pour Gian Lucido une première et douce récompense de sa soumission filiale.

Depuis le jour où les intentions de son père lui avaient été révélées, on le vit avancer d'un pas bien plus rapide encore dans les voies de la sagesse. Il devint un sujet d'édification pour tous ses compagnons d'étude.

Il se proposa un règlement de vie, assez sévère pour son âge, mais non point au-dessus de sa jeune vertu, puisque Victorin ne craignit pas d'y donner son approbation. La douce gaieté qui faisait le fond de son caractère ne souffrit aucune altération du genre de vie auquel il croyait devoir s'astreindre, et dont il ne se départit plus. Comme la grâce ne manque jamais à celui qui la demande avec persévérance, et qui prépare son cœur à la recevoir, la vocation pour l'état auquel son père l'avait destiné ne tarda point à

suivre une si parfaite obéissance; et les années suivantes on le vit attendre avec une sainte impatience l'heureuse époque où il pourrait s'engager à Dieu sans retour.

Quelques mois après le départ de l'empereur Sigismond, arriva la jeune fiancée de Louis. Elle n'avait que treize ans, et quoiqu'elle devînt plus tard une des plus belles personnes de son temps, rien n'indiquait alors la beauté qu'elle acquit, sinon peut-être ses yeux d'un bleu céleste, et son teint d'une incomparable blancheur. Elle était petite, paraissait mal prise dans sa taille, et les vêtements disgracieux qui la couvraient, joints à un maintien gauche et à une grande timidité, lui donnaient un aspect ridicule. Louis, avec ses dix-huit ans et les habitudes d'élégance contractées dans sa famille, fut horriblement choqué de cette rusticité allemande. Il conçut pour cette enfant un éloignement qu'il crut insurmontable; et sans l'autorité de Victorin, il fût revenu sur les engagements d'obéissance qu'il avait pris. Il comparait sans cesse la pauvre Allemande à ses sœurs Marguerite et Cécile, et elle ne gagnait rien à cette comparaison. Elle se nommait Barbara; ce nom lui nuisait encore auprès de Louis, il le trouvait rude et désagréable, et ne pouvait se décider à le prononcer. C'était avec les marques de la plus vive répugnance qu'il s'approchait d'elle; et le jour du mariage arriva, que les deux fiancés avaient à peine échangé quelques mots. Barbara, du reste, n'entendait que l'alle-

mand, que Louis parlait difficilement. La violence qu'il était obligé de se faire pour se soumettre à ce mariage et les accès de douleur où il tombait quelquefois firent un devoir à Victorin d'entretenir Gonzague et Paula de ses répugnances et des causes qui les produisaient. Victorin était loin de croire, malgré les affirmations contraires de Louis, que le bonheur des deux époux ne pût se trouver un jour dans cette union, mais il fallait aviser aux moyens de le leur procurer. Gonzague, qui était touché de l'obéissance de son fils, bien qu'il crût qu'elle n'aurait pu lui être refusée sans crime, se montra disposé à prendre tous les arrangements propres à assurer l'avenir de ce mariage, malgré les tristes auspices sous lesquels il paraissait se conclure. Louis, dans sa fougue de jeune homme, ne voulait pas admettre que Barbara pût lui offrir jamais autre chose que l'espèce de monstre qu'il avait sous les yeux; mais ses parents et Victorin avaient promptement reconnu qu'avec les années et un peu de culture la jeune Allemande pourrait devenir une femme très-agréable. Elle annonçait d'heureuses dispositions et l'humeur la plus douce et la plus égale. Il fut convenu qu'on la placerait immédiatement après le mariage dans le meilleur couvent de la ville, où les plus grands soins seraient donnés à son éducation pendant quelques années. Sa demeure fut fixée au couvent de préférence au palais, afin qu'elle échappât plus complétement aux regards de Louis, et qu'il ne la revît que tout à fait

transformée. Quand il sut que Barbara serait mise au couvent, il se montra plus vaillant pour lui engager sa foi. Le mariage s'accomplit. Il ne donna lieu à aucune fête; Louis avait supplié son père qu'il se fît sans bruit. Quelques jours après la jeune princesse dut quitter le palais; elle dit à son époux, quand il vint prendre congé d'elle, et en arrêtant sur lui un regard doux et triste : Adieu. Vous serez plus heureux désormais, car vous ne me rencontrerez plus ici; et moi je vais sans doute être heureuse aussi dans mon couvent, puisque je n'aurai plus à craindre de faire de la peine à quelqu'un par ma seule présence.

Touché de ces paroles, il porta la main de sa femme à ses lèvres. Il n'en avait jamais fait autant. Il eût voulu lui répondre quelque chose d'obligeant, mais il ne trouva rien. Elle partit, et bientôt il ne sentit plus que la joie d'être séparé d'elle.

Il demanda et obtint de ne quitter la Maison Joyeuse qu'avec son frère Charles, qui devait y passer encore une année. Il reprit sa vie accoutumée; il s'appliqua plus que jamais à polir son esprit et à former son goût. Tout à l'étude des maîtres de la science, il parut complétement oublier sa qualité d'époux. Nul ne cherchait, du reste, à lui rappeler Barbara; car il importait aux desseins de Gonzague et de Paula qu'il reprît toute sa sérénité. Mais on ne l'imitait point dans l'oubli où il laissait sa jeune épouse.

Paula montrait à sa belle-fille la tendresse et la sollicitude d'une mère, Marguerite et Cécile la traitaient en sœur; et toutes les trois, par leurs rapports journaliers avec elle, l'initiaient peu à peu à la grâce et à l'élégance. Victorin avait su lui réserver quelques moments chaque jour pour ouvrir son jeune esprit à la connaissance des belles-lettres. Cet esprit était doué de justesse et d'étendue; il comprenait tout, quoique un peu lentement, et il avait de plus une docilité et une application toutes germaines.

Les Allemands étaient fort en arrière des Italiens pour la culture de l'esprit; ils l'étaient même de la France, beaucoup moins avancée que l'Italie. Une rusticité grossière régnait chez le peuple germain, et se retrouvait, à peu de chose près, chez les plus grands seigneurs. Les sciences et les lettres n'étaient encore cultivées en Allemagne que par exceptions, et ces exceptions honorables étaient rares. Cette contrée s'en est bien dédommagée depuis. Mais les Germains avaient en général des qualités de cœur qu'une civilisation raffinée ne donne pas toujours, et qu'elle altère quelquefois par l'abus du raisonnement, qui suit ordinairement chez les peuples une grande culture de l'esprit. Il étaients simples, droits, sincères, aimants et fidèles à leurs amis. Ces attrayantes qualités se retrouvaient chez Barbara dans toute leur intégrité, et rendaient chaque jour plus chère à sa nouvelle famille la jeune épouse dédaignée. Elle reconnaissait ce qui lui manquait, en parlait ingénu-

ment, et recevait avec une tendre reconnaissance tous les avis qui lui étaient donnés. Elle avait fort bien discerné l'antipathie de Louis pour elle, et en avait souffert. Quand elle s'était séparée de lui, elle n'avait pu s'empêcher de lui faire une sorte de reproche; mais elle n'avait conservé aucun ressentiment des dédains dont elle s'était vue l'objet. Elle disait avec une aimable simplicité qu'une petite Allemande comme elle ne pouvait guère convenir à un si brillant prince. Bien différente de Louis, qui ne prononçait jamais son nom, elle se montrait avide de détails sur ce qui le concernait. Elle s'appliquait à connaître les goûts ainsi que l'esprit et le caractère de celui qu'avec une régularité tout allemande elle ne désignait jamais que sous le titre de son époux.

Elle n'était heureuse que pour lui des éloges qu'elle pouvait recevoir sur ses progrès dans l'étude ou dans les belles manières. Tant mieux, disait-elle naïvement, mon époux aura moins honte de moi quand il me reverra.

Nous laisserons maintenant l'intéressante Barbara se former dans son couvent sur le modèle des princesses de Gonzague, et demander à Dieu, dans le plus naïf langage, de l'aider à triompher un jour des répugnances de son époux.



# CHAPITRE XXIV.

De l'amitié chrétienne. — Ambroise à la Maison Joyeuse. — Gian Lucido lui récite des vers de sa composition. — Éloge que fait Ambroise dans son *Hodœporicon* de Gian Lucido et de Cécile de Gonzague. — Entretiens d'Ambroise avec les disciples de Victorin. — Il distingue particulièrement Agostino. — Opinion d'Agostino sur l'état du chrétien en ce monde. — Victorin est félicité par Ambroise de l'heureux succès de ses soins. — Scrupules de Victorin. — Séparation des deux amis. — Ambroise retourne à Florence.

L'amitié n'a jamais plus de tendresse et de profondeur que dans les cœurs où Dieu a établi son règne. Ces cœurs chastes et purs répandent sur les affections légitimes tous ces trésors d'amour que l'homme prodigue trop souvent à d'indignes objets, et qu'on le voit dissiper sans retour dès les premiers jours de sa jeunesse. Il ne saurait y avoir d'ami plus tendre que le chrétien digne de ce grand nom, il n'en saurait être de plus fidèle. Qu'est-ce qui pourrait altérer l'amour qu'il porte à son ami? L'ambition, l'envie, la jalousie? Il ne demande rien au monde, et ces affreuses misères de l'homme, il ne les connaît que de nom, ou pour avoir essayé d'adoucir les blessures qu'elles avaient faites. L'absence, peut-être, cette délicate épreuve de toute affection? Que peut une sépa-

ration dans le temps à qui aime pour l'éternité? N'importe; il ne cesse point d'être homme parce qu'il est chrétien, plein de foi; il est faible et changeant; ses sentiments peuvent s'éteindre dans l'absence comme ceux des autres hommes! Oui, si, comme les autres hommes, c'était encore lui qu'il aimât dans son ami, c'est-à-dire l'esprit qui plaît au sien, l'intimité qui satisfait ses goûts, qui convient à ses habitudes, qui l'aide à passer la vie d'une manière plus commode et plus agréable. Mais c'est son ami qu'il aime, ce frère en Jésus-Christ, pour qui Dieu lui a mis dans l'âme un attrait mystérieux et puissant, afin qu'il l'aimât d'une tendresse toute particulière. Il aime, comme aime Dieu, pour le bonheur d'aimer et non pour attendre quelque chose d'égal à ce qu'il donne ou même de meilleur. Ne revît-il son ami sur cette terre qu'à sa dernière heure, il retrouverait intacte dans son cœur la tendresse qu'il lui avait vouée. La constance de son amitié ne faiblirait même point contre la découverte de défauts graves ou rebutants chez son ami, épreuve plus délicate encore que l'absence, parce qu'on y succombe sans honte.

Humble soldat de Jésus-Christ, il a toute sa vie combattu ses défauts, pourrait-il être rebuté de ceux d'autrui? Ce lui sera une raison pour redoubler de tendresse; il tendra une main compatissante à celui qu'il aime; il l'éclairera, il le fortifiera; et tant que Dieu régnera dans le cœur de son ami il le jugera toujours assez digne de son amour. Mais si cet ami a

le malheur d'être ingrat envers Dieu, quelle conduite tiendra-t-il? Ne le verra-t-on pas délaisser celui qui délaisse Dieu! Il se dira que ce moment avait été prévu de toute éternité par la sagesse suprême, et qu'il est peut-être réservé à ramener au bercail la brebis égarée. Il s'attachera plus que jamais aux pas de cet ami; il veillera sur lui avec la sollicitude d'un père et d'une mère, et il ne goûtera point de repos qu'il n'ait arraché cette âme qui lui est si chère aux étreintes fatales de l'ange des ténèbres! Qui dira jamais comment sait aimer un chrétien, et combien peu, au prix des siennes, les amitiés du monde méritent ce nom! Et il se trouve des gens pour avancer cette étrange parole : Les dévots n'aiment point! Ne ressemblent-ils pas à ces insensés qui n'ont pas conscience de leur état, et prêtent leur misère aux hommes bien portants! Qui doit comprendre l'amour, si ce n'est celui qui ne vit que par l'amour! si ce n'est le disciple de cet Homme-Dieu qui a été, pendant sa vie mortelle, le plus tendre et le plus parfait des amis, qui, dans sa tendresse ineffable, a donné sa chair à manger et son sang à boire à l'ami même qui le trahissait, et qui s'est laissé attacher à la croix pour l'humanité tout entière qui le reniait et l'outrageait! Comment un disciple du Christ ne saurait-il pas aimer quand, sur l'amour et la fidélité qu'on doit à ses amis, il trouve dans l'Évangile des enseignements comme ceux que lui offre le touchant récit de la résurrection de Lazare? Comment ne serait-il pas

le plus tendre des amis quand il voit avec quelle mansuétude, quelle douceur, quelle bonté, l'âme du Sauveur s'ouvrait à ses amis, de quelle confiante familiarité le maître daignait honorer Marthe et Marie, et ses disciples tout grossiers et charnels qu'ils étaient encore? Celui d'entre eux qui fut appelé du doux nom de bien-aimé, n'est-ce pas celui même qui, osant plus que les autres, écoutait appuyé sur le sein de Jésus les enseignements de la parole divine!

C'était cet amour fondé en Jésus-Christ qui unissait Victorin et Ambroise le Camaldule, auxquels il fut donné de se revoir au commencement de 1434. Ambroise, qui jouissait d'une grande réputation d'esprit, de savoir et de sagesse, était enlevé à la paix de son couvent, plus souvent qu'il ne l'eût voulu, pour aller défendre ou protéger les intérêts des princes ou des républiques dans les diverses cours de l'Italie, et quelquefois même auprès de l'empereur d'Allemagne. C'était le pape qui cette fois avait réclamé ses services, et ce fut au retour de la mission secrète dont il avait été chargé auprès de quelques-uns des Pères du concile de Bâle qu'il s'arrêta à Mantoue.

Il fallut faire connaître à Ambroise, qui affirmait ne pouvoir être satisfait à moins, toute l'administration de la Maison Joyeuse. Les détails les plus indifférents avaient du prix à ses yeux. « De ma solitude, disait-il à Victorin, je veux pouvoir vous suivre désormais dans l'exercice de vos fonctions, et me dire en retournant ma clepsydre : « A l'heure pré-

sente, s'il plaît à Dieu, notre ami fait telle chose, et il est dans tel lieu. »

Il s'intéressa extrêmement aux études, et fit subir une espèce d'examen aux jeunes gens que Victorin lui désignait comme ceux qui étudiaient avec le plus d'application et d'intelligence. Il les interrogea sur toutes les parties de la philosophie; il leur fit aussi quelques questions de théologie assez difficiles, et fut charmé de la solidité et de l'exactitude de leurs connaissances.

La manière élégante et correcte dont ils s'exprimaient tous en latin lui paraissait merveilleuse. Gian Lucido brillait au premier rang pour la littérature latine; et Victorin, avec une satisfaction toute paternelle, nommait après lui une fille de dix ans, la jeune Cécile. Il faut entendre Ambroise parler lui-même de ces deux enfants dans son *Hodœporicon* ou *Itinéraire de ses voyages*.

« Victorin, dit-il, me présenta Gian Lucido, le plus jeune des fils du prince de Mantoue, jeune garçon d'environ quatorze ans. L'aimable enfant me récita deux cents vers latins de sa composition, dans lesquels il avait décrit la pompe qui fut déployée à Mantoue pour recevoir l'empereur Sigismond. Ce petit poëme était très-beau, et la grâce avec laquelle il le récitait ainsi que la pureté de sa prononciation en accroissaient encore la noblesse et l'élégance. Je crois que Virgile ne prononçait pas d'une plus charmante manière quand il lisait son *Énéide* à Auguste.

Je vis aussi au gymnase une fille du prince de Mantoue, Cœcilia, une enfant de dix ans, qui écrivit devant moi en grec et en latin avec tant d'élégance que j'eus honte en pensant que parmi les jeunes gens que j'ai élevés et instruits il s'en fût à peine trouvé un en état d'écrire aussi bien. »

Gian Lucido réunissait deux goûts qui s'excluent d'ordinaire, le goût de la poésie et celui des sciences exactes. Cet enfant, qui n'avait pas quatorze ans, avait ajouté à la géométrie d'Euclide deux théorèmes dont il fit devant Ambroise une démonstration si claire qu'il le ravit d'admiration. « Dès aujourd'hui, dit le bon Camaldule dans l'*Hodœporicon* en parlant de Gian Lucido, on peut pressentir les fruits que donnera son génie. »

Détourné de son application aux sciences par les devoirs de l'état qu'on lui fit embrasser, et ne songeant plus à se distinguer que par sa vertu, Gian Lucido ne fut ni un illustre géomètre, ni un grand poëte, mais il dut à l'extrême culture et à la beauté de son esprit de remplir avec éclat tous les postes où il fut placé pour le plus grand bien de l'Église, et de tenir le même rang dans l'estime de ses contemporains que les hommes qui enrichissaient l'Italie des monuments de leur génie.

Victorin avait présenté Ambroise à ses disciples comme un autre lui-même. Ce fut un nouvel ami pour toute cette jeunesse, et, pendant les quelques jours qu'il passa à la Maison Joyeuse, on se pressait sans

façon sur ses pas dans les promenades comme on faisait avec Victorin. Il se plaisait à proposer des questions ingénieuses et applaudissait à celui qui donnait la réponse la plus juste et la plus précise.

— Quelle est la vertu la plus désirable pour un souverain? demanda-t-il à Frédéric de Montefeltro.

— La modération, répondit aussitôt le jeune prince.

— Bien, répondit Ambroise; mais comment appuyez-vous cette affirmation?

— Un prince modéré, dit Frédéric, ne sera ni enivré dans le succès, ni abattu dans les revers; il ne connaîtra ni la violence, ni l'ambition, ni l'avarice; il n'aura ni dureté, ni faiblesse; toutes ses actions seront ordonnées entre elles pour une même fin, l'utilité générale; il ignorera ces entraînements subits qui compromettent souvent le repos des peuples; toujours maître de lui-même, il le sera des autres, et fera fleurir dans l'État la justice et les lois.

— Amen! dit Ambroise. Ce prince modéré me sourit extrêmement.

— A quelle vertu reconnaîtrons-nous un guerrier chrétien? demanda-t-il une autre fois à Louis de Gonzague.

— A sa justice, répondit Louis.

— Pourquoi pas à son humanité? répliqua Ambroise.

— Il ne saurait être juste sans se montrer humain, repartit Louis, et il pourrait être humain sans être juste; sa compassion du malheur d'autrui serait une

fausse mesure pour déterminer ce qu'il vaut comme chrétien. On est humain par l'effet d'un mouvement spontané et irréfléchi du cœur que détermine en nous la vue des misérables, on ne saurait être juste dans tous les actes de sa vie, quelque intérêt qu'on puisse avoir à ne l'être pas, sans un esprit réglé par la morale chrétienne. Des sentiments d'humanité ne suffisent point pour vaincre dans une âme l'ambition, la violence ou l'égoïsme : la justice repousse ces vices comme ses contraires ; et s'ils le sont également par la loi de Dieu, le guerrier le plus chrétien doit être celui qui pratique la plus parfaite justice.

— Enfant, demandait encore Ambroise à un jeune Vénitien, quelle est, dans une république, la meilleure garantie de la sûreté des citoyens ?

— Les assemblées populaires, répondit précipitamment un jeune Florentin, et le renouvellement fréquent des magistrats politiques.

Ambroise sourit, puis il soupira.

— Le respect de l'autorité et l'obéissance aux lois, répondit gravement le jeune Vénitien.

— Bienheureuse Venise ! dit Ambroise, tu survivras à toutes les républiques italiennes.

Le fils de Geraldi, Agostino, que ses aimables qualités et les progrès surprenants qu'il faisait dans ses études rendaient chaque jour plus cher à Victorin, était l'objet d'une attention toute particulière de la part d'Ambroise. La paisible obscurité où s'était écoulée son enfance, sous les yeux de parents

simples et vertueux, et dans des occupations qui portent l'âme à la contemplation, lui avait été un préservatif contre le péché. Il avait atteint la jeunesse dans toute la pureté de sa robe baptismale. L'innocence et la candeur de son âme lui donnaient une grande aptitude à comprendre toute la beauté de la loi évangélique, et une ferme espérance de réussir à faire de cette loi divine la règle de sa vie. Rien ne lui paraissait difficile, encore bien moins impossible, dans le service de Dieu. Il tendait, dans l'ardeur de sa foi, à cette perfection idéale, le partage des anges et des saints. Il parlait des enseignements de la religion avec la modestie qui convenait à son âge, mais en même temps avec une lucidité, une chaleur, une éloquence qui révélaient une âme prédestinée. Il n'avait souhaité la science que pour arriver plus sûrement à Dieu, et Dieu permettait que, loin d'enfler son cœur, la science en effet ne servît qu'à rendre plus vif et plus profond ce divin amour dont il sentait déjà la ravissante douceur quand, jeune pâtre, il gardait les troupeaux de son père.

« Heureux enfant! disait Ambroise en parlant d'Agostino à Victorin, Dieu le veut à lui et l'aura tout entier. Mon ami, continuait-il, que de beauté dans l'homme relevé par le Christ! Quelle noblesse et quelle grandeur dès qu'il demeure attentif à la voix céleste qui se charge de le guider en ce monde! O charité de mon Dieu, qui pourra jamais mesurer votre étendue! »

Dans une des causeries du saule, Ambroise demanda à la jeune assemblée si l'homme pouvait trouver le bonheur sur la terre.

Chacun appela aussitôt à son aide tout ce qu'il savait de philosophie pour établir et prouver sans réplique que le plus heureux était soumis à mille épreuves qui remplissaient d'amertume la plus grande partie de sa vie, sans compter qu'il était fort rare que sa félicité, toute mêlée qu'elle fût, le suivît jusqu'au tombeau.

— Ainsi, point d'hommes heureux ici-bas? dit Ambroise; la sentence est dure, mais elle convient à l'homme déchu.

— Mais non point à l'homme réparé, dit Agostino en rougissant, et qui vit avec son Dieu dans une union intime et permanente. Celui-là est heureux, et nul ne peut lui ravir le bonheur dont il jouit.

— Eh bien, messieurs, dit Ambroise, que vous en semble?

— L'homme réparé a-t-il été mis à l'abri des innombrables misères qui étaient le partage de l'homme déchu? dit Louis de Gonzague; s'il n'en est rien, le chrétien le plus avancé dans les voies de Dieu peut souffrir et se trouver à plaindre comme le reste des hommes.

— Ah! c'est ce que je nie, reprit avec ardeur Agostino; s'il aime comme mérite d'être aimé le Dieu des chrétiens, ce Dieu qui l'aima lui-même jusqu'à

mourir pour lui, et qui chaque jour, depuis quatorze siècles, renouvelle sur nos autels cet ineffable sacrifice, rien ne saurait troubler la paix profonde dont il jouit, ni la perte des biens, de la santé, des parents, des amis : tout est au Seigneur, dit-il, que sa volonté s'accomplisse!

— Mais enfin il est homme, dit Gonzague avec un peu d'impatience, et à moins que l'amour divin ne rende insensible, ce que vous ne prétendez pas, je suppose, il ne pourra se voir sans émotion et sans douleur frappé dans ses parents, ses amis, ses biens ou sa réputation par exemple, ce bien sans lequel tous les autres ne sont rien.

— Sa réputation? reprit Agostino; celle de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle reposait sur des fondements bien autrement dignes de l'estime et du respect de tous, sur sa doctrine, ses miracles, le bien qu'il avait fait; néanmoins on a répandu contre lui les plus noires et les plus lâches calomnies; on l'a traité d'impie, d'imposteur, de blasphémateur, et l'on a vu tout un peuple qui ne le connaissait que par ses bienfaits s'associer avec fureur aux ennemis de son nom. L'homme qui poursuit sa route en ce monde, les regards de son âme arrêtés sur ce divin modèle, ne peut attacher plus de prix à sa réputation qu'à ses biens, puisque son Seigneur et son Dieu a vécu dans la privation des uns, et a été frappé si brutalement et si injustement dans la jouissance de l'autre.

— Pour ce qui est des biens, je vous l'accorde, dit Gonzague, mais quant à la réputation, l'homme qui n'aurait pas soin de la sienne ne s'exposerait-il pas à être une occasion de scandale, et cela est-il jamais permis?

— Aussi ne veux-je pas dire qu'il ne doit pas en prendre soin. Comment le disciple de Jésus-Christ ne saurait-il pas que ce n'est pas assez de faire le bien, mais qu'il faut encore se garder de l'apparence du mal! Il défendra sa réputation par la sainteté de sa vie, la prudence de ses actes, la discrétion de ses paroles; il a toujours présente à l'esprit cette recommandation du Maître à ses disciples : « Soyez simples comme la colombe et prudents comme le serpent. » J'entends, ce qui est bien différent, que, si cette réputation lui est ravie par la malice de ses ennemis, il ne s'irritera point, ne disputera point, et qu'il attendra dans la paix que cesse le vent violent dont il aura été renversé. Il se trouve, quoi qu'il fasse, si loin de son modèle qu'il pense encore plus de mal de lui-même que les autres n'en disent, et il estime un grand gain d'être traité malgré son indignité comme le Seigneur Jésus!

— Indifférent à la perte de sa réputation, de ses biens, de ses proches, de ses amis, dit Louis de Gonzague, que devient ce cœur dont l'amour de Dieu devrait accroître les facultés aimantes?

— Aucune de ces épreuves ne le trouve indifférent, mais il garde la paix avec lui-même et avec

les autres, dans quelque situation qu'il plaise à Dieu de le placer, répondit Agostino. Il aime ses proches et ses amis d'une tendre et profonde affection, et il les sert avec le plus entier dévouement, comme il a appris de Jésus à les aimer et à les servir, mais il les aime en Dieu et pour Dieu, comme fils du même Père et ses frères en Jésus-Christ, venant de Dieu et retournant à Dieu; il s'en sépare, non sans douleur, mais d'une âme calme et sereine, et ne saurait considérer comme un malheur une séparation d'un moment.

— Ainsi vous croyez, mon cher enfant, dit Ambroise, qu'au milieu des épreuves le chrétien digne de ce nom ne perd point la paix intérieure et ne peut en conséquence être réputé malheureux?

— Qui ne le croit avec moi? Le grand apôtre n'a-t-il pas dit : « Je surabonde de joie dans mes tribulations! » Il n'est qu'un malheur pour le chrétien, c'est de tomber dans le péché, ou d'y voir tomber les autres, parce que Dieu n'est plus avec l'âme pécheresse. Mais, sans une étrange confusion d'idées et de mots, on ne peut appeler un malheur notre séparation des biens que nous tenons de la bonté de Dieu, et auxquels nous n'avons aucun droit. Le malheur, c'est d'être éloigné de Dieu; et le sacrifice nous en rapproche. Maintenant, continua le jeune homme, dont le front se colora d'une aimable rougeur, que l'on me pardonne d'avoir osé soutenir si longtemps mon opinion; et si je me suis trompé, que mon igno-

rance et la sincérité de mes intentions me servent d'excuse.

Et aux pieds de Victorin et d'Ambroise, la tête humblement inclinée, il semblait attendre une sentence d'absolution. Tous deux l'embrassèrent tendrement. Ambroise lui fit avec le pouce, par un mouvement imperceptible, une petite croix sur le front. « Enfant, lui dit-il à mi-voix, c'est le sceau de Jésus-Christ que je t'imprime ici. Que toutes tes pensées lui appartiennent. »

— O mon père ! je l'espère, avec sa grâce ! répondit Agostino.

Qu'elle est ravissante, la jeunesse chrétienne ! et qu'un pays a droit d'en être heureux et fier ! comment put-il en France se trouver si longtemps des hommes assez ennemis de l'homme pour s'efforcer de substituer à la jeunesse chrétienne une jeunesse incrédule !

Le jour du départ d'Ambroise arriva bientôt, il répandit la tristesse dans la Maison Joyeuse. Après la messe, que les écoliers avaient accompagnée de chants pieux, selon leur coutume, le digne général des Camaldules, sur la demande qu'ils lui en avaient faite, leur donna sa bénédiction. D'un cœur profondément ému, il appela sur tous ces jeunes hommes les faveurs les plus précieuses du ciel ; et, dans quelques paroles touchantes, il les exhorta à persévérer généreusement, au prix de tous les sacrifices, dans la voie où ils avaient le bonheur d'être entrés, et à

l'extrémité de laquelle se tenaient la gloire et l'amour éternels !

— Soyez heureux, mon ami, disait-il à Victorin dans un dernier entretien, d'avoir si bien choisi votre part en ce monde. Le cortége avec lequel vous paraîtrez devant Dieu sera plus glorieux mille fois que toutes les couronnes que les hommes eussent pu vous tresser ici-bas si vous leur aviez consacré votre génie !

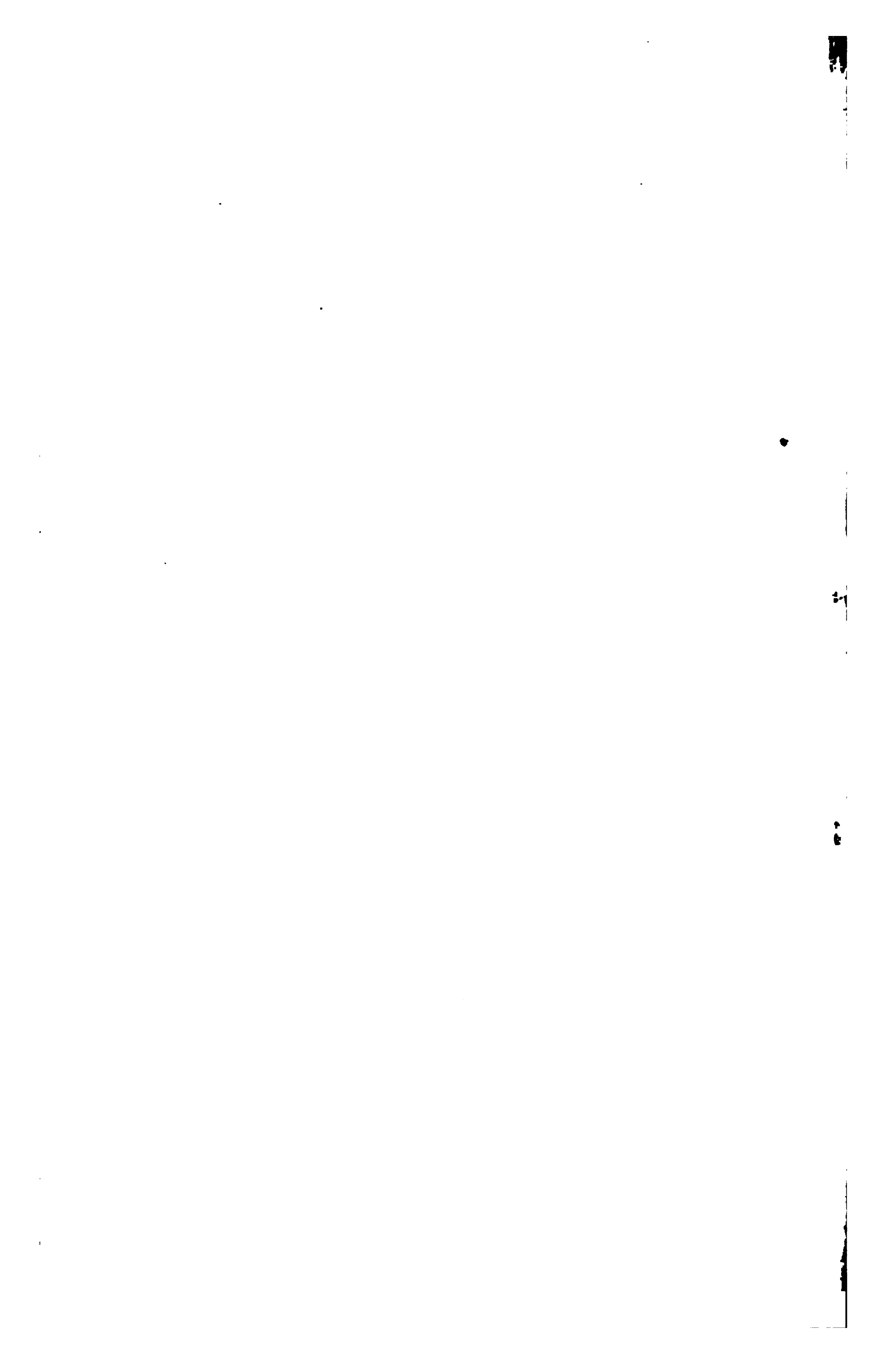
— Mais, dit Victorin, représenterai-je à Dieu toutes ces âmes qu'il m'a confiées, n'en manquera-t-il pas quelques-unes et par ma faute peut-être ? Ah ! cette pensée me cause parfois autant de frayeur que de tristesse ! Une seule âme perdue dans ce troupeau remis à mes soins, et Dieu peut me repousser de lui ! C'est un si précieux trésor qu'une âme rachetée du sang de Jésus-Christ !

— Vous avez bien raison, répliqua Ambroise, c'est un trésor dont nous ne connaîtrons tout le prix que lorsque nous contemplerons dans sa gloire le Dieu créateur et sauveur de nos âmes ! Mais néanmoins soyons sans crainte, quand nous nous efforçons de remplir fidèlement nos devoirs, lors même que le succès ne répondrait pas à notre bonne volonté. C'est à un père tendre et miséricordieux que nous avons affaire, et non à un maître rigoureux et inflexible.

Après les plus doux épanchements de leur commune tendresse, et s'être recommandés aux prières

l'un de l'autre, les deux amis se séparèrent, sans prévoir quand ils se reverraient, mais cependant avec l'espérance que Dieu dans sa bonté leur ménagerait encore cette ineffable douceur.

FIN DU TOME PREMIER.



# TABLE

## DES CHAPITRES.

---

FIN DE LA TABLE.



A LA MÊME LIBRAIRIE.

LE

## VER RONGEUR DES SOCIÉTÉS MODERNES

OU

LE PAGANISME DANS L'ÉDUCATION,

PAR L'ABBÉ J. GAUME.

1 vol. in-8°. . . . 4 fr. 50 c.

---

## LETTRES A MONSEIGNEUR DUPANLOUP

SUR LE PAGANISME DANS L'ÉDUCATION,

PAR L'ABBÉ J. GAUME,

1 vol. in-8°. . . . 3 fr. 50 c.

---

LA

## QUESTION DES CLASSIQUES

RAMENÉE A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION,

PAR L'ABBÉ J. GAUME.

1 vol. in-8°. . . . . 80 c.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES,
rue de Vaugirard, 36.



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.